BIBLIOTECA NAZ.
142
E
44
NAPOLI

BIBL. NAZ.
VITT. EMANUELE III
142
E
44
NAPOLI

SOUVENIRS.

LES SOUVENIRS

De Madame

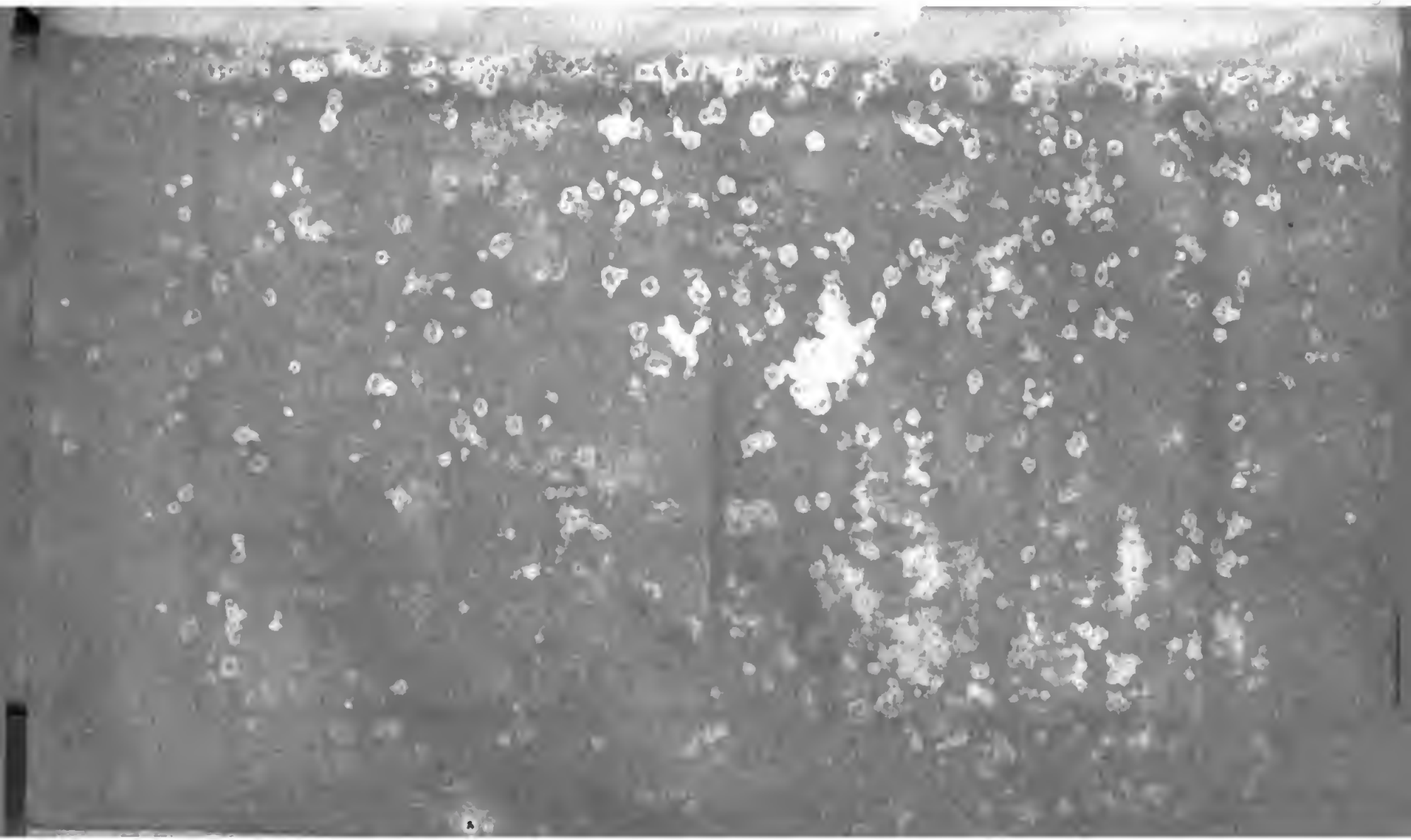
DE CAYLUS.

R.B.B.

A PARIS,

Chez Barrois l'aîné et Fils, Libraires,
rue de Savoie, N°. 23.

An xii. (1804.)



LES
SOUVENIRS.

Le titre de Mémoires, quoique de toutes les façons d'écrire la plus ſimple & la plus libre, m'a cependant encore paru trop ſérieux pour ce que j'ai à dire, & pour la maniere dont je le dis. J'écris des Souvenirs ſans ordre, ſans exactitude, & ſans autre prétention que celle d'amuſer mes amis, ou du moins de leur donner une preuve de ma complaiſance. Ils ont cru que je ſçavois des choſes particulieres d'une Cour que j'ai vûe de près; & comme ils m'ont priée de les mettre par écrit je leur obéis. Sûre de leur fidélité & de leur amitié, je ne puis craindre leur imprudence, & je m'expoſe volontiers à leur critique.

JE commencerai ces Souvenirs par Madame de Maintenon dont l'eſprit, le mérite & les bontés qu'elle eut pour moi, ne s'effaceront jamais de ma mémoire. Mais ni la prévention que donne l'éducation, ni les mouvemens de ma reconnoiſſance ne me feront rien dire de contraire à la vérité.

MADAME de Maintenon étoit petite-fille de Théodore Agrippa d'Aubigné, élevé auprès de Henry IV. dans la maiſon de Jeanne d'Albret Reine de Navarre, & connu ſur-tout par ſes écrits, & ſon zêle pour la Religion Proteſtante, mais plus recommandable encore par une ſincérité dont il parle lui-même dans un manuſcrit que j'ai vû de ſa main, & dans lequel il dit que ſa rude probité le rendoit peu propre auprès des Grands.

IL eut l'honneur de ſuivre Henri IV.

dans toutes les guerres qu'il eut à ſoutenir, & ſe retira après la converſion de ce Prince dans ſa petite maiſon de Murſay près de Niort en Poitou. Il en fait la deſcription dans le Baron de Fœneſte, & c'eſt de lui-même dont il parle ſous le nom d'Enée.

Le zêle d'Agrippa d'Aubigné pour ſa Religion & ſon attachement pour ſon maître lui firent tenir un diſcours après l'aſſaſſinat de Duchâtel qui lui fit beaucoup d'honneur dans le parti des Huguenots. *Vous n'avez*, dit-il à Henri-quatre, *renié J. C. que de bouche, vous avez été bleſſé à la bouche, mais ſi vous le renoncez du cœur, vous ſerez bleſſé au cœur.*

Monsieur d'Aubigné s'occupa dans ſa retraite à écrire l'hiſtoire univerſelle de ſon tems, & il donne dans la préface de ce livre une louange à Henri IV.

qui m'a toujours paru ſi propre à lui, & ſi belle, que je ne puis m'empêcher de la rapporter ici. Il appelle Henri IV. le conquérant du ſien: Eloge qui renferme, ce me ſemble, en deux mots toute la juſtice de ſa cauſe, & toute la gloire des autres conquérans.

Théodore Agrippa d'Aubigné dont je parle épouſa Suzanne de Lezay, de la maiſon de Luzignan. Il eut de ce mariage un fils & deux filles. L'aînée épouſa Mr. de Caumont Dadde, & l'autre Mr. de Villette mon grand-pere. Le fils fut malheureux, & mérita ſes malheurs par ſa conduite. Il épouſa, étant priſonnier dans le château Trompette de Bourdeaux, Jeanne de Cardillac, fille de Pierre de Cardillac, Lieutenant de Mr. le Duc d'Epernon, & Gouverneur ſous ſes ordres de cette

place. Sa femme ne l'abandonna jamais dans ſes malheurs & accoucha dans la conciergerie de Niort de Françoiſe d'Aubigné, depuis Madame Scarron, & enſuite Madame de Maintenon.

Je me ſouviens d'avoir entendu raconter que Madame d'Aubigné étant venue à Paris demander au Cardinal de Richelieu la grace de ſon Mari, (1) ce Miniſtre avoit dit en la quittant : *Elle ſeroit bienheureuſe ſi je lui refuſois ce qu'elle me demande.*

Il eſt aiſé de croire qu'un tel homme n'avoit pas beaucoup de religion, mais il eſt rare qu'il en parlât à ſa fille & à une enfant; car j'ai ouï dire à Madame de Maintenon que la tenant entre ſes bras il lui diſoit: *eſt-il poſſible que vous qui avez de l'eſprit puiſſiez croire*

(1) Il fut accuſé d'avoir fait de la fauſſe monnoie.

tout ce qu'on vous apprend dans votre Catéchiſme?

Les mauvaiſes affaires que Mr. d'Aubigné s'étoit faites l'obligerent à la fin de prendre un établiſſement à l'Amérique. Il y mena ſa famille qui conſiſtoit en une femme, deux garçons & cette petite-fille, qui n'avoit, je crois, que dix-huit mois, & qui fut ſi malade dans le trajet qu'on fut prêt à la jetter à la mer la croyant morte.

Monsieur d'Aubigné mourut à la Martinique à ſon ſecond voyage (2), car je crois avoir entendu dire qu'il en avoit fait deux. Quoi qu'il en ſoit, Madame d'Aubigné revint veuve en France avec ſes enfans. Elle trouva leurs biens vendus & diſſipés par les

(2) Il mourut au retour de ſon ſecond voyage, à Orange ou ſur la route.

créanciers de leur pere, & par l'injuſtice de quelques-uns de ſes parens. Ma grand'mere, ſœur de leur pere, & femme de mérite, prit ſoin de cette famille malheureuſe, & ſur-tout de la petite-fille qu'elle demanda à Madame ſa mere, & qu'elle élevoit comme ſes propres enfans; mais mon grand-pere & ma grand'mere étant Huguenots, Madame de Neüillant, mere de la Maréchale de Navailles & parente de Mr. d'Aubigné, demanda à la Reine-mere un ordre pour retirer cette enfant de leurs mains.

MADAME de Neüillant voulut faire par-là ſa cour à la Reine, mais ſon avarice la fit bientôt repentir de s'être chargée d'une Demoiſelle ſans bien, & elle chercha à s'en défaire à quelque prix que ce fût. C'eſt dans ce deſſein

qu'elle l'amena à Paris, & qu'elle la mit dans un couvent où elle ſe fit Catholique, après une longue réſiſtance pour ſa jeuneſſe; car je crois qu'elle n'avoit pas alors quatorze ans faits.

Je me ſouviens à propos de cette converſion d'avoir entendu dire à Me. de Maintenon qu'étant convaincue ſur les articles principaux de la Religion, elle réſiſtoit encore, & ne vouloit ſe convertir qu'à condition qu'on ne l'obligeât pas de croire que ſa tante qui étoit morte, & qu'elle avoit vû vivre dans ſa religion comme une ſainte, fût damnée.

Après que Me. de Neüillant eut fait Mlle. d'Aubigné catholique, elle la maria au premier qui ſe préſenta, & ce fut Mr. Scarron, trop connu par ſes ouvrages pour que j'aye rien de

nouveau à dire de lui.

VOILÀ donc Françoiſe d'Aubigné à 14 ans dans la maiſon d'un homme de la figure & du caractere de M. Scarron remplie de jeunes gens attirés par la liberté qui regnoit chez lui. C'eſt là cependant que cette jeune perſonne imprima par ſes manieres honnêtes & modeſtes tant de reſpect qu'aucuns n'oſerent jamais prononcer devant elle une parole à double entente, & qu'un de ces jeunes gens dit; *s'il falloit prendre des libertés avec la Reine, ou avec Me. Scarron, je ne balancerois pas, j'en prendrois plutôt avec la Reine.* Elle paſſoit ſes carêmes à manger un harang au bout de la table & ſe retiroit auſſitôt dans ſa chambre parce qu'elle avoit compris qu'une conduite moins exacte & moins auſtere à l'âge où elle étoit, feroit que

la licence de cette jeuneſſe n'auroit plus de frein & deviendroit préjudiciable à ſa réputation. Ce n'eſt pas d'elle ſeule que je tiens ces particularités; je les tiens de mon pere, de Mr. le Marquis de Beuvron & de pluſieurs autres qui vivoient dans la maiſon dans ce même tems.

Je me ſouviens d'avoir ouï raconter qu'étant un jour obligée d'aller parler à Mr. Fouquet, elle affecta d'y aller dans une ſi grande négligence que ſes amis étoient honteux de l'y mener. Tout le monde ſçait ce qu'étoit alors Mr. Fouquet, ſon foible pour les femmes, & combien les plus hautes huppées & les mieux chauſſées cherchoient à lui plaire.

Cette conduite & la juſte admiration qu'elle cauſa parvinrent juſqu'à

la Reine. Le Baron de la Garde lui en parla le premier & fut cauſe qu'à la mort de Mr. Scarron cette Princeſſe, touchée de la vertu & du malheur d'une fille de condition réduite dans une auſſi grande pauvreté, lui donna une penſion de 2000 livres avec laquelle Me. Scarron ſe mit dans un couvent, & ce fut aux Hoſpitalieres du fauxbourg St. Marceau. Avec cette modique penſion on la vit toujours honnêtement & ſimplement vêtue. Ses habits n'étoient que d'étamine du Lude, du linge uni, mais bien chauſſée, & de beaux juppons: Et ſa penſion avec celle de ſa femme de chambre & ſes gages ſuffiſoient à ſa dépenſe. Elle avoit même encore de l'argent de reſte, & n'a jamais paſſé de tems ſi heureux. Elle ne comprenoit pas (diſoit-elle) alors qu'on

pût appeller cette vie une vallée de larmes.

Le Maréchal d'Albret qu'elle avoit connu chez Mr. Scarron, l'avoit liée d'amitié avec ſa femme; preuve certaine encore de la vertu qu'il avoit reconnue dans Me. Scarron, car les Maris de ce tems-là, quelque galans qu'ils fuſſent, n'aimoient pas que leurs femmes en viſſent d'autres dont la réputation eût été entamée.

Madame la Maréchale d'Albret étoit une femme de mérite ſans eſprit, mais Me. de Maintenon, dont le bon ſens ne s'égara jamais, crut dans un âge auſſi peu avancé qu'il valoit mieux s'ennuyer avec de telles femmes, que de ſe divertir avec d'autres. La Maréchale d'Albret la prit en ſi grande amitié qu'elle fit ſon poſſible pour l'en-

gager à venir demeurer chez elle; ce qu'elle refuſa, mais elle y alloit ſouvent dîner, & on l'y retenoit quelquefois à coucher.

MADAME Scarron s'attiroit cette amitié par une grande complaiſance, & par une attention continuelle à lui plaire, à laquelle la Maréchale étoit peu accoutumée; & j'ai ouï dire que quand elles alloient à quelques ſpectacles cette pauvre femme qui n'entendoit rien aux choſes qu'on repréſentoit, vouloit toujours avoir auprès d'elle Me. Scarron pour qu'elle lui expliquât ce qu'elle voyoit elle-même devant ſes yeux, & la détournoit ainſi de l'attention qu'elle auroit voulu donner aux pièces les plus intéreſſantes & les plus nouvelles.

C'EST cette même Maréchale d'Al-

bret accuſée malgré ſa dévotion & ſon mérite d'aimer un peu trop le vin, ce qui paroiſſoit d'autant plus extraordinaire en ce tems-là que les femmes n'en buvoient preſque jamais, ou du moins ce n'étoit que de l'eau rougie. Je me ſouviens, à propos de la Maréchale & de ſon goût pour le vin, d'avoir ouï raconter que ſe regardant au miroir & ſe trouvant le nez rouge, elle ſe diſoit à elle-même : *mais où eſt-ce que j'ai pris ce nez-là?* Et que Mr. de Matha de Bourdeille qui étoit derriere elle, répondit entre bas & haut *au Buffet.*

Ce même Matha étoit un garçon d'eſprit infiniment naturel, & par-là de la meilleure compagnie du monde. Ce fut lui, qui voyant la Maréchale d'Albret dans une grande affliction ſur la

mort ou de ſon pere ou de ſon frere, & qui dans ſa douleur ne vouloit point prendre de nourriture, lui dit : *Avez-vous réſolu, Madame, de ne manger de votre vie? S'il eſt ainſi, vous avez raiſon, mais ſi vous avez à manger un jour, croyez-moi, il vaut autant manger tout à l'heure.* Ce diſcours la perſuada, elle ſe fit apporter un gigot de mouton. C'eſt lui encore à qui l'on demanda comment il pouvoit faire pour être ſi légérement vêtu en hyver: à quoi il répondit: *Je géle de froid.*

Le Maréchal d'Albret avoit deux parentes qui demeuroient avec Mᵉ. ſa femme, Mlle. de Pons, & Mlle. de Martel, toutes deux aimables, mais de caractere différent. Ces deux filles ne s'aimoient pas & ne s'accordoient gueres que ſur le goût qu'elles avoient

l'une & l'autre pour Madame de Maintenon.

MADAME de Monteſpan parente auſſi du Maréchal d'Albret, ſe joignoit à cette ſociété, & c'eſt là qu'elle connut Made. de Maintenon. Elles ſe plûrent mutuellement, & ſe trouverent l'une à l'autre autant d'eſprit qu'elles en avoient en effet.

MADAME de Maintenon avoit encore l'hôtel de Richelieu où elle alloit ſouvent, également deſirée par-tout; mais je parlerai ailleurs de Made. de Richelieu.

C'EST ſans doute à-peu-près dans le même tems qu'une des Princeſſes de Nemours devint reine de Portugal. Les amis de Me. de Maintenon lui parlerent ſi avantageuſement d'elle, qu'elle eut envie de l'emmener, & le lui fit

propo-

propoſer. Cette occaſion paroiſſoit favorable par l'état de ſa fortune, mais il étoit triſte de quitter ſon pays, & de renoncer à une vie pleine d'agrémens. Elle fut quelque tems en balance, & bien affligée pendant la durée du combat que les raiſons pour & contre excitoient en elle ; mais enfin ſon étoile l'emporta, elle refuſa les offres de cette Reine.

Je me ſouviens d'avoir oüi raconter encore que Madame la Princeſſe des Urſins, alors Madame de Chalais, faiſoit de fréquentes viſites à l'hôtel d'Albret. Je lui ai entendu dire depuis à elle-même parlant à Mᵉ. de Maintenon, qu'elle ſouffroit impatiemment que le Maréchal d'Albret & les autres Seigneurs importans euſſent toujours des ſecrets à lui dire pendant qu'on la lais-

ſoit avec la jeuneſſe comme ſi elle eût été incapable de parler ſérieuſement. Mᵉ. de Maintenon avouoit avec la même ſincérité qu'elle ne s'ennuyoit pas moins de ces confidences que Mᵉ. des Urſins envioit, & qu'elle auroit ſouvent voulu qu'on l'eût crue moins ſolide pour la laiſſer ſe divertir, & ne la pas contraindre à écouter les fréquens murmures & les projets des Courtiſans. Cet échantillon marque, ce me ſemble, la différence du caractere de ces deux femmes, qui depuis ont joué de ſi grands rôles ; car il faut avouer que Mᵉ. de Maintenon n'étoit pas née pour les affaires. Elle craignoit les intrigues par la droiture de ſon cœur, & elle étoit faite pour les délices de la ſociété par l'agrément de ſon eſprit. Mais avant de raconter les ſuites qu'eu-

rent les commencemens de connoiſſance entre Mᵉ. de Maintenon & Mᵉ. de Monteſpan, je dirai un mot de ma famille, & de ce qui me regarde en particulier.

La paix étant faite, le Roi tranquile & glorieux crut qu'il ne manquoit à ſa gloire que l'extirpation d'une héréſie qui avoit fait tant de ravages dans ſon Royaume ; ce projet étoit grand & beau, & même politique, ſi on le conſidere indépendamment des moyens qu'on a pris pour l'exécuter. Les Miniſtres & pluſieurs Evêques, pour faire leur cour, ont eu beaucoup de part à ces moyens, non ſeulement en déterminant le Roi à en prendre de ceux qui n'étoient pas de ſon goût, mais en le trompant dans l'exécution de ceux qui avoient été réſolus.

Mais il eſt bon de dire, pour rendre ma penſée plus claire, que Mr. de Louvois eut peur voyant la paix faite de laiſſer trop d'avantage ſur lui aux autres Miniſtres, & ſur-tout à Mr. Colbert & à Mr. de Seignelay ſon fils, & qu'il voulut, à quelque prix que ce fût, mêler du militaire dans un projet qui ne devoit être fondé que ſur la charité & la douceur. Des Evêques gagnés par lui abuſerent de ces paroles de l'Evangile, *Contraignez-les d'entrer*, & ſoutinrent qu'il falloit uſer de violence quand la douceur ne ſuffiſoit pas, puiſqu'après tout, ſi cette violence ne faiſoit pas de bons Catholiques dans le tems préſent, elle feroit au moins que les enfans des peres que l'on auroit ainſi forcés le deviendroient de bonne foi. D'un autre côté Mr. de

Louvois demanda au Roi la permiſſion de faire paſſer dans les villes les plus Huguenotes un Régiment de Dragons, l'aſſurant que la ſeule vue de ſes troupes, ſans qu'elles fiſſent rien de plus que de ſe montrer, détermineroient les eſprits à écouter plus volontiers la voix des Paſteurs qu'on leur envoyeroit. Le Roi ſe rendit contre ſes propres lumieres, & contre ſon inclination naturelle qui le portoit toujours à la douceur. On paſſa ſes ordres & on fit à ſon inſçû des cruautés qu'il auroit punies ſi elles étoient venues à ſa connoiſſance; car Mr. de Louvois ſe contentoit de lui dire chaque jour; *tant de gens ſe ſont convertis, comme je l'avois dit à Votre Majeſté, à la ſeule vue de ſes troupes.*

Le Roi étoit naturellement ſi vrai

qu'il n'imaginoit pas quand il avoit donné ſa confiance à quelqu'un qu'il pût le tromper, & les fautes qu'il a faites n'ont ſouvent eu pour fondement que cette opinion de probité pour des gens qui ne la méritoient pas.

Ces violences & la maniere militaire dont on fit les converſions dont je viens de parler, ne furent employées qu'après la caſſation de l'édit de Nantes; mais avant qu'on en vînt là le Roi fit de ſon mieux pour gagner par ſes bienfaits les gens les plus conſidérables d'entre les Huguenots, & il avoit déclaré qu'aucun ne ſeroit admis dans les charges & n'avanceroit dans ſes armées ſoit de terre, ſoit de mer, que les Catholiques.

Madame de Maintenon voulut à ſon exemple travailler à la converſion de

ſa propre famille; mais comme elle ne crut pas pouvoir gagner mon pere par l'eſpérance d'une grande fortune, ni convaincre ſon eſprit par la force du raiſonnement, elle prit la réſolution de concert avec Mr. de Seignelay de lui faire faire un voyage de long cours ſur mer pour avoir du moins le loiſir de diſpoſer de ſes enfans. J'avois deux freres qui, quoique fort jeunes, avoient fait pluſieurs campagnes. L'aîné s'étoit trouvé à huit ou neuf ans à ce combat fameux de Meſſine où Ruyter fut tué; & il y reçut une légere bleſſure. La ſingularité du fait & le courage que cet enfant avoit témoigné le firent faire Enſeigne après le combat.

La campagne finie, mon pere vint à la Cour, y amena mon frere. L'action qu'il avoit vue, & une jolie figure

qu'il avoit en ce tems-là lui attirerent l'attention & les careſſes de Mᵉ. de Monteſpan & de toute la Cour. Si mon pere avoit voulu l'y laiſſer & ſe faire Catholique, ils s'en ſeroient l'un & l'autre mieux trouvés pour leur fortune, mais mon pere réſiſta à toutes les offres qui lui furent faites, & s'en retourna chez lui: ainſi Mᵉ. de Maintenon ſe trouva forcée, pour avoir la liberté de diſpoſer de mon frere, de lui faire faire cette campagne dont je viens de parler, & de faire ſervir ſon fils avec Mʳ. de Chateaurenault, lui laiſſant ſeulement le cadet qui n'étoit pas entré moins jeune dans la Marine.

A PEINE mon pere fut-il embarqué qu'une de ſes ſœurs que ma mere avoit été voir à Niort, la pria de me laiſſer chez elle juſqu'au lendemain. Ma mere

y conſentit avec peine; car, quoiqu'elle fût Catholique, elle n'étoit nullement dans la confidence des deſſeins qu'on avoit ſur moi, parce qu'on la vouloit ménager par rapport à mon pere. A peine ma mere fut-elle partie de Niort que ma tante accoutumée à changer de religion & qui venoit de ſe convertir pour la ſeconde ou troiſieme fois, partit de ſon côté & m'emmena à Paris. Nous trouvâmes ſur la route Mr. de St. Hermine, une de ſes ſœurs & Mlle. de Caumont, auſſi étonnés qu'affligés de me voir: Pour moi, contente d'aller ſans ſçavoir où l'on me menoit, je ne l'étois de rien; mais comme les autres étoient des perſonnes faites que Mr. de Maintenon avoit demandées à leurs parens, il avoit été décidé dans le conſeil des Huguenots qu'on ne pouvoit

les lui refuſer puiſqu'elle ne demandoit qu'à les voir & qu'elle promettoit de ne les pas contraindre dans leur religion. On eut donc pour elle cette complaiſance d'autant plus volontiers qu'on n'avoit rien à craindre de leur légéreté, & en effet la réſiſtance de ces jeunes perſonnes fut infiniment glorieuſe au Calviniſme.

Nous arrivâmes enſemble à Paris où Mᵉ. de Maintenon vint auſſitôt me chercher, & m'enmena ſeule à Sᵗ. Germain. Je pleurai d'abord beaucoup, mais je trouvai le lendemain la meſſe du Roi ſi belle que je conſentis à me faire Catholique à condition que je l'entendrois tous les jours & qu'on me garantiroit du fouët. C'eſt-là toute la controverſe qu'on employa, & la ſeule abjuration que je fis.

Monsieur de Chateaurenault eut ordre d'envoyer mon frere à la Cour; il y arriva preſqu'auſſitôt que moi, & fit une plus longue réſiſtance, mais enfin il ſe rendit. On le mit à l'Académie, & il quitta la Marine. Mon pere, ſurpris & affligé au retour de ſa campagne, écrivit à Mᵉ. de Maintenon des lettres pleines d'amertumes & de reproches, & l'accuſa d'ingratitude à l'égard de ſa mere, tante de Madᵉ. de Maintenon, d'injuſtice & de dureté par rapport à lui; mais, comme elle étoit ſoutenue de l'autorité du Roi, il fallut céder à la force; on promit ſeulement à mon pere de ne pas contraindre ſes enfans s'ils ne vouloient pas ſe faire Catholiques.

Ils ſe convertirent l'un & l'autre, & après leur Académie, & le tems qu'ils

devoient être aux Mouſquetaires, on donna à l'aîné une charge de Cornette des Chevaux-légers qu'il vendit quand la guerre recommença, pour achetter le Régiment Dauphin Cavalerie, & au cadet le Régiment de la Reine Dragons, à la tête duquel il fut tué au combat de Steinkerque.

Pour moi, on m'élevoit avec un ſoin dont on ne ſçauroit trop louer Mᵉ. de Maintenon. Il ne ſe paſſoit rien à la Cour ſur quoi elle ne me fît faire des réflexions ſelon la portée de mon eſprit, m'approuvant quand je penſois bien, me redreſſant quand je penſois mal. Ma journée étoit remplie par des Maîtres, la lecture & des amuſemens honnêtes & réglés. On cultivoit ma mémoire par des vers qu'on me faiſoit apprendre par cœur, & la néceſſité de

rendre compte de ma lecture, ou d'un ſermon ſi j'en avois entendu, me forçoit à y donner de l'attention. Il falloit encore que j'écriviſſe tous les jours une lettre à quelqu'un de ma famille, ou à tel autre que je voulois choiſir, & que je la portaſſe les ſoirs à Mᵉ. de Maintenon, qui l'approuvoit, ou la corrigeoit ſelon qu'elle étoit bien ou mal; en un mot elle n'oublioit rien de ce qui pouvoit former ma raiſon & cultiver mon eſprit.

Si je ſuis entrée dans ce détail, ce n'eſt pas pour en tirer une vaine gloire, mais pour marquer par des faits bien au deſſus des louanges la conduite & le caractere de Mᵉ. de Maintenon; & il eſt impoſſible, ce me ſemble, de faire réflexion au poſte qu'elle occupoit, & au peu de loiſir qu'elle avoit,

ſans admirer l'attention qu'elle donnoit à un enfant, dont après tout elle n'étoit chargée que parce qu'elle l'avoit bien voulu.

Mon pere, après avoir réſiſté non ſeulement aux bontés mais aux promeſſes du Roi, & n'avoir compté pour rien de n'être pas fait Chef-d'Eſcadre à ſon rang, après avoir réſiſté à l'éloquence de Mr. de Meaux qu'il aimoit naturellement, s'embarqua de nouveau ſur la mer, & fit pendant cette campagne des réflexions qu'il n'avoit pas encore faites. L'Evangile de l'yvroye & du bon grain lui parut alors claire contre le ſchiſme, il vit que ce n'étoit pas aux hommes à les ſéparer: Ainſi convaincu, mais ne voulant tirer de ſa converſion aucun mérite pour ſa fortune, il fit à ſon retour ſon abjuration

entre les mains de ſon Curé, & perdit par-là les récompenſes temporelles qu'il en auroit pû attendre ; ſi bien même qu'en venant après à la Cour le Roi lui ayant fait l'honneur de lui parler avec ſa bonté ordinaire ſur ſa converſion, mon pere répondit avec trop de ſéchereſſe que c'étoit la ſeule occaſion de ſa vie où il n'avoit point eu pour objet de plaire à Sa Majeſté.

J'ARRIVAI à S^t. Germain au mois de Janvier 1681. La Reine vivoit : M^r. le Dauphin étoit marié depuis un an, & Madame de Maintenon dans une faveur déclarée paroiſſoit auſſi bien avec la Reine qu'avec le Roi. Cette Princeſſe attribuoit à la nouvelle favorite les bons procédés que le Roi avoit pour elle depuis quelque tems, & elle la regardoit avec raiſon ſur un pied bien

différent des autres.

Mais avant de parler des choſes que j'ai vues, il eſt bon de raconter celles que j'ai entendu dire.

J'ai pu voir Mᵉ. de Fontanges, mais ou je ne l'ai pas vue, ou il ne m'en ſouvient pas. Je me ſouviens ſeulement d'avoir vû à Sᵗ. Germain paſſer le Roi pendant quelque tems du château vieil au neuf pour l'aller voir tous les ſoirs. On diſoit qu'elle étoit malade, & en effet elle partit quelques mois après pour aller mourir à Port-Royal de Paris. Il courut beaucoup de bruits ſur cette mort au déſavantage de Mᵉ. de Monteſpan, mais je ſuis convaincue qu'ils étoient ſans fondement, & je crois, ſelon que je l'ai entendu dire à Mᵉ. de Maintenon, que cette fille s'eſt tuée pour avoir voulu partir de Fontai-

nebleau le même jour que le Roi, quoiqu'elle fût en travail & prête à accoucher. Elle fut toujours languiſſante depuis & mourut enfin peu regrettée.

MADAME de Monteſpan n'auroit pas appréhendé la durée du crédit de Mᵉ. de Fontanges, elle auroit été bien ſûre que le Roi ſeroit toujours revenu à elle ſi elle n'avoit eu que cet obſtacle. Son caractere plus ambitieux que tendre lui avoit fait ſouvent regarder avec indifférence les infidélités du Roi, & comme elle agiſſoit quelquefois par dépit, elle avoit elle-même contribué à fortifier les commencemens du goût que le Roi avoit pris pour la beauté de Mᵉ. de Fontanges. J'ai ouï dire qu'elle l'avoit fait venir chez elle, & qu'elle n'avoit rien oublié pour la faire paroître plus belle aux yeux du Roi.

Elle y réuſſit, & en fut fâchée, mais la mort la délivra bientôt d'une Rivale auſſi dangereuſe par la beauté que peu redoutable par l'eſprit.

MADAME de Fontanges joignoit à ce peu d'eſprit des idées romaneſques que l'éducation de la province, & les louanges dues à ſa beauté lui avoient inſpirées; & dans la vérité le Roi n'a jamais été attaché qu'à ſa figure; il étoit même honteux lorſqu'elle parloit, & qu'ils n'étoient pas tête à tête. On s'accoutume à la beauté mais on ne s'accoutume point à la ſotiſe tournée du côté du faux, ſurtout lorſqu'on vit en même tems avec des gens de l'eſprit & du caractere de Mᵉ. de Monteſpan, à qui les moindres ridicules n'échappoient pas, & qui ſçavoit ſi bien les faire ſentir aux autres par ce tour uni-

que à la maiſon de Mortemar. Cependant Mᵉ. de Fontanges aima véritablement le Roi, & elle répondit un jour à Mᵉ. de Maintenon, qui l'exhortoit à ſe guérir d'une paſſion qui ne pouvoit plus faire que ſon malheur: *Vous me parlez*, lui dit-elle, *de quitter une paſſion, comme on parle de quitter un habit.*

Je me ſouviens auſſi d'avoir ſouvent entendu parler de Mᵉ. de la Valiere. On ſçait qu'elle a précédé Mᵉ. de Monteſpan, & ce n'eſt pas l'hiſtoire de chaque Maîtreſſe que je prétens faire, je veux ſeulement écrire les faits qui me ſont demeurés plus particuliérement dans l'eſprit, ſoit que j'en aye été témoin, ou que je les aye entendu raconter par Mᵉ. de Maintenon.

Le Roi prit donc de l'amour pour

Me. de Monteſpan dans le tems qu'il vivoit avec Me. de la Valiere en Maîtreſſe déclarée, & Me. de Monteſpan en Maîtreſſe peu délicate vivoit avec elle; même table & preſque même maiſon. Elle aima mieux d'abord qu'il en uſât ainſi, ſoit qu'elle eſpérât par-là abuſer le public & ſon Mari, ſoit qu'elle ne s'en ſouciât pas, ou que ſon orgueil lui fît plus goûter le plaiſir de voir à tous les inſtans humilier ſa Rivale, que la délicateſſe de ſa paſſion ne la portât à la crainte de ſes charmes. Quoi qu'il en ſoit, c'eſt un fait certain: mais un jour fâchée contre le Roi pour quelqu'autre ſujet (ce qui lui arrivoit ſouvent) elle ſe plaignit de cette communauté avec une amertume qu'elle ne ſentoit pas. Elle y trouvoit (diſoit-elle) peu de délicateſſe de la

part du Roi. Ce Prince pour l'appaiſer répondit avec beaucoup de douceur & de tendreſſe, & finit par lui dire que cet établiſſement s'étoit fait inſenſiblement. *Inſenſiblement pour vous* (reprit Me. de Monteſpan) *mais très-ſenſiblement pour moi.*

Le perſonnage ſingulier de Me. de la Valiere pendant plus de deux ans mérite de n'être pas oublié. Tout le monde l'a ſçû, tout le monde en a parlé ; mais comme il pourroit être du nombre de ces choſes qui ne s'écrivent point & qu'on oublie, je veux en faire un article dans mes ſouvenirs.

Madame de la Valiere étoit née tendre & vertueuſe. Elle aima le Roi & non la Royauté. Le Roi ceſſa de l'aimer pour Me. de Monteſpan. Si à la premiere vue, ou du moins après

des preuves certaines de cette nouvelle paſſion, elle s'étoit jettée dans les Carmélites, ce mouvement auroit été naturel & conforme à ſon caractere. Elle prit un autre parti & demeura non ſeulement à la Cour, mais même à la ſuite de ſa Rivale. Mᵉ. de Monteſpan abuſant de ſes avantages affectoit de ſe faire ſervir par elle, donnoit des louanges à ſon adreſſe, & aſſuroit qu'elle ne pouvoit être contente de ſon ajuſtement ſi elle n'y mettoit la derniere main. Mᵉ. de la Valiere s'y portoit de ſon côté avec tout le zêle d'une femme de chambre dont la fortune dépendroit des agrémens qu'elle prêteroit à ſa maîtreſſe. Combien de dégoûts, de plaiſanteries & de dénigremens n'eut-elle pas à eſſuyer pendant l'eſpace de deux ans qu'elle demeura ainſi à la

Cour, à la fin deſquels elle vint prendre publiquement congé du Roi ! Il la vit partir d'un œil ſec pour aller aux Carmélites où elle a vécu d'une maniere auſſi édifiante que touchante.

Elle diſoit ſouvent à Mᵉ. de Maintenon avant de quitter la Cour : *Quand j'aurai de la peine aux Carmélites, je me ſouviendrai de ce que ces gens-là m'ont fait ſouffrir* (en parlant du Roi & de Mᵉ. de Monteſpan) : ce qui marque que ſa patience n'étoit pas tant un effet de ſon inſenſibilité qu'une épreuve peut-être mal entendue & téméraire ; je laiſſe aux dévots à en juger. Il eſt certain que le ſtile de la dévotion convenoit mieux à ſon eſprit que celui de la Cour, puiſqu'elle a paru en avoir beaucoup de ce genre. Je l'ai vue dans les dernieres années de ſa vie, & je

l'ai entendue avec un ſon de voix qui alloit juſqu'au cœur dire des choſes admirables de ſon état, & du bonheur dont elle jouiſſoit déja malgré l'auſtérité de ſa pénitence.

Je me ſouviens d'avoir ouï raconter que feu Mr. l'Evêque de Meaux Boſſuet lui ayant annoncé la mort de Mr. le Comte de Vermandois ſon fils, elle avoit, par un mouvement naturel, répandu beaucoup de larmes, mais que revenant tout à coup à elle, elle dit à ce Prélat: *c'eſt trop pleurer la mort d'un fils dont je n'ai pas encore aſſez pleuré la naiſſance.*

J'ai vu Me. de Monteſpan aux Carmélites bien des années après & dans le tems qu'elle même n'étoit plus à la Cour, y venir chercher Me. de la Valiere devenue pour elle une eſpece

de Directeur.

Mais mes ſouvenirs me rappellent à la Cour où Mᵉ. de Maintenon jouoit un grand rôle auprès du Roi & auprès de la Reine. Elle avoit été faite Dame d'atour de Madame la Dauphine de Baviere, & le Roi avoit acheté pour elle la Terre de Maintenon en 1674 ou 1675 dont il voulut qu'elle prît le nom. (3)

Mais les commencemens de la faveur de Mᵉ. de Maintenon ont tant de liaiſon & de rapport à Madᵉ. de Monteſpan que je ne puis parler de l'une ſans me ſouvenir de l'autre. Il eſt donc néceſſaire de dire un mot des commencemens de leur connoiſſance

(3) (J'ai vu dans une lettre écrite à Mr. d'Aubigné que le Roi lui avoit ordonné de prendre le nom de Maintenon.)

pour en raconter les ſuites.

MADAME de Maintenon m'a dit ſouvent qu'elle avoit connu Mᵉ. de Monteſpan chez le Maréchal d'Albret, & qu'elle n'avoit point alors cette humeur qu'elle a fait paroître depuis, ajoutant que ſes ſentimens étoient honnêtes, ſa conduite réglée, & ſa réputation bien établie.

ELLE devint peu après Dame du palais de la Reine par la faveur de Monſieur, & le Roi ne fit alors aucune attention à ſa beauté. Toute ſa faveur ſe bornoit à ſa maîtreſſe qu'elle amuſoit à ſon coucher qui duroit longtems parce que la Reine s'étoit fait une habitude d'attendre toujours le Roi pour ſe mettre au lit. Cette Princeſſe étoit ſi vertueuſe qu'elle n'imaginoit pas facilement que les autres femmes ne fuſſent

pas auſſi ſages qu'elle : & pour faire voir juſqu'à quel point alloit ſon innocence, quoiqu'avec beaucoup de hauteur dans ſes ſentimens, il ſuffit de rappeller ici ce qu'elle dit à une Carmélite qu'elle avoit priée de lui aider à faire ſon examen de conſcience pour une confeſſion générale qu'elle avoit deſſein de faire. Cette Religieuſe lui demanda ſi en Eſpagne dans ſa jeuneſſe avant d'être mariée elle n'avoit point eu envie de plaire à quelques-uns des jeunes gens de la cour du Roi ſon pere ; *oh non, ma mere* (dit-elle) *il n'y avoit point de Roi.*

MAIS enfin Mᵉ. de Monteſpan plut au Roi, elle en eut des enfans & il fut queſtion de les mettre entre les mains d'une perſonne qui ſçût & les bien élever, & les bien cacher. Elle

ſe ſouvint de Mᵉ. de Maintenon, & elle crut qu'il n'y avoit perſonne qui en fût plus capable. Elle lui en fit donc faire la propoſition: à quoi Mᵉ. de Maintenon répondit que pour les enfans de Madᵉ. de Monteſpan elle ne s'en chargeroit pas: mais que ſi le Roi lui ordonnoit d'avoir ſoin des ſiens elle lui obéiroit. Le Roi l'en pria, & elle les prit avec elle.

Si ce fut pour Mᵉ. de Maintenon le commencement d'une fortune ſinguliere, ce fut auſſi le commencement de ſes peines & de ſa contrainte. Il fallut s'éloigner de ſes amis, renoncer aux plaiſirs de la ſociété pour leſquels elle ſembloit être née, & il le fallut ſans en pouvoir donner de bonnes raiſons aux gens de ſa connoiſſance: Cependant comme il n'étoit pas poſſible de

s'en éloigner tout d'un coup, pour remédier aux inconvéniens qui pouvoient arriver dans une auſſi petite maiſon que la ſienne, dans laquelle il étoit aiſé de ſurprendre une nourrice, d'entendre crier un enfant & tout le reſte, elle prit pour prétexte la petite d'Heudicourt, & la demanda à Me. ſa mere, qui la lui donna ſans peine par l'amitié qui étoit entr'elles, & par le goût qu'elle lui connoiſſoit pour les enfans. Cette petite fille fut depuis Me. de Montgon, Dame du palais de Madame la Dauphine de Savoye.

Je me ſouviens d'avoir ouï raconter beaucoup de particularités de ces tems-là qui ne méritent pas, je crois, d'être écrites, quoique le recit m'en ait infiniment amuſé; je n'en dirai qu'un mot.

On envoyoit chercher Me. de Main-

tenon quand les premieres douleurs pour accoucher prenoient à Mᵉ. de Monteſpan. Elle emportoit l'enfant, le cachoit ſous ſon écharpe, ſe cachoit elle-même ſous un maſque, & prenant un fiacre revenoit ainſi à Paris. Combien de frayeurs n'avoit-elle point que cet enfant ne criât! Ces craintes ſe ſont ſouvent renouvellées puiſque Mᵉ. de Monteſpan a eu ſept enfans du Roi.

Mais je me ſouviens d'avoir ouï raconter qu'elle fut ſi pénétrée de douleur au premier, que ſa beauté s'en reſſentit: elle devint maigre, jaune, & ſi changée qu'on ne la reconnoiſſoit pas. Loin d'être née débauchée, le caractere de Mᵉ. de Monteſpan étoit naturellement éloigné de la galanterie, & porté à la vertu. Son projet avoit été de gouverner le Roi par l'aſcendant de

ſon eſprit ; elle s'étoit flattée d'être non ſeulement maîtreſſe de ſon propre goût, mais de la paſſion du Roi. Elle croyoit qu'elle lui feroit toujours deſirer ce qu'elle avoit réſolu de ne lui pas accorder ; la ſuite fut plus naturelle. Elle ſe déſeſpéra, comme je l'ai dit, à la premiere groſſeſſe, ſe conſola à la ſeconde, & porta dans les autres l'impudence auſſi loin qu'elle pouvoit aller. Cependant on cachoit avec le même ſoin les enfans dont elle paroiſſoit publiquement groſſe.

Il arriva une fois que le feu prit à une poutre de la chambre de ces enfans à Paris. Ce feu qui n'avoit pas encore eu d'air étoit comme endormi, & Mᵉ. de Maintenon en prenant les meſures néceſſaires ſans faire de bruit, jugea cependant que ce feu pourroit

s'allumer tout à coup & de façon qu'il ne ſeroit pas poſſible de ne pas laiſſer entrer beaucoup de monde. Dans cette crainte elle envoya en diligence à S^t. Germain pour demander à M^e. de Monteſpan ce qu'il faudroit qu'elle fît en pareil cas. Sur quoi elle dit pour toute réponſe à celui qu'on avoit envoyé: *J'en ſuis bien aiſe, dites à M^e. Scarron que c'eſt une marque de bonheur pour ces enfans.*

L'AÎNÉ des enfans du Roi & de M^e. de Monteſpan mourut à l'âge de trois ans. M^e. de Maintenon en fut touchée comme une mere tendre, & beaucoup plus que la véritable; ſur quoi le Roi dit, en parlant de M^e. de Maintenon: elle ſçait bien aimer, il y auroit du plaiſir à être aimé d'elle.

MADAME de Monteſpan eut cinq en-

fans de ſuite. Je ne ſçais s'ils furent reconnus tous enſemble ou ſéparément, je ſçais ſeulement que ne pouvant les faire légitimer ſans nommer la mere parce qu'il n'y avoit point eu d'exemples d'une pareille reconnoiſſance, & pour qu'il y en eût, on fit précéder celle des enfans du Roi par celle du Bâtard du Comte de S^t. Pol fils de Mad^e. de Longueville, qui ſe trouvoit dans le même cas, puiſqu'il étoit fils de la Maréchale de la Ferté, & qu'elle l'avoit eû du vivant de ſon mari.

Le Roi fit enſuite reconnoître les ſiens, ſçavoir, M^r. le Duc du Maine, M^r. le Comte du Vexin, Mlle. de Nantes, Mlle. de Tours, l'aîné étant mort ſans être reconnu ; & M^r. le Comte de Toulouſe & Mlle. de Blois, depuis Ducheſſe d'Orléans, n'étoient

pas encore nés.

MADAME de Maintenon alla à la Cour avec ces enfans du Roi, mais elle s'attacha particuliérement à Mr. le Duc du Maine dont l'eſprit promettoit beaucoup: heureux (je l'oſerai dire) ſi l'uſage ou la fortune de Me. de Maintenon lui avoient permis de demeurer plus longtems auprès de lui, & qu'elle eût pût achever ſon éducation comme elle l'avoit commencée! Elle n'auroit rien ajouté à l'agrément de ſon eſprit, mais elle lui auroit peut-être inſpiré plus de force & de courage (j'entens de celui de l'eſprit) qualités ſi néceſſaires aux hommes élevés au deſſus des autres. Il faut avouer auſſi que la figure de Mr. le Duc du Maine, ſa timidité naturelle, & le goût du Roi (car il n'aimoit pas naturellement

que ceux qu'il admettoit dans ſa familiarité fuſſent infiniment répandus dans le grand monde) ont contribué à éloigner ce Prince du commerce des hommes dont il auroit fait les délices s'il en avoit été connu. La timidité rend les hommes farouches, quand ils ſe font ſur-tout un devoir de ne la pas ſurmonter.

Le mariage de Mr. le Duc du Maine mit le comble à ſes malheureuſes diſpoſitions. Il épouſa une Princeſſe du Sang d'un caractere entiérement oppoſé au ſien, auſſi vive & entreprenante qu'il étoit doux & tranquile. Cette Princeſſe abuſa de ſa douceur, elle ſecoua bientôt le joug qu'une éducation peut-être trop ſévere lui avoit impoſé; elle dédaigna de faire ſa cour au Roi pour tenir la ſienne à Saulx, où par ſa

dépenſe elle ruina Mr. ſon mari, lequel approuvoit ou n'oſoit s'oppoſer à ſes volontés. Le Roi lui en parla, mais inutilement; & voyant enfin que ſes repréſentations ne ſervoient qu'à faire ſouffrir intérieurement un fils qu'il aimoit, il prit le parti du ſilence, & le laiſſa croupir dans ſon aveuglement & ſa foibleſſe.

Je me ſouviens à propos du mariage de Mr. le Duc du Maine, que le Roi, qui penſoit toujours juſte, auroit deſiré que les Princes légitimés ne ſe fuſſent jamais mariés. *Ces gens-là* (diſoit-il à Me. de Maintenon) *ne devroient jamais ſe marier.* Mais Mr. le Duc du Maine ayant voulu l'être, cette même ſageſſe du Roi auroit fait du moins qu'il auroit choiſi une fille d'une des grandes maiſons du Royaume ſans les perſécu-

tions de Mr. le Prince qui regardoit ces ſortes d'alliances comme la fortune de la ſienne. Je ſçais même que le Roi avoit eû deſſein de choiſir Mlle. d'Uzès, & qu'il étoit ſur le point de le lui déclarer lorſque Mr. de Barbézieux vint lui faire part de ſon mariage avec elle, ce qui fit que le Roi n'y ſongea pas davantage. Tout eſt conjoncture dans cette vie, diſoit le Maréchal de Clairambault, & la deſtinée de Mlle. d'Uzès en eſt une preuve.

Le Comte du Vexin mourut jeune & ne vécut que pour faire voir par ſes infirmités qu'il étoit heureux de mourir. Me. de Monteſpan ne haïſſoit ni les remedes, ni les expériences, & j'ai ouï dire qu'on lui avoit fait treize cauteres le long de l'épine du dos. On le deſtinoit à l'Egliſe & il poſſédoit déjà plu-

ſieurs grands bénéfices, entre leſquels étoit l'Abbaye de S^t. Denis qui fut depuis donnée à la maiſon Royale de S^t. Cyr.

MADEMOISELLE de Tours leur ſœur mourut à-peu-près au même âge de huit à neuf ans. La quatrieme étoit Mlle. de Nantes dont j'aurai ſouvent occaſion de parler dans mes Souvenirs. Je dirai ſeulement ici qu'on n'oublioit rien dans ſon éducation pour faire valoir les talens propres à plaire qu'elle avoit reçus de la nature. Elle répondit parfaitement à ſon éducation, mais ſes graces & ſes charmes ſont bien au deſſus de mes éloges: ce n'eſt pourtant ni une taille ſans défaut ni ce qu'on appelle une beauté parfaite. Ce n'eſt pas non plus (à ce que je crois) un eſprit d'une étendue infinie. Quoi qu'il en ſoit,

elle a ſi bien tout ce qu'il faut pour plaire qu'on ne juge de ce qui lui manque, que lorſque la découverte de ſon cœur laiſſe la raiſon libre. Cette découverte devroit être aiſée à faire puiſqu'elle ne s'eſt jamais piquée d'amitié; cependant la pente naturelle qu'on a à ſe flatter ſoi-même, & la ſéduction de ſes agrémens eſt telle qu'on ne l'en veut pas croire elle-même, & qu'on attend pour ſe déſabuſer une expérience perſonnelle qui ne manque gueres.

Après ces cinq enfans Me. de Monteſpan fut quelque tems ſans en avoir, & ce fut dans cet intervalle que ſe fit cette fameuſe ſéparation, & ce raccommodement ſi glorieux à Mr. l'Evêque de Meaux, à Mc. de Montoſier & à toutes les perſonnes de mérite & de vertu qui étoient alors à la Cour.

La rupture ſe fit dans le tems d'un Jubilé. Le Roi avoit un fonds de religion qui paroiſſoit même dans ſes plus grands déſordres avec les femmes, car il n'eut jamais que cette foibleſſe. Il étoit né ſage, & ſi régulier dans ſa conduite, qu'il ne manqua jamais d'entendre la meſſe tous les jours que deux fois dans toute ſa vie, & c'étoit à l'armée. Les grandes fêtes lui cauſoient des remords, également troublé de ne pas faire ſes dévotions ou de les faire mal. Me. de Monteſpan avoit les mêmes ſentimens & ce n'étoit pas ſeulement pour ſe conformer à ceux du Roi qu'elle les faiſoit paroître. Elle avoit été parfaitement bien élevée par une mere d'une grande piété, & qui avoit jetté dans ſon cœur des ſemences de religion dès ſa plus tendre enfance

dont elle ne ſe défit jamais. Elle les fit voir comme le Roi dans tous les tems ; & je me ſouviens d'avoir ouï raconter que, vivant de la façon dont je viens de parler avec le Roi, elle jeûnoit ſi auſtérement les Carêmes qu'elle faiſoit peſer ſon pain.

Un jour la Ducheſſe d'Uzès étonnée de ſes ſcrupules, ne put s'empêcher de lui en dire un mot. *Eh quoi, Madame*, reprit Me. de Monteſpan, *faut-il, parce que je fais un mal, faire tous les autres?*

Enfin ce Jubilé, dont je veux parler, arriva. Ces deux amans preſſés par leurs conſciences ſe ſéparerent de bonne foi, ou du moins ils le crurent. Me. de Monteſpan vint à Paris, viſita les Egliſes, jeûna, pria, & pleura ſes péchés. Le Roi de ſon côté fit tout ce

qu'un bon chrétien doit faire. Le Jubilé fini, gagné ou non gagné, il fut queſtion de ſçavoir ſi Made. de Monteſpan reviendroit à la Cour. Pourquoi non, diſoient ſes parens & ſes amis, même les plus vertueux? Me. de Monteſpan par ſa naiſſance & par ſa charge doit y être. Elle peut y vivre auſſi chrétiennement qu'ailleurs. Mr. l'Evêque de Meaux fut de cet avis. Il reſtoit cependant une difficulté; Me. de Monteſpan, ajoutoit-on, paroîtra-t-elle devant le Roi ſans préparation? Il faudroit qu'ils ſe viſſent avant de ſe rencontrer en public, pour éviter les inconvéniens de la ſurpriſe. Sur ce principe il fut conclu que le Roi viendroit chez Me. de Monteſpan; mais pour ne pas donner à la médiſance le moindre ſujet de mordre, on convint

que des Dames reſpectables & les plus graves de la Cour ſeroient préſentes à cette entrevue & que le Roi ne verroit Me. de Monteſpan qu'avec elles. Le Roi vint donc chez Me. de Monteſpan comme il avoit été décidé, mais inſenſiblement il la tira dans une fenêtre, ils ſe parlerent bas aſſez longtems, pleurerent, & ſe dirent ce qu'on a accoutumé de dire en pareil cas; ils firent enſuite une profonde révérence à ces vénérables matrones, paſſerent dans une autre chambre, & il en avint Madame la Ducheſſe d'Orléans, & enſuite Mr. le Comte de Toulouſe.

Je ne puis me refuſer de dire ici une penſée qui me vient dans l'eſprit. Il me ſemble qu'on voit encore dans le caractere, dans la phiſionomie & dans toute la perſonne de Me. la Ducheſſe

d'Orléans des traces de ce combat de l'amour & du Jubilé.

Ces deux groſſeſſes furent traitées avec beaucoup de myſtere. On cacha ces deux derniers enfans avec ſoin. Un des deux nâquit à Maintenon pendant une Campagne du Roi, & Me. de Monteſpan avec Me. de Thyanges y fit un aſſez long ſéjour, mais Me. de Maintenon ne fut pas chargée de ces derniers enfans comme elle l'avoit été des autres. Mr. de Louvois les fit élever à Paris dans une maiſon au bout de la rue de Vaugirard.

Je me ſouviens de les avoir vu reconnoître pendant que j'étois encore chez Me. de Maintenon. Ils parurent à Verſailles ſans préparation. La beauté de Mr. le Comte de Toulouſe ſurprit & éblouït tous ceux qui le virent.

Il n'en étoit pas de même de Mlle. de Blois (car c'eſt ainſi qu'on l'appella juſqu'à ſon mariage.) La flatterie a fait depuis que ſes favorites l'entretenoient continuellement de ſa grande beauté, langage qui devoit d'autant plus lui plaire qu'elle y étoit moins accoutumée.

Les figures avoient un grand pouvoir ſur l'eſprit de Me. de Monteſpan, ou pour mieux dire elle comptoit infiniment ſur l'impreſſion qu'elles ont accoutumé de faire ſur le commun des hommes, & les effets qu'elles produiſent. C'eſt ſans doute par-là qu'elle eut tant de peine à pardonner à Mlle. de Blois d'être née auſſi déſagréable. Me. de Thyanges, ſœur de Me. de Monteſpan, & dont je parlerai quelquefois, encore moins raiſonnable ſur

ce point, ne pouvoit ſupporter que la portion du ſang de Mortemar que cette enfant avoit reçue dans ſes veines, n'eût pas produit une machine parfaite. Ainſi Mlle. de Blois paſſoit ſa vie à s'entendre reprocher ſes défauts, & comme elle eſt naturellement timide & glorieuſe, elle parloit peu & ne laiſſoit rien voir du côté de l'eſprit qui pût le réparer. Le Roi en eut pitié; & c'eſt peut-être l'origine des grands biens qu'il lui a faits, & la premiere cauſe du rang où il la fit monter depuis.

MADAME la Ducheſſe d'Orléans ne laiſſoit pas d'avoir de la beauté, une belle peau, une belle gorge, de beaux bras & de belles mains, mais peu de proportion dans ſes traits. Telle qu'elle étoit, Me. de Thyanges auroit dû avoir plus d'indulgence pour elle,

puiſqu'elle lui reſſembloit beaucoup. Quant à l'eſprit, il eſt certain que Mᵉ. la Ducheſſe d'Orléans en a, quoiqu'à dire la vérité elle en ait peu montré dans ſa conduite par rapport à ſa famille depuis la mort du Roi.

Je reviens à Mᵉ. de Maintenon qui vécut chez Mᵉ. de Monteſpan avec Mʳ. le Duc du Maine, juſqu'au tems où elle le promena en différens endroits pour chercher du remede à ſa jambe. Ce Prince étoit né droit & bien fait, & le fut juſqu'à l'âge de trois ans que les groſſes dents lui percerent en lui cauſant des convulſions ſi terribles qu'une de ſes jambes ſe retira beaucoup plus que l'autre. On eſſaya envain tous les remedes de la Faculté de Paris, après leſquels on le mena à Anvers pour le faire voir à un homme dont on van-

toit le ſçavoir & les remedes: mais comme on ne voulut pas que Mr. du Maine fût connu pour ce qu'il étoit, Mme. de Maintenon fit ce voyage ſous le nom ſuppoſé d'une femme de condition de Poitou qui menoit ſon fils à cet Empyrique dont les remedes étoient apparemment bien violens, puiſqu'il allongea cette malheureuſe jambe beaucoup plus que l'autre ſans la fortifier; & les douleurs extrêmes qu'il ſouffrit ne ſervirent qu'à la lui faire traîner comme nous voyons. Malgré ce mauvais ſuccès, Mr. du Maine ne laiſſa pas de faire encore deux voyages à Barege auſſi inutilement que le reſte. Connu en France pour être fils du Roi, on lui rendit dans tous les lieux où il paſſa, des honneurs qu'on auroit à peine rendus au Dauphin.

MADAME de Maintenon fut bien aiſe en paſſant par le Poitou & la Xaintonge de revoir ſa patrie, ſa famille & ſes connoiſſances. Mr. d'Aubigné en ce tems-là Gouverneur de Cognac y reçut Mr. le Duc du Maine avec une magnificence qui devoit lui plaire, mais le plus grand plaiſir qu'elle eut dans ces différens voyages fut de n'être pas à la Cour. Elle en trouva encore un autre dans la converſation de Mr. Fagon alors Médecin de Mr. le Duc du Maine. C'eſt là que ſe forma entre eux cette eſtime & cette amitié qui ne s'eſt pas démentie : plus Mr. Fagon vit Madr. de Maintenon de près, plus il admira ſa vertu & goûta ſon eſprit. Je le cite comme un bon juge du vrai mérite.

AU retour de ces voyages la faveur de Me. de Maintenon augmenta, &

celle de Me. de Monteſpan diminua avec la même rapidité. Son humeur s'en reſſentit & Made. de Maintenon, qui vouloit encore la ménager, & qui ſans doute ne prévoyoit pas juſqu'où ſa faveur devoit la conduire, penſoit ſérieuſement à ſe retirer, ne deſirant que la tranquilité & le repos de ſa premiere vie. Je le ſçais & pour le lui avoir entendu dire & par des lettres que j'ai vues depuis ſa mort écrites de ſa main & adreſſées à un Docteur de Sorbonne nommé l'Abbé Gobelin ſon confeſſeur; mais ſon étoile ſinguliere ne lui permit pas d'accomplir un projet ſi ſenſé; tout l'acheminoit au grand perſonnage que nous lui avons vu jouer depuis.

J'AI vû encore dans ces mêmes lettres qu'on avoit voulu la marier au vieil Duc de Villars pour s'en défaire

peut-être plus honnêtement. Je rapporte ici la maniere dont elle s'en explique elle-même avec ſon confeſſeur.

„ Me. de Monteſpan & Me. de Richelieu travaillent préſentement à un „ mariage pour moi qui pourtant ne „ s'achevera pas; c'eſt un Duc aſſez „ mal-honnête homme & fort gueux, „ ce ſeroit une ſource de déplaiſirs & „ d'embarras qu'il ſeroit imprudent de „ s'attirer. J'en ai déja *aſſez* (4) dans „ une condition ſinguliere & enviée „ de tout le monde ſans en aller chercher dans un état qui fait le malheur „ des trois parts du genre humain."

Il faut avouer que le Roi, dans les

(4) *aſſez.* La ſingularité de ſa condition & de ſon état venoit ſans doute de ce qu'elle ſe trouvoit à la Cour, veuve de Scarron dont pourtant elle n'avoit jamais été la femme.

premiers tems eut plus d'éloignement que d'inclination pour Me. de Maintenon, mais cet éloignement n'étoit fondé que ſur une eſpece de crainte de ſon mérite, & ſur ce qu'il la ſoupçonnoit d'avoir dans l'eſprit le précieux de l'Hôtel de Rambouillet, dont les Hôtels d'Albret & de Richelieu, où elle avoit brillé, étoient une ſuite & une imitation, quoiqu'avec des correctifs, & qu'il leur manquât un Voiture pour en faire paſſer à la poſtérité les plaiſanteries & les amuſemens.

On ſe moquoit à la Cour de ces ſociétés de gens oiſifs uniquement occupés à développer un ſentiment, & à juger d'un ouvrage d'eſprit. Me. de Monteſpan elle-même, malgré le plaiſir qu'elle avoit trouvé autrefois dans ces converſations, les tourna après en ridi-

cule pour divertir le Roi.

L'ÉLOIGNEMENT de ce Prince pour Me. de Maintenon auroit paru plus naturel s'il eût été fondé ſur ce qu'il ſçavoit bien qu'elle condamnoit le ſcandale donné à toute la France par la maniere dont il vivoit avec une femme mariée, & enlevée à ſon mari. Elle lâchoit même ſouvent ſur ce ſujet des traits dont on ne devoit pas lui ſçavoir gré, & tels que celui-ci. Elle dit un jour au Roi à une revue des Mouſquetaires; *que feriez-vous, Sire, ſi on vous diſoit qu'un de ces jeunes gens vit publiquement avec la femme d'un autre comme ſi elle étoit la ſienne?* Il eſt vrai que j'ignore le tems où elle fit cette queſtion, & qu'il eſt à préſumer qu'elle ſe croyoit alors bien ſure de ſa faveur; j'ignore auſſi quelle fut la réponſe du

Roi, mais le diſcours eſt certain, & ſuffit pour faire voir quels ont été les ſentimens & la conduite de Me. de Maintenon à cet égard, d'autant plus qu'elle étoit encore dans ce tems-là chez Me. de Monteſpan auprès de ſes enfans.

Cependant le Roi ſi prévenu dans les commencemens contre Me. de Maintenon qu'il ne l'appelloit d'un air de dénigrement, en parlant à Me. de Monteſpan, que votre bel-eſprit, s'accoutuma à elle & comprit qu'il y avoit tant de plaiſir à l'entretenir qu'il exigea de ſa maîtreſſe, par une délicateſſe dont on ne l'eût peut-être pas cru capable, de ne lui plus parler les ſoirs quand il ſeroit ſorti de ſa chambre. Me. de Maintenon s'en apperçut & voyant qu'on ne lui répondoit qu'un oui &

qu'un non aſſez ſec, j'entens, dit-elle, ceci eſt un ſacrifice; & comme elle ſe levoit, Made. de Monteſpan l'arrêta, charmée qu'elle eût pénétré le myſtere. La converſation n'en fut que plus vive après, & elles ſe dirent ſans doute, dans un genre différent, l'équivalent de ce que Ninon avoit dit du Billet de la Chaſtre. (5)

On peut juger par cet échantillon que le Roi n'étoit pas incapable de délicateſſe & que Me. de Monteſpan n'étoit pas en droit de lui reprocher, comme elle lui reprocha une fois, de n'être point amoureux d'elle, mais de ſe croi-

(5) Mr. de la Chaſtre avoit exigé de Mlle. de L'Enclos un billet, comme quoi elle lui ſeroit fidelle pendant ſon abſence; & étant avec un autre, dans le moment le plus vif, elle s'écria: ah! le beau billet qu'a la Chaſtre!

re ſeulement redevable au public, d'être aimé de la plus belle femme de ſon Royaume. Il eſt vrai que le Roi n'étoit pas l'homme du monde le plus fidele en amour, & qu'il a eu pendant ſon commerce avec Me. de Monteſpan, quelques autres avantures galantes dont elle ſe ſoucioit peu, & elle n'en parloit que par humeur, ou pour ſe divertir.

Je ne ſçais pourtant ſi Me. de Soubize lui fut auſſi indifférente, quoiqu'elle parût ne s'en pas ſoucier. Made. de Monteſpan découvrit cette intrigue, par l'affectation que Me. de Soubize avoit de mettre certains pendans d'oreille d'émeraudes les jours que Mr. de Soubize alloit à Paris. Sur cette idée elle obſerva le Roi, le fit ſuivre, & il ſe trouva que c'étoit effectivement le ſignal du rendez-vous.

MADAME de Soubize avoit un mari qui ne reſſembloit pas à Mr. de Monteſpan, & pour lequel il falloit avoir des ménagemens. D'ailleurs Made. de Soubize étoit trop ſolide pour s'arrêter à des délicateſſes de ſentimens que la force de ſon eſprit, ou la froideur de ſon tempérament lui faiſoient regarder comme des foibleſſes honteuſes. Uniquement occupée des intérêts & de la grandeur de ſa maiſon, tout ce qui ne s'oppoſoit pas à ſes vues lui étoit indifférent.

POUR juger ſi Me. de Soubize s'eſt conduite ſelon ces maximes, il ſuffit de conſidérer l'état préſent de cette maiſon & de la comparer à ce qu'elle étoit quand elle y eſt entrée. A peine Mr. de Soubize avoit-il alors ſix mille livres de rente.

MADAME de Soubize a ſoutenu ſon caractere, & ſuivi les mêmes idées dans le mariage de Mr. ſon fils avec l'héritiere de la maiſon de Ventadour, veuve du Prince de Turenne dernier mort. Les diſcours du public & la mauvaiſe conduite effective de la perſonne ne l'arrêterent pas, elle penſa ce que Me. Cornuel en dit alors, que ce ſeroit un grand mariage dans un ſiècle.

POUR dire la vérité, je crois que Me. de Soubize & Me. de Monteſpan n'aimoient gueres plus le Roi l'une que l'autre. Toutes deux avoient de l'ambition; la premiere pour ſa famille, la ſeconde pour elle-même. Me. de Soubize vouloit élever ſa maiſon & l'enrichir. Me. de Monteſpan vouloit gouverner & faire ſentir ſon autorité. Mais je ne pouſſerai pas plus loin ce

parallele ; je dirai ſeulement, que ſi l'on en excepte la beauté & la taille, qui pourtant n'étoient dans Me. de Soubize que comme un beau tableau ou une belle ſtatue, elle ne devoit pas diſputer un cœur avec Me. de Monteſpan. Son eſprit uniquement porté aux affaires rendoit ſa converſation froide & platte. Me. de Monteſpan au contraire rendoit agréables les matieres les plus ſérieuſes & ennobliſſoit les plus communes. Auſſi je crois que le Roi n'a jamais été fort amoureux de Made. de Soubize & que Me. de Monteſpan auroit eu tort d'en être inquiete. Bien des gens ont cru Mr. le Cardinal de Rohan fils du Roi ; mais s'il y a eu un des enfans de Me. de Soubize qui fût de lui, il eſt mort il y a longtems.

Malgré ces infidélités du Roi, j'ai

ſouvent entendu dire que Mᵉ. de Monteſpan auroit toujours conſervé du crédit ſur ſon eſprit, ſi elle avoit eu moins d'humeur, & ſi elle avoit moins compté ſur l'aſcendant qu'elle croyoit avoir. L'eſprit qui ne nous apprend pas à vaincre notre humeur, devient inutile quand il faut ramener les mêmes gens qu'elle a écartés; & ſi les caracteres doux ſouffrent plus longtems que les autres, leur fuite eſt ſans retour.

Le Roi trouva une grande différence dans l'humeur de Mᵉ. de Maintenon. Il trouva une femme toujours modeſte, toujours maîtreſſe d'elle-même, toujours raiſonnable, & qui joignoit encore à des qualités ſi rares les agrémens de l'eſprit & de la converſation.

Mais elle eut à ſouffrir avant de s'être fait connoître & il eſt aiſé de juger

qu'une femme dont l'humeur eſt plus forte que l'envie de plaire à ſon maître & à ſon amant, ne ménage pas une amie qu'elle croit lui devoir être ſoumiſe. Il paroît même que la mauvaiſe humeur de Me. de Monteſpan augmentoit à proportion de la raiſon & de la modération qu'elle découvroit dans Me. de Maintenon, & peut-être à meſure que le Roi revenoit des préventions qu'il avoit eues contre elle. Il étoit cependant bien difficile qu'on pût prévoir les ſuites qu'auroient un jour ces commencemens d'eſtime.

Je rapporterai ici quelques fragmens des lettres que Me. de Maintenon écrivoit à l'Abbé Gobelin. On y verra, mieux que je ne pourrois l'exprimer, & ce qu'elle eut à ſouffrir, & quels étoient ſes véritables ſentimens. Il eſt

vrai qu'il ſeroit à deſirer que ces lettres (6) fuſſent dattées, mais les choſes marquent aſſez le tems où elles ont été écrites.

„ MADAME de Monteſpan & moi „ avons eu une converſation fort vive, „ elle en a rendu compte au Roi à ſa „ mode, & je vous avoue que j'aurai „ bien de la peine à demeurer dans un „ état, où j'aurai tous les jours de pa- „ reilles avantures. Qu'il me ſeroit „ doux de me remettre en liberté! j'ai „ eu mille fois envie d'être Religieu- „ ſe, mais la peur de m'en repentir „ m'a fait paſſer par deſſus des mouve- „ mens que mille perſonnes auroient „ appellés vocation..... Je ne „ ſçaurois comprendre que la volonté

(6) (Ces lettres ſont à St. Cyr.)

„ de Dieu ſoit que je ſouffre de Me. „ de Monteſpan. Elle eſt incapable „ d'amitié & je ne puis m'en paſſer. „ Elle ne ſçauroit trouver en moi les „ oppoſitions qu'elle y trouve ſans me „ haïr. Elle me redonne au Roi com- „ me il lui plaît, & m'en fait perdre „ l'eſtime. Je ſuis avec lui ſur le pied „ d'une bizarre qu'il faut ménager." Dans une autre lettre. „ Il ſe paſſe ici „ des choſes terribles entre Me. de „ Monteſpan & moi. Le Roi en fut „ hier témoin, & ces procédés-là „ joints aux maux continuels de ſes „ enfans, me mettent dans un état „ que je ne pourrai longtems ſoute- „ nir."

C'est apparemment à cette lettre qu'il faut rapporter ce que j'ai ouï raconter à Me. de Maintenon, qu'étant

un jour avec Me. de Monteſpan dans une criſe la plus violente du monde, le Roi les ſurprit & les voyant toutes deux fort échauffées, il demanda ce qu'il y avoit. Made. de Maintenon prit la parole d'un grand ſang-froid, & dit au Roi: *ſi Votre Majeſté veut paſſer dans cette autre chambre, j'aurai l'honneur de le lui apprendre.* Le Roi y alla; Made. de Maintenon le ſuivit, & Me. de Monteſpan demeura ſeule. Sa tranquillité en cette occaſion paroît très-ſurprenante, & j'avoue que je ne la pourrois croire s'il m'étoit poſſible d'en douter.

QUAND Me. de Maintenon ſe vit tête à tête avec le Roi, elle ne diſſimula rien, & elle peignit l'injuſtice & la dureté de Made. de Monteſpan d'une maniere vive, & fit voir combien elle

avoit lieu d'en appréhender les effets. Les choſes qu'elle citoit n'étoient pas inconnues du Roi; mais comme il aimoit encore Mᵉ. de Monteſpan, il chercha à la juſtifier; & pour faire voir qu'elle n'avoit pas l'ame ſi dure, il dit à Madᵉ. de Maintenon: *Ne vous êtes-vous pas ſouvent apperçue que ſes beaux yeux ſe rempliſſent de larmes lorſqu'on lui raconte quelqu'action généreuſe & touchante?* Avec cette diſpoſition il eſt à préſumer, comme je l'ai dit, que ſi Mᵉ. de Monteſpan eût voulu, elle auroit encore longtems gouverné ce Prince.

Cette converſation de Mᵉ. de Maintenon avec le Roi fut ſuivie de pluſieurs autres; mais le Mariage de Monſeigneur fit trouver à Mᵉ. de Maintenon dans la maiſon de Madame

la Dauphine une porte honorable pour ſe ſouſtraire à la tyrannie de Madame de Monteſpan.

CEPENDANT, avant de quitter le chapitre des choſes qui la regardent, la vérité m'oblige de convenir d'après Mᵉ. de Maintenon, que ſi Mᵉ. de Monteſpan avoit des défauts, elle avoit auſſi de grandes qualités. Senſible à la bonne gloire, elle laiſſoit à Mᵉ. de Thyanges ſa ſœur le ſoin de ſe prévaloir des avantages de la naiſſance, & ſe mocquoit ſouvent de ſon entêtement ſur ce chapitre.

MAIS puiſque je parle de Madame de Thyanges, je dirai un mot des trois ſœurs.

MADAME de Monteſpan, diſoit Mʳ. l'Abbé Teſtu, parle comme une perſonne qui lit, Mᵉ. de Thyanges com-

me une perſonne qui rêve, & Me. de Fontevrault comme une perſonne qui parle. Il pouvoit avoir raiſon ſur les deux autres, mais il avoit tort ſur Made. de Monteſpan, dont l'éloquence étoit ſans affectation.

Je n'ai point eu l'honneur de connoître Me. l'Abbeſſe de Fontevrault ; je ſçais ſeulement par tous les gens qui l'ont connue qu'on ne pouvoit raſſembler dans la même perſonne plus de raiſon, plus d'eſprit, & plus de ſçavoir. Son ſçavoir fut même un effet de ſa raiſon. Religieuſe ſans vocation, elle chercha un amuſement convenable à ſon état, mais ni les ſciences, ni la lecture ne lui firent rien perdre de ce qu'elle avoit de naturel.

Madame de Thyanges folle ſur deux chapitres, celui de ſa perſonne

& celui de ſa naiſſance, d'ailleurs dénigrante & moqueuſe, avoit pourtant une ſorte d'eſprit, beaucoup d'éloquence & rien de mauvais dans le cœur : elle condamnoit même ſouvent les injuſtices & la dureté de Made. ſa ſœur. Et j'ai ouï dire à Me. de Maintenon qu'elle avoit trouvé en elle de la conſolation dans leurs démêlés.

Il y auroit des contes à faire à l'infini ſur les deux points de ſa folie, mais il ſuffit de dire pour celle de ſa maiſon qu'elle n'en admettoit que deux en France, la ſienne & celle de la Rochefoucault (7) & que ſi elle ne diſputoit pas au Roi l'illuſtration, elle

(7) Elle diſtinguoit la maiſon de la Rochefoucault des autres, en faveur des fréquentes alliances qu'elle avoit eues avec la maiſon de Rochechouart.

lui diſputoit quelquefois l'ancienneté parlant à lui-même. Quant à la perſonne, elle ſe regardoit comme un chef-d'œuvre de la nature, non tant pour la beauté extérieure que pour la délicateſſe des organes qui compoſoient ſa machine. Et pour réunir les deux objets de ſa folie, elle s'imaginoit que ſa beauté & la perfection de ſon tempérament procédoient de la différence que la naiſſance avoit miſe entre elle & le commun des hommes.

MADAME de Thyanges étoit l'aînée de plus de dix ans de Me. de Montespan; & je ne ſçais comment il ſe pouvoit faire qu'ayant une mere auſſi vertueuſe elle eût été élevée avec autant de liberté. Je n'en ſerois pas étonnée de la part de Mr. le Duc de Mortemar leur pere, qui je crois n'étoit pas fort

ſcrupuleux, & dont j'ai entendu raconter pluſieurs bons mots qui ſont autant de preuves & de la mauvaiſe humeur de la femme & du libertinage du mari, tels que celui-ci. Mr. de Mortemar étant rentré fort tard à ſon ordinaire, ſa femme qui l'attendoit lui dit: *D'où venez-vous, paſſerez-vous ainſi votre vie avec des diables?* A quoi Mr. de Mortemar répondit: *Je ne ſçais d'où je viens, mais je ſçais que mes diables ſont de meilleure humeur que vôtre bon Ange.*

J'Ai ouï dire au feu Roi que Me. de Thyanges s'échappoit ſouvent de chez elle pour le venir trouver lorſqu'il déjeûnoit avec des gens de ſon âge; elle ſe mettoit avec eux à table en perſonne perſuadée qu'on n'y vieillit point. (C'eſt elle qui la premiere a dit qu'on ne vieillit point à table.) Cette éducation

ne devoit pas contribuer à la bien marier, cependant elle épouſa le Marquis de Thyanges de la maiſon de Damas, & elle lui apporta en dot le dénigrement quelle avoit pour tout ce qui n'étoit pas de ſon ſang ni de ſon alliance; & comme les terres de la maiſon de Thyanges ſont en Bourgogne, où elle fit quelque ſéjour, l'ennui qu'elle y eut lui inſpira une averſion pour tous les Bourguignons qu'elle conſerva juſqu'à la fin de ſes jours; enſorte que la plus grande injure qu'elle pouvoit dire à quelqu'un étoit de l'appeller Bourguignon. Elle eut de ce mariage un fils & deux filles, mais elle ne vit dans le fils que cette Province qu'elle détestoit, & dans ſa fille aînée que ſa propre perſonne qu'elle adoroit. Elle la maria au Duc de Nevers. La cadette

épouſa le Duc de Sforce & partit auſſitôt après ſon mariage pour l'Italie, dont elle ne revint qu'après la décadence de la faveur de Mᵉ. de Monteſpan. Je l'ai vue à ſon retour encore aſſez jeune pour juger de ſa beauté, mais elle n'avoit que de la blancheur, d'aſſez beaux yeux, & un nez tombant dans une bouche fort vermeille qui fit dire à Mʳ. de Vendôme qu'elle reſſembloit à un Perroquet qui mange une ceriſe.

Madame de Thyanges n'avoit pas tort d'admirer Madᵉ. de Nevers, tout le monde l'admiroit avec elle, mais perſonne ne trouvoit qu'elle lui reſſemblât, comme elle ſe l'imaginoit. Madᵉ. de Monteſpan fit ce qu'elle put pour inſpirer au Roi du goût pour ſa Nièce, mais il ne donna pas dans le piége, ſoit qu'on s'y prît d'une maniere trop gros-

ſiere, capable de le révolter, ou que ſa beauté n'eût pas fait ſur lui l'effet qu'elle produiſoit dans tous ceux qui la regardoient.

Au défaut du Roi Made. de Nevers ſe contenta de Mr. le Prince, qu'on appelloit en ce tems-là Mr. le Duc. L'eſprit, la galanterie & la magnificence (quand il étoit amoureux) réparoient en lui une figure qui tenoit plus du gnome que de l'homme. Il a marqué ſa galanterie pour Me. de Nevers par une infinité de traits, mais je ne parlerai que de celui-ci. Mr. de Nevers avoit accoutumé de partir pour Rome de la même maniere dont on va ſouper à ce qu'on appelle aujourd'hui une Guinguette, & on avoit vû Made. de Nevers monter en caroſſe perſuadée qu'elle alloit ſeulement ſe promener, entendre dire

à ſon cocher, *à Rome*. Mais comme avec le tems elle connut mieux Mr. ſon mari & qu'elle ſe tenoit plus ſur ſes gardes, elle découvrit qu'il étoit ſur le point de lui faire faire encore le même voyage & en avertit Mr. le Prince, lequel auſſi fertile en inventions que magnifique, lorſqu'il s'agiſſoit de ſatisfaire ſes goûts, penſa par la connoiſſance qu'il avoit du génie & du caractere de Mr. de Nevers qu'il falloit employer ſon talent & réveiller ſa paſſion pour les vers. Il imagina donc de donner une fête à Monſeigneur à Chantilly. Il la propoſa, on l'accepta. Il alla trouver Mr. de Nevers & ſuppoſa avec lui un extrême embarras pour le choix du Poëte qui feroit les paroles du divertiſſement, lui demandant en grace de lui en trouver un, & de le vouloir con-

duire : ſurquoi Mr. de Nevers s'offrit lui-même comme Mr. le Prince l'avoit prévû. Enfin la fête ſe donna, elle couta plus de cent mille écus, & Made. de Nevers n'alla point à Rome.

Pour terminer l'article des nièces de Me. de Monteſpan je parlerrai ſuccinctement de l'aînée des filles du Maréchal de Vivonne ſon frere, la ſeule qui ait paru à la Cour du tems de ſa faveur. Elle épouſa le Prince d'Elbœuf par les ſoins & les repréſentations continuelles de Me. de Maintenon à qui elle fit pitié, car je ne ſçais par quelle fatalité Made. ſa Tante eut tant de peine à l'établir ; rien cependant ne lui manquoit, beauté, eſprit, agrémens. Et Me. de Monteſpan, quoiqu'elle ne l'aimât pas, ne l'a jamais blamée que ſur ce qu'elle n'avoit pas, diſoit-elle, l'air aſſez

noble. Quant au Duc d'Elbœuf, on ſçait l'uſage qu'il a fait de ſa grande naiſſance, d'un courage qui en étoit digne, d'une figure aimable, & d'un eſprit auquel il ne manquoit que de ſçavoir mieux profiter de ſes grands & rares avantages de la nature. Il a paſſé ſa jeuneſſe à être le fléau de toutes les familles par ſes mauvais procédés avec les femmes, & par ſe vanter ſouvent de faveurs qu'il n'avoit pas reçues. Comme il n'y avoit pas moyen de mettre dans ſon Catalogue celles de Madame ſa femme, il ſemble qu'il ait voulu s'en dédommager par les diſcours qu'il en a tenus & par une conduite fort injuſte à ſon égard.

MADAME de Maintenon conſerva avec le Duc d'Elbœuf une liberté qu'elle avoit priſe dans la maiſon de

Mᵉ. de Monteſpan, où on ne l'appelloit en badinant que le Goujat, pour marquer la vie qu'il menoit & la compagnie qu'il voyoit; & elle lui a fait ſouvent des réprimandes auſſi inutiles que bien reçues. Le Roi avoit du foible pour ce Prince, il lui parloit avec bonté, lui pardonnoit ſes fautes, & ne lui a preſque jamais rien refuſé de ce qu'il lui demandoit; mais enfin Madᵉ. ſa femme n'a pas été heureuſe, & Madᵉ. de Monteſpan ne la pas aſſez ſoutenue dans ſes peines domeſtiques.

Je reviens au caractere de la Tante dont la dureté a paru dans des occaſions où il eſt rare d'en montrer, & plus ſingulier encore d'en tirer vanité. Un jour que le caroſſe de Mᵉ. de Monteſpan paſſa ſur le corps d'un pauvre homme ſur le pont de Sᵗ. Germain, Madᵉ. de

Montoſier, Made. de Richelieu, Made. de Maintenon & quelques autres qui étoient avec elle, en furent effrayées & ſaiſies comme on l'eſt d'ordinaire en pareilles occaſions; la ſeule Made. de Monteſpan ne s'en émut pas, & elle reprocha même à ces Dames leur foibleſſe. Si c'étoit, leur diſoit-elle, un effet de la bonté de votre cœur, & une véritable compaſſion, vous auriez le même ſentiment en apprenant que cette avanture eſt arrivée loin comme près de vous.

Elle joignoit à cette dureté de cœur une raillerie continuelle & elle portoit des coups dangereux à ceux qui paſſoient ſous ſes fenêtres pendant qu'elle étoit avec le Roi. L'un étoit, diſoit-elle, ſi ridicule, que ſes meilleurs amis pouvoient s'en mocquer ſans man-

quer à la morale; l'autre qu'on diſoit être honnête homme; ouï, reprenoit-elle, il faut lui ſçavoir gré de ce qu'il le veut être; un troiſieme reſſembloit au Valet de carreau, ce qui donna même à ce dernier un ſi grand ridicule qu'il a fallu depuis tout le manége d'un Manſeau pour faire la fortune qu'il a faite, car elle ne s'en tenoit pas à la critique de ſon ajuſtement, elle ſe mocquoit auſſi de ſes phraſes & n'avoit pas tort.

Ces choſes peuvent paſſer pour des bagatelles & elles le ſont en effet entre des particuliers, mais il n'en eſt pas de même quand il eſt queſtion du Maître. Ces bagatelles & ces traits ſatyriques reviennent dans des occaſions importantes & déciſives pour la fortune. En un mot on ne paroiſſoit gueres impuné-

ment ſous les yeux de Made. de Monteſpan, & ſouvent un Courtiſan ſatisfait de s'être montré n'en a retiré qu'un mauvais office dont il a été perdu ſans en démêler la cauſe.

MAIS malgré ces défauts, Made. de Monteſpan avoit des qualités peu communes, de la grandeur d'ame & de l'élévation dans l'eſprit. Elle le fit voir dans les ſujets qu'elle propoſa au Roi pour l'éducation de Monſeigneur, elle ne ſongea pas ſeulement au tems préſent mais à l'idée que la poſtérité auroit de cette éducation par le choix de ceux qui devoient y contribuer; car en effet ſi on conſidere le mérite & la vertu de Mr. de Montoſier, l'eſprit & le ſçavoir de Mr. de Meaux, quelle haute idée n'aura-t-on pas & du Roi qui fait élever ſi dignement ſon fils, & du

Dauphin

Dauphin qu'on croira ſçavant & habile parce qu'il le devoit être.

On ignorera les détails qui nous ont fait connoître l'humeur de Mr. de Montoſier & qui nous l'ont fait voir plus propre à rebuter un Enfant, tel que Monſeigneur, né doux, pareſſeux & opiniâtre, qu'à lui inſpirer les ſentimens qu'il devoit avoir.

La maniere rude avec laquelle on le forçoit d'étudier lui donna un ſi grand dégoût pour les livres qu'il prit la réſolution de n'en jamais ouvrir quand il ſeroit ſon maître : il a tenu parole. Mais comme il étoit bien né, & qu'il avoit un bon modele devant les yeux dans la perſonne du Roi ſon pere qu'il admiroit & qu'il aimoit, ſon régne auroit été heureux & tranquille, je dis tranquille, parce que la Paix étant

faite, & ſçachant bien que le Roi n'avoit pas envie de recommencer la guerre, il n'y auroit lui-même penſé de longtems, & jamais qu'avec juſtice. Il auroit ſuivi le même plan de gouvernement: nous n'aurions vû de changement que dans le lieu de ſon ſéjour, qu'il auroit, je crois, partagé entre Paris & Meudon.

MADAME de Monteſpan dans les mêmes vues de la gloire du Roi fit choix de Mr. Racine & de Mr. Deſpreaux pour en écrire l'hiſtoire. Si c'eſt une flatterie, on conviendra qu'elle n'eſt pas d'une femme commune, ni d'une Maîtreſſe ordinaire.

CEPENDANT Made. de Monteſpan s'apperçut que le Roi lui échappoit lorſque le mal étoit ſans remede. Elle chercha à s'appuyer de Mr. de la Ro-

chefoucault, regardé comme une eſpece de favori. Elle mit Mr. de Louvois dans ſes intérêts, & voulut enfin regagner par l'intrigue ce qu'elle avoit perdu par ſon humeur, & par l'opinion où elle avoit toujours été que celui dont l'eſprit eſt ſupérieur doit gouverner celui qui en a moins. Mais à quoi ſert cette prétendue ſupériorité, quand les paſſions nous aveuglent & nous font prendre les plus mauvais partis.

Le Roi ne ſçavoit peut-être pas ſi bien diſcourir qu'elle, quoiqu'il parlât parfaitement bien. Il penſoit juſte, s'exprimoit noblement, & ſes réponſes les moins préparées renfermoient en peu de mots tout ce qu'il y avoit de mieux à dire ſelon les tems, les choſes & les perſonnes. Il avoit bien plus que ſa Maîtreſſe l'eſprit qui donne de l'avan-

tage ſur les autres. Jamais preſſé de parler, il examinoit, il pénétroit les caracteres & les penſées; mais comme il étoit ſage & qu'il ſçavoit combien les paroles des Rois ſont peſées, il renfermoit ſouvent en lui-même ce que ſa pénétration lui avoit fait découvrir. S'il étoit queſtion de parler d'affaires importantes, on voyoit les plus habiles & les plus éclairés étonnés de ſes connoiſſances, perſuadés qu'il en ſçavoit plus qu'eux, & charmés de la maniere dont il s'exprimoit. S'il falloit badiner, s'il faiſoit des plaiſanteries, s'il daignoit faire un conte, c'étoit avec des graces infinies, un tour noble & fin que je n'ai vû qu'à lui.

La principale vue de Made. de Monteſpan, de Mr. de la Rochefoucault & de Mr. de Louvois fut de perdre Made.

de Maintenon & d'en dégoûter le Roi, mais ils s'y prirent trop tard : l'eſtime & l'amitié qu'il avoit pour elle avoient déjà pris de trop fortes racines, & ſes ſentimens étoient trop purs pour donner le moindre prétexte à l'envie & à la calomnie.

J'IGNORE les détails de cette cabale dont Mad^e. de Maintenon ne m'a parlé que très-légérement, & ſeulement en perſonne qui ſçait oublier les injures, mais qui ne les ignore pas.

SI j'ai dit que M^r. de la Rochefoucault étoit une eſpece de favori, c'eſt que depuis la disgrace de M^r. de Lauzun cauſée par la maniere inſolente dont il parla au Roi après la rupture de ſon mariage avec Mademoiſelle, ce Prince avoit pris la réſolution de n'en jamais avoir, c'eſt-à-dire, de favori déclaré;

ainſi Mr. de la Rochefoucault eut tous les avantages de la faveur par les bienfaits, & le Roi ſe garantit des inconvéniens attachés à cette qualité.

MONSIEUR de Lauzun peu content d'épouſer Mademoiſelle voulut que le mariage ſe fît de couronne à couronne, & par de longs & vains préparatifs il donna le loiſir à Mr. le Prince d'agir, & de faire révoquer la permiſſion que le Roi lui avoit accordée. Pénétré de douleur il ne garda plus de meſures, & ſe fit arrêter & conduire dans une longue & dure priſon par la maniere dont il parla à ſon maître.

SANS cette folle vanité le mariage ſe ſeroit fait. Le Roi avec le tems auroit calmé Mr. le Prince, & Mr. de Lauzun ſe ſeroit vû publiquement le mari de la petite-fille d'Henri-quatre,

refuſée à tant de Princes & de Rois pour ne les pas rendre trop puiſſans; il ſe ſeroit vu couſin-germain de ſon Maître. Quelle fortune détruite en un moment par une gloire mal placée!

PEUT-ÊTRE auſſi n'avoit-il plû à Mademoiſelle que par ce même caractere audacieux, & pour avoir été le ſeul homme qui eût oſé lui parler d'amour; mais comme cet événement eſt écrit par-tout, je ne m'y ſuis arrêtée que par ſa ſingularité.

MADEMOISELLE, foible & ſujette à des mouvemens violens qu'elle ſoutenoit mal, ne cacha pas ſa douleur, après la rupture de ſon mariage; elle ſe mit au lit & reçut des viſites comme une veuve déſolée; & j'ai ouï dire à Mᵉ. de Maintenon qu'elle s'écrioit dans ſon déſeſpoir: *il ſeroit là, il ſeroit là,*

c'eſt-à-dire, il ſeroit dans mon lit ; car elle montroit la place vuide.

On a prétendu mal à propos que Mr. de Lauzun avoit été bien avec Mde. de Monteſpan avant qu'elle fût Maîtreſſe du Roi. Rien n'eſt plus faux ſi j'en crois ce que Madme. de Maintenon m'en a ſouvent dit.

Par la ſuite des tems Mademoiſelle négoçia avec Made. de Monteſpan le retour de Mr. de Lauzun, & c'eſt à cette conſidération qu'elle fit une donation à Mr. le Duc du Maine de la Souveraineté de Dombes & de la Comté d'Eu ; mais Mr. de Lauzun ne fit que ſaluer le Roi & vécut enſuite à Paris juſqu'à la révolution d'Angleterre dont je parlerai ailleurs.

Monseigneur ſe maria en 1680, & Me. de Maintenon entrant en char-

ge dans ce tems-là n'eut plus rien à démêler avec Madame de Monteſpan.

Elles ne ſe voyoient plus les unes chez les autres, mais par-tout où elles ſe rencontroient elles ſe parloient & avoient des converſations ſi vives & ſi cordiales en apparence, que qui les auroit vues, ſans être au fait des intrigues de la Cour, auroit cru qu'elles étoient les meilleures amies du monde.

Ces converſations rouloient ſur les enfans du Roi pour leſquels elles ont toujours agi de concert. L'habitude & le goût qu'elles avoient l'une & l'autre pour leur eſprit, faiſoit auſſi qu'elles avoient encore du plaiſir à s'entretenir quand l'occaſion s'en préſentoit.

Je me ſouviens à propos de ce goût indépendant de leurs procédés & de

leurs mécontentemens, qu'elles ſe trouverent embarquées à faire un voyage de la Cour dans le même caroſſe, & je crois tête à tête. Madᵉ. de Monteſpan prit la parole & dit à Madᵉ. de Maintenon : *ne ſoyons pas la dupe de cette affaire ici ; cauſons comme ſi nous n'avions rien à déméler ; bien entendu*, ajouta-t-elle, *que nous ne nous en aimerons pas davantage & que nous reprendrons nos démêlés au retour.* Madᵉ. de Maintenon accepta la propoſition & elles ſe tinrent parole en tout.

Le Roi, avant de nommer Madᵉ. de Maintenon ſeconde Dame d'atour de Madame la Dauphine, eut la politeſſe pour Madᵉ. la Maréchale de Rochefort de lui demander, ſi cette compagne ne lui feroit point de peine, en l'aſſurant en même tems qu'elle ne ſe mêleroit

pas de la garderobe.

La conduite de Made. de Maintenon ne démentit pas ces aſſurances. Sa faveur occupoit tout ſon tems, & ſon caractere, encore plus que ſa faveur, ne lui permettoit pas d'agir d'une autre maniere.

Madame la Ducheſſe de Richelieu fut faite Dame d'honneur de Madame la Dauphine. Made. de Maintenon & même Made. de Monteſpan dans tous les tems avoient inſpiré au Roi une ſi grande conſidération pour elle, qu'il ne voulut pas lui donner le dégoût d'avoir une Surintendante au deſſus d'elle.

Il fit auſſi Mr. de Richelieu Chevalier d'honneur pour lui faire plaiſir. Voici, je crois, l'occaſion de parler de l'hôtel de Richelieu, comme je l'ai promis.

MADAME de Richelieu, ſans bien, ſans beauté & ſans jeuneſſe & même ſans beaucoup d'eſprit, avoit épouſé par ſon ſçavoir-faire, au grand étonnement de toute la Cour, & de la Reine-mere qui s'y oppoſa, l'héritier du Cardinal de Richelieu, un homme revêtu des plus grandes dignités de l'Etat, parfaitement bien fait & qui par ſon âge auroit pû être ſon fils; mais il eſt aiſé de s'emparer de l'eſprit de Mr. de Richelieu: avec de la douceur & des louanges ſur ſa figure, ſon eſprit & ſon caractere, il n'y avoit rien qu'on ne pût obtenir de lui: il falloit ſeulement prendre garde à ſa légéreté naturelle, car il s'engouoit & ſe dégoûtoit facilement. Made. de Maintenon m'a dit que ſes amis s'appercevoient même de la place qu'ils avoient dans ſon cœur

par celles que leurs portraits occupoient dans ſa chambre. Au commencement d'une connoiſſance & d'une idée d'amitié, il faiſoit auſſitôt peindre ceux qu'il croyoit aimer, les mettoit au chevet de ſon lit, & peu à peu ils cédoient leurs places à d'autres, reculoient juſqu'à la porte, gagnoient l'antichambre, & puis le grenier, & enfin il n'en étoit plus queſtion.

MADAME de Richelieu continua après ſon mariage à ménager les foibleſſes, & à ſupporter les caprices de Mr. ſon mari. Elle le voyoit ſe ruiner à ſes yeux par ſon jeu & ſa dépenſe ſans jamais en faire paroître un inſtant de mauvaiſe humeur. L'un & l'autre avoient du goût pour les gens d'eſprit, & ils raſſembloient chez eux comme le Maréchal d'Albret ce qu'il y avoit de

meilleur à Paris en hommes & en femmes, & c'étoit à-peu-près les mêmes gens excepté que l'Abbé Teſtu intime ami de Made. de Richelieu dominoit à l'hôtel de Richelieu, & s'en croyoit le Voiture. C'étoit un homme plein de ſon propre mérite, d'un ſçavoir médiocre, & d'un caractere à ne pas aimer la contradiction; auſſi ne goûtoit-il pas le commerce des hommes; il aimoit mieux briller ſeul au milieu d'un cercle de Dames auxquelles il en impoſoit, ou flattoit plus ou moins ſelon qu'elles lui plaiſoient; il faiſoit des vers médiocres, & ſon ſtile étoit plein d'antithèſes & de pointes.

Le commerce de l'Abbé Teſtu avec les femmes a nui à ſa fortune, & le Roi n'a jamais pû ſe réſoudre à le faire Evêque. Je me ſouviens qu'un jour

Madame d'Heudicourt parla en ſa faveur; & ſur ce que le Roi lui dit qu'il n'étoit pas aſſez homme de bien pour conduire les autres, elle répondit: *Sire, il attend, pour le devenir, que Votre Majeſté l'ait fait Evéque.*

MADAME de Coulanges, femme de celui qui a tant fait de chanſons, augmentoit la bonne compagnie de l'hôtel de Richelieu. Elle avoit une figure & un eſprit agréables, une converſation remplie de traits vifs & brillans; & ce ſtile lui étoit ſi naturel que l'Abbé Gobelin dit après une confeſſion générale qu'elle lui avoit faite: *Chaque péché de cette Dame eſt une épigramme.* Perſonne en effet après Made. Cornuele n'a plus dit de bons mots que Made. de Coulanges.

MONSIEUR de Barillon amoureux de

Me. de Maintenon, mais maltraité comme amant, & fort eſtimé comme ami, n'étoit pas ce qu'il y avoit de moins bon dans cette ſociété. Je ne l'ai vû qu'au retour de ſon Ambaſſade d'Angleterre, après laquelle il trouva Made. de Maintenon au plus haut point de ſa faveur; & comme il vit un jour le Roi & toute la Cour empreſſés autour d'elle, il ne put s'empêcher de dire tout haut: *j'avois grand tort.* Mais piqué de ne la pouvoir aborder, il dit auſſi un autre jour ſur le rire immodéré & le bruit que faiſoient les Dames qui étoient avec elle: *Comment une perſonne d'autant d'eſprit & de goût peut-elle s'acommoder du rire & de la bavarderie d'une récréation de Couvent telle que me paroit la converſation de ces Dames?* Ce diſcours rapporté à Made. de Mainte-

non ne lui déplut pas, elle en ſentit la vérité.

Le Cardinal d'Eſtrées n'étoit point moins amoureux dans ces tems dont je parle, & il a fait pour Made. de Maintenon beaucoup de choſes galantes qui ſans toucher ſon cœur plaiſoient à ſon eſprit.

Monsieur de Guilleragne, par la conſtance de ſon amour, ſon eſprit & ſes chanſons, doit auſſi trouver place dans le catalogue des adorateurs de Made. de Maintenon. Enfin je n'ai rien vu, ni rien entendu dire de l'hôtel de Richelieu qui ne donnât également une haute opinion de ſa vertu & de ſes agrémens.

Mademoiselle de Pons, & Mlle. d'Aumalle, depuis Made. d'Heudicourt, & Made. la Maréchale de Schom-

berg avoient auſſi leurs amans déclarés ſans que la réputation de cette derniere en ait reçu la moindre atteinte ; & ſi l'on a parlé différemment de Madame d'Heudicourt, c'eſt qu'on ne regardoit pas alors un amour déclaré qui ne produiſoit que des galanteries publiques, comme des affaires dont on ſe cache, & dans leſquelles on apporte du myſtere.

MADAME de Schomberg étoit précieuſe ; Mlle. de Pons, bizarre, naturelle, ſans jugement, pleine d'imagination toujours nouvelle & divertiſſante, telle enfin que Made. de Maintenon m'a dit plus d'une fois : *Madame d'Heudicourt n'ouvre pas la bouche ſans me faire rire, cependant je ne me ſouviens pas, depuis que nous nous connoiſſons, de lui avoir entendu dire une choſe*

que j'euſſe voulu avoir dite.

Il eſt tems de ſortir de l'hôtel de Richelieu pour retourner à la Cour & reprendre ce que j'avois commencé à dire de la maiſon de Madame la Dauphine de Baviere où Made. de Maintenon eut beaucoup de part tant au choix de Made. la Ducheſſe de Richelieu qu'à l'égard des autres charges. Cependnat Made. de Richelieu n'aima Made. de Maintenon que dans la mauvaiſe fortune & dans le repos d'une vie oiſive. La vue d'une faveur qu'elle croyoit mériter mieux qu'elle, l'emporta ſur le goût naturel, l'eſtime & la reconnoiſſance. La premiere place dans la confiance du Roi parut à ſes yeux un vol qu'elle ne put pardonner à ſon ancienne amie; mais déſeſpérant d'y parvenir elle ſe tourna du côté de Madame la

Dauphine, & par des craintes, des ſoupçons, & mille fauſſes idées elle contribua à l'éloignement que cette Princeſſe eut pour le monde. Madame la Dauphine voyoit la néceſſité d'être bien avec la favorite pour être bien avec le Roi ſon beau-pere, mais la regardant en même tems comme une perſonne dangereuſe dont il falloit ſe défier, elle ſe détermina à la retraite où elle étoit naturellement portée, & ne découvrit qu'après la mort de Made. de Richelieu, dans un éclairciſſement qu'elle eut avec Made. de Maintenon, la fauſſeté des choſes qu'elle lui avoit dites. Etonnée de la voir auſſi affligée, elle marqua ſa ſurpriſe, & par l'enchaînement de la converſation elle mit au jour les mauvais procédés de cette infidele amie.

Si cet éclairciſſement fournit à Mad^e. de Maintenon un motif de conſolation, elle ne put voir ſans douleur combien elle avoit été abuſée, mais il produiſit un changement favorable dans l'eſprit de Mad^e. la Dauphine : elle ſongea dans ce moment à s'attacher plus étroitement Mad^e. de Maintenon, elle lui propoſa de remplir la place de Mad^e. de Richelieu & elle le demanda au Roi comme une choſe qu'elle deſiroit paſſionnément.

Le Roi avoit eu la même penſée, & ce fut ſon premier mouvement lorſqu'il apprit la mort de Mad^e. de Richelieu ; mais Mad^e. de Maintenon refuſa conſtamment un honneur que ſa modeſtie lui faiſoit regarder comme au deſſus d'elle ; c'eſt ſans doute ce qu'elle veut dire dans une de ſes lettres à M^r. d'Au-

bigné que j'ai lue & qui eſt encore à S^t. Cyr : & comme je ſuis perſuadée qu'on ne pourroit jamais la faire ſi bien parler qu'elle parle elle-même, je vais copier l'article de cette lettre qui répond au ſujet dont je parle.

„ Je ne pourrois vous faire Connê-
„ table quand je le voudrois ; & quand
„ je le pourrois, je ne le voudrois
„ pas, étant incapable de vouloir de-
„ mander rien de déraiſonnable à celui
„ à qui je dois tout, & que je n'ai
„ pas voulu qu'on fît pour moi-même,
„ une choſe au deſſus de moi. Ce ſont
„ des ſentimens dont vous pâtiſſez
„ peut-être, mais peut-être auſſi que
„ ſi je n'avois pas le fonds d'honneur
„ qui les inſpire, je ne ſerois pas où
„ je ſuis. Quoi qu'il en ſoit, vous
„ êtes heureux ſi vous êtes ſage."

Ce refus fit beaucoup de bruit à la Cour; on y trouva plus de gloire que de modeſtie: & j'avoue que mon enfance ne m'empêcha pas d'en porter le même jugement. Je me ſouviens que Made. de Maintenon me fit venir à ſon ordinaire pour voir ce que je penſois; elle me demanda ſi j'aimerois mieux être la nièce d'une perſonne qui refuſeroit de l'être: à quoi je répondis ſans balancer, que je trouvois celle qui refuſoit infiniment au deſſus de l'autre, & Me. de Maintenon contente de ma réponſe m'embraſſa.

Il fallut donc choiſir une autre Dame d'honneur, mais comme Made. de Navailles avoit dégoûté le Roi de celles qui avoient de la fermeté & qui pouvoient être trop clairvoyantes, celles qui lui ſuccéderent, à l'exception

de Me. de Richelieu, le dégoûterent à leur tour de la douceur & du manque d'eſprit. Il étoit cependant difficile de trouver dans la même perſonne, titres, vertu, eſprit, repréſentation; & le nombre des Ducheſſes, quelque grand qu'il ſoit, étant pourtant limité, le Roi fut embarraſſé dans le choix. Made. de Maintenon eſſaya inutilement de le déterminer en faveur de Made. la Ducheſſe de Créquy Dame d'honneur de la feue Reine; elle n'en tira que cette réponſe: *ah! Madame, changeons au moins de ſotte.* L'occaſion lui parut alors trop favorable pour la Ducheſſe d'Arpajou ſon ancienne amie & ſœur du Marquis de Beuvron, auquel elle étoit bien aiſe de faire plaiſir, pour ne la pas propoſer. Le Roi l'accepta, & Made. d'Arpajou a parfaitement rempli

l'idée qu'on avoit d'elle.

MADAME de Maintenon plaça encore dans la maiſon de Madame la Dauphine Made. de Montchevreüil, femme de mérite, ſi l'on borne l'idée du mérite à n'avoir point de galanteries; c'étoit d'ailleurs une femme froide & ſéche dans le commerce, d'une figure triſte, d'un eſprit au deſſous du médiocre, & d'un zêle capable de dégoûter les plus dévots de la piété, mais attachée à Mad'. de Maintenon à qui il convenoit de produire à la Cour une ancienne amie, d'une réputation ſans reproche, avec laquelle elle avoit vécu dans tous les tems, ſure & ſecrette juſqu'au myſtere. J'ignore l'occaſion & les commencemens de leur connoiſſance, je ſçais ſeulement que Mad'. de Maintenon a paſſé ſouvent dans ſa jeuneſſe

pluſieurs mois de ſuite à Montchevreüil.

Je ne prétens pas diſſimuler ce qui s'eſt dit ſur Monſieur de Villarceaux, parent & de même maiſon que Mr. de Montchevreüil. Si c'eſt par lui que cette liaiſon s'eſt formée, elle ne décide rien contre Me. de Maintenon, puiſqu'elle n'a jamais caché qu'il eût été de ſes amis. Elle parla pour ſon fils & obtint le cordon-bleu pour lui. On voit même encore à St. Cyr une lettre écrite à Made. de Villarceaux où elle fait le détail de l'entrée du Roi à Paris après ſon mariage dans laquelle elle parle de ce même Monſieur de Villarceaux; & voici ce qu'elle en dit. „ Je cherchai Mr. de Villarceaux, „ mais il avoit un cheval ſi fougueux „ qu'il étoit à vingt pas de moi avant

„ que je le reconnuſſe; il me parut „ bien, & des plus galamment habil- „ lés quoique des moins magnifiques; „ ſa veſte brune lui ſéioit fort bien, „ & il avoit fort bonne grace à che- „ val."

CEPENDANT quelque perſuadée que je ſois de la vertu de Made. de Maintenon, je ne ferai pas comme Mr. de Laſſé, qui pour trop affirmer un jour que ce qu'on avoit dit ſur ce ſujet étoit faux, s'attira une queſtion ſinguliere de la part de Made. ſa femme, fille naturelle de Mr. le Prince. Ennuyée de la longueur de la diſpute & admirant comment Mr. ſon mari pouvoit être auſſi convaincu qu'il le paroiſſoit, elle lui dit d'un ſang-froid admirable: *Comment faites-vous, Monſieur, pour être ſi ſûr de ces choſes-là?* Pour moi, il me

ſuffit d'être perſuadée de la fauſſeté des bruits déſavantageux qui ont couru & d'en avoir aſſez dit pour montrer que je ne les ignore pas.

Je reviens à Made. de Montchevreüil pour laquelle toute la faveur & l'amitié de Me. de Maintenon ne put obtenir que la place de Gouvernante des filles; c'étoit peu pour elle, mais on y attacha de grandes diſtinctions: elle fut regardée comme une quatrieme Dame qui ſuivoit & ſervoit Madame la Dauphine au défaut des Dames d'honneur & de la Dame d'atour; & la chambre compoſée des plus grands noms du Royaume fut établie ſur un pied différent de celle des filles de la Reine.

Le Roi, jeune & galant alors, avoit contribué aux choſes peu exemplaires qui s'y étoient paſſées. On ſçait les

démêlés qu'il eut avec Made. de Navailles pour une fenêtre qu'elle fit boucher, & qu'elle ſuſpendit par-là certaines viſites nocturnes que ſon auſtere vertu ne crut pas devoir tolérer. Elle dit en face au Roi qu'elle feroit ſa charge & qu'elle ne ſouffriroit pas que la chambre des filles fût déshonorée. Sur quoi le Roi déclara qu'elle ſeroit à l'avenir dans la dépendance de Made. la Comteſſe de Soiſſons Surintendante. Made. de Navailles ſoutint toujours ſes droits avec la même fermeté & s'attira enfin une disgrace honorable que Monſieur ſon mari voulut partager avec elle.

Ainsi le Roi, inſtruit par ſa propre expérience, & corrigé par les années, n'oublia rien de ce qui pouvoit mettre les filles d'honneur de Madame la Dauphine ſur un bon pied. Voici les noms

& à-peu-près le caractere des ſix premieres.

MADEMOISELLE de Laval avoit un grand air, une belle taille, un viſage agréable & danſoit parfaitement bien. On prétend qu'elle plut au Roi; je ne ſçais ce qui en eſt. Il la maria avec Mr. de Roquelaure & le fit Duc à brevet comme l'avoit été Mr. ſon pere.

LES premieres vues de Mr. de Roquelaure n'avoient pas été pour Mlle. de Laval. La faveur de Mde. de Maintenon qu'on voyoit augmenter chaque jour, le fit penſer à moi, mais il me demanda inutilement: Madc. de Maintenon répondit que j'étois un enfant qu'elle ne ſongeroit pas ſitôt à établir, & qu'il feroit bien d'épouſer Mlle. de Laval. Mr. de Roquelaure ſurpris de ce diſcours ne put s'empêcher de dire:

Pourrois-je l'épouſer avec les bruits qui courent? Qui m'aſſurera qu'ils ſont ſans fondement? Moi, reprit Madᵉ. de Maintenon, *je vois les choſes de près & je n'ai point d'intérêt à vous tromper.* Il la crut, le mariage ſe fit, & le public moins crédule tint pluſieurs diſcours & en fit tenir à Mʳ. de Roquelaure de peu convenables. On fit auſſi des chanſons comme on ne manque jamais d'en faire à Paris ſur tous les événemens.

MADEMOISELLE de Biron n'étoit pas jeune; on diſoit qu'elle avoit été belle, mais il n'y paroiſſoit plus. Ne pouvant donc faire uſage d'une beauté paſſée, elle ſe tourna du côté de l'intrigue, à quoi ſon eſprit étoit naturellement porté. Elle tira le ſecret de ſes compagnes, ſe rendit néceſſaire à Monſeigneur & obtint par-là de la Cour de

quoi ſe marier.

MADEMOISELLE de Gontaut ſa ſœur avoit de la beauté, peu d'eſprit, mais une ſi grande douceur & tant d'égalité d'humeur qu'elle s'eſt toujours fait aimer & honorer de tous ceux qui l'ont connue. Le Roi la maria au Marquis d'Urfé qu'il fit Menin de Monſeigneur.

MADEMOISELLE de Tonnerre n'étoit pas belle mais bien faite, folle & malheureuſe. Monſieur de Rhodes, Grand-Maître des Cérémonies, encore plus fou qu'elle dans ce tems-là, en devint amoureux, & fit des extravagances ſi publiques pour elle qu'il la fit chaſſer de la Cour. Made. de Richelieu par un faux air d'auſtérité qui devenoit à la mode depuis la dévotion du Roi, l'emmena à Paris d'une maniere peu convenable & qui ne fut approuvée de perſonne,

ſonné, elle la mit dans un caroſſe de Suite avec des femmes de chambre.

Mademoiselle de Rambures avoit le ſtile de la famille des Nogent dont étoit Made. ſa mere: vive, hardie & tout l'eſprit qu'il faut pour plaire aux hommes ſans être belle, elle attaqua le Roi & ne lui déplut pas, c'eſt-à-dire aſſez pour lui adreſſer plutôt la parole qu'à une autre. Elle en voulut enſuite à Monſeigneur & elle réuſſit dans ce dernier projet. Madame la Dauphine s'en déſeſpéra; mais elle ne devoit s'en prendre qu'à elle-même & à ſes façons d'agir.

Mademoiselle de Jarnac, laide & mal ſaine, ne tiendra pas beaucoup de place dans mes Souvenirs. Elle vécut peu & triſtement; elle avoit, diſoit-on, un beau teint pour éclairer ſa laideur.

MADAME de Leweſthein, depuis Made. de Dangeau, entra fille d'honneur à la place de Mlle. de Laval; & comme j'aurai ſouvent occaſion de parler d'elle, il eſt bon de donner ici une légere idée de ſa perſonne & de ſon caractere. On ſçait qu'elle eſt de la maiſon Palatine. Un de ſes ancêtres, pour n'avoir épouſé qu'une ſimple Demoiſelle, perdit ſon rang, & ſa poſtérité n'a plus été regardée comme des Princes Souverains. Mais Meſſieurs de Leweſthein ont toujours porté le nom & les armes de la maiſon Palatine & ont été depuis Comtes de l'Empire alliés aux plus grandes maiſons de l'Allemagne.

MONSIEUR le Cardinal de Furſtemberg, après une longue & dure priſon qu'il s'attira par ſon attachement à la

France, vint s'y établir & amena à la Cour Mad^e. de Lewesthein sa nièce, celle même dont je parle dont la beauté jointe à une taille de nimphe qu'un ruban couleur de feu qu'elle portoit comme les hommes portent le Cordon-bleu, parce qu'elle étoit Chanoinesse, relevoit encore; mais sa sagesse & sa vertu y causerent une plus juste admiration.

Cependant cette haute naissance, cette figure charmante, & une vertu si rare n'a trouvé que Mr. de Dangeau capable d'en connoître le prix. Il étoit veuf & n'avoit qu'une fille de son premier mariage; d'ailleurs Chevalier d'honneur de Madame la Dauphine, charge qu'il avoit achetée de Mr. le Duc de Richelieu, Menin de Monseigneur, & un bien considérable lui don-

noient tous les agrémens qu'on peut avoir à la Cour. La ſignature de ſon contract de mariage cauſa d'abord quelques déſagrémens à Made. ſa femme. Madame la Dauphine, ſurpriſe qu'elle s'appellât comme elle, voulut faire rayer ſon véritable nom. Madame entra dans ſes ſentimens: mais on leur fit voir ſi clairement qu'elle étoit en droit de le porter que ces Princeſſes n'eurent plus rien à dire, & même Madame a toujours rendu depuis à Madame de Dangeau ce qui étoit dû à ſa naiſſance & à ſon mérite, & elle a eu pour elle toute l'amitié dont elle étoit capable.

MADAME la Dauphine étoit non ſeulement laide, mais ſi choquante que Sanguin, envoyé par le Roi en Baviere dans le tems qu'on traitoit ſon ma-

riage, ne put s'empêcher de dire au Roi au retour : *Sire, ſauvez le premier coup d'œil.* Cependant Monſeigneur l'aima, & n'auroit aimé qu'elle, ſi ſa mauvaiſe humeur & l'ennui qu'elle lui cauſa ne l'avoient forcé à chercher des conſolations & des amuſemens ailleurs.

Le Roi par une condeſcendance dont il ſe repentit avoit laiſſé auprès de Madame la Dauphine une femme de chambre Allemande élevée avec elle & à-peu-près de même âge. Cette fille nommée Beſſola, ſans avoir rien de mauvais fit beaucoup de mal à ſa maîtreſſe & beaucoup de peine au Roi ; elle fut cauſe que Madame la Dauphine par la liberté qu'elle eut de l'entretenir & de parler Allemand avec elle, ſe dégoûta de toute autre converſation & ne s'accoutuma jamais à ce pays-ci. Peut-être que les

bonnes qualités de cette Princeſſe y contribuerent : ennemie de la médiſance & de la mocquerie, elle ne pouvoit ſupporter ni comprendre la raillerie & la malignité du ſtile de la Cour, d'autant moins qu'elle n'en entendoit pas les fineſſes. En effet j'ai vû les Etrangers, ceux-mêmes dont l'eſprit paroiſſoit le plus tourné aux manieres Françoiſes, quelquefois déconcertés par notre ironie continuelle ; & Madame la Dauphine de Savoye que nous avons eue enfant n'a jamais pu s'y accoutumer. Elle diſoit aſſez ſouvent à Made. de Maintenon, qu'elle appelloit ſa tante par un badinage plein d'amitié : *ma tante, on ſe mocque de tout ici.*

Enfin les bonnes & les mauvaiſes qualités de Madame la Dauphine de Baviere, mais ſur-tout ſon attachement

pour Beſſola, lui donnerent un goût pour la retraite peu convenable aux premiers rangs. Le Roi fit de vains efforts pour l'en retirer, il lui propoſa de marier cette fille à un homme de qualité afin qu'elle pût être comme les autres Dames, manger avec elle quand l'occaſion s'en préſenteroit & la ſuivre dans ſes caroſſes ; mais Madame la Dauphine, par une délicateſſe ridicule, répondit qu'elle n'y pouvoit conſentir, parce que le cœur de Beſſola ſeroit partagé.

Cependant le Roi ſoutenu des conſeils de Mᵉ. de Maintenon, & porté par lui-même à n'être plus renfermé comme il l'avoit été avec ſes maîtreſſes, ne ſe rebuta pas ; il crut à force de bons traitemens par le tour galant & noble dont il accompagnoit ſes bon-

tés, ramener l'eſprit de Madame la Dauphine à l'obliger à tenir une Cour. Je me ſouviens d'avoir ouï raconter, & de l'avoir vû, qu'il alloit quelquefois chez elle ſuivi de ce qu'il y avoit de plus rare en bijoux & en étoffes dont elle prenoit ce qu'elle vouloit, & le reſte compoſoit pluſieurs lots que les Filles d'honneur & les Dames qui ſe trouvoient préſentes tiroient au ſort; ou bien elles avoient l'honneur de les jouer avec elle & même avec le Roi. Pendant que le hocas fut à la mode & avant que le Roi par ſa ſageſſe eût défendu un jeu auſſi dangereux, il le tenoit chez Madame la Dauphine, mais il payoit quand il perdoit autant de louis que les particuliers mettoient de petites pièces.

Des façons d'agir ſi aimables & dont

toute autre belle fille auroit été enchantée, furent inutiles pour Madame la Dauphine, & elle y répondit ſi mal que le Roi rebuté la laiſſa dans la ſolitude où elle vouloit être, & toute la Cour l'abandonna avec lui.

Elle paſſoit ſa vie renfermée dans de petits cabinets derriere ſon appartement ſans vue & ſans air; ce qui joint à ſon humeur naturellement mélancolique lui donna des vapeurs. Ces vapeurs priſes pour des maladies effectives lui firent faire des remedes violens, & enfin ces remedes beaucoup plus que ces maux lui cauſerent la mort après nous avoir donné trois Princes. Elle mourut perſuadée que ſa derniere couche y avoit contribué, & elle dit en donnant ſa bénédiction à Mr. le Duc de Berry: *ah! mon fils, que tes*

jours coutent cher à ta mere! Il eſt aiſé de comprendre qu'un jeune Prince, tel qu'étoit Monſeigneur alors, avoit dû s'ennuyer infiniment entre Madame ſa femme & ſa favorite, & d'autant plus qu'elles ſe parloient toujours Allemand, langue qu'il n'entendoit pas, ſans faire aucune attention à lui. Il réſiſta cependant par le goût qu'il avoit pour Madame la Dauphine, mais pouſſé à bout il chercha à s'amuſer chez Made. la Princeſſe de Conti, fille du Roi & de Made. de la Valiere. Il y trouva d'abord de la complaiſſance & du plaiſir parmi la jeuneſſe qui l'environnoit; ainſi il laiſſa Madame la Dauphine jouir paiſiblement de la converſation de ſon Allemande. Elle s'en affligea quand elle vit le mal ſans remede & s'en prit mal à propos à Madame

la Princeſſe de Conti ; ſon aigreur pour elle, & les plaintes qu'elle fit ſouvent à Monſeigneur ne produiſirent que de mauvais effets. Si nos Princes ſont doux ils ſont opiniâtres, & s'ils échappent une fois leur fuite eſt ſans retour. Made. de Maintenon l'avoit prévû & en avoit averti inutilement Madame la Dauphine.

Monseigneur ainſi rebuté ne ſe contenta pas d'aller comme je l'ai dit chez Made. la Princeſſe de Conti, il s'amuſa auſſi avec les Filles d'honneur de Madame la Dauphine & devint amoureux de Mlle. de Rambures ; mais le Roi inſtruit par ſa propre expérience & voulant prévenir les déſordres que l'amour & l'exemple de Monſeigneur cauſeroient infailliblement dans la chambre des filles, prit la réſolution de la ma-

rier. Pluſieurs partis ſe préſenterent dont elle ne voulut point. Mr. de Polignac fut le ſeul avec lequel elle crut ne pas perdre ſa liberté, c'étoit le ſeul auſſi que le Roi ne vouloit pas à cauſe de Made. la Vicomteſſe de Polignac ſa mere qu'il avoit trouvée mêlée dans les affaires de Made. la Comteſſe de Soiſſons, & qu'il avoit exilée dans le même tems. Le refus du Roi ne rebuta pas Mlle. de Rambures ; elle l'aſſura qu'elle ſçavoit mieux que lui ce qu'il lui falloit & qu'en un mot Mr. de Polignac lui convenoit. Le Roi piqué répondit qu'elle étoit la maîtreſſe de ſe marier à qui elle voudroit, mais qu'elle ne devoit pas compter en épouſant malgré lui Mr. de Polignac de vivre à la Cour; elle tint bon, ſe maria & vint à Paris. Je laiſſe à juger ſi Monſieur de

Polignac a juſtifié le diſcernement de ſa premiere femme.

Il eſt, je crois, à propos de parler préſentement de Made. la Princeſſe de Conti, fille du Roi, de cette Princeſſe belle comme Made. de Fontanges, agréable comme Madame ſa mere, avec la taille & l'air du Roi ſon pere, & auprès de laquelle les plus belles & les mieux faites n'étoient pas regardées. Il ne faut pas s'étonner que le bruit de ſa beauté ſe ſoit répandu juſqu'au Mogol où ſon portrait fut porté ; cependant le plus grand éclat de Me. la Princeſſe de Conti n'a duré que juſqu'à ſa petite vérole qu'elle eut à 17 ou 18 ans, elle lui prit à Fontainebleau, & elle la donna à Mr. ſon mari, qui en mourut dans le tems qu'on le croyoit hors d'affaires & qu'il le croyoit ſi bien lui-mê-

me qu'il expira en badinant avec Madame ſa femme & ſes amis.

On ne peut nier que la coquetterie de Made. la Princeſſe de Conti ne fût extrême, ſon eſprit médiocre & ſon humeur capable de gâter d'excellentes qualités qui ſont réellement en elle. Elle eſt bonne amie, généreuſe, & a rendu de grands ſervices aux perſonnes pour leſquelles elle a eu de la bonté; mais pluſieurs ſe ſont cru diſpenſées d'en conſerver de la reconnoiſſance par cette humeur qui les leur faiſoit trop acheter; il faut excepter de ce nombre les Princeſſes de Lorraine, Mlle. de Lillebonne & Mlle. de Commercy: & j'ai vû de près la fidélité de leur attachement & la perſévérance inébranlable de leur reconnoiſſance.

Je ne ſçais ſi l'humeur de Made. la

Princeſſe de Conti contribuoit à révolter les conquêtes que ſa beauté lui faiſoit faire, ou par quelle fatalité elle eut auſſi peu d'Amans fideles que d'Amis reconnoiſſans; mais il eſt certain qu'elle n'en conſerva pas, & ce qui ſe paſſa entre elle & Mlle. Chouin eſt auſſi humiliant que ſingulier.

MADEMOISELLE Chouin étoit une fille à elle, d'une laideur à ſe faire remarquer, d'un eſprit propre à briller dans une antichambre, & capable ſeulement de faire le récit des choſes qu'elle avoit vues; c'eſt par ces récits qu'elle plut à ſa maîtreſſe & ce qui lui en attira la confiance. Cependant cette même Mlle. Chouin enleva à la plus belle Princeſſe du monde le cœur de Mr. de Clermont-Chat, en ce tems-là Officier des Gardes.

Il eſt vrai qu'ils penſoient à s'épouſer & ſans doute qu'ils avoient compté par la ſuite des tems non ſeulement d'y faire conſentir Made. la Princeſſe de Conti, mais d'obtenir par elle & par Monſeigneur des graces de la Cour dont ils auroient eû grand beſoin. L'imprudence d'un Courier pendant une campagne déconcerta leurs projets & découvrit à Me. la Princeſſe de Conti de la plus cruelle maniere qu'elle étoit trompée par ſon amant & par ſa favorite. Le Courier de Mr. de Luxembourg remit à Mr. de Barbeſieux toutes les lettres qu'il avoit. Ce Miniſtre ſe chargeoit de les faire rendre, mais il porta le paquet au Roi. On peut aiſément juger de l'effet qu'il produiſit & de la douleur de Me. la Princeſſe de Conti. Mlle. Chouin fut chaſſée, Mr.

de

de Clermont exilé, & on lui ôta ſon Bâton d'Exempt.

Nous retrouverons ailleurs Mlle. Chouin, & on la verra jouer par la ſuite un meilleur & plus grand rôle.

Madame la Princeſſe de Conti donna l'exemple aux autres filles naturelles du Roi d'épouſer des Princes du Sang. Made. de Monteſpan perſuadée que le mariage de la fille de Made. de la Valiere ſeroit le modele & le premier dégré de l'élévation de ſes propres enfans, contribua à celui-ci de tous ſes ſoins. Le grand Condé de ſon côté, ce héros incomparable, regarda cette alliance comme un avantage conſidérable pour ſa maiſon, il crut effacer par-là l'impréſſion que le ſouvenir du paſſé auroit laiſſé de déſavantageux contre lui dans l'eſprit du Roi. Mr. le Prince ſon fils,

encore plus attaché à la Cour, n'oublia rien pour témoigner ſa joye, & il marqua dans cette occaſion comme dans toutes les autres de ſa vie le zêle & la baſſeſſe d'un courtiſan qui voudroit faire fortune. J'oſerai même aſſurer & par ce que j'ai vu, & par ce que j'ai appris de gens bien informés, que le Roi n'auroit jamais penſé à élever ſi haut ſes Bâtards ſans les empreſſemens que ces deux Princes de Condé avoient témoignés pour s'unir à lui par ces ſortes de mariages.

MESSIEURS les Princes de Conti avoient été élevés avec Monſieur le Dauphin, & dans les premieres années de leur vie, par une mere d'une vertu exemplaire: ils avoient tous deux de l'eſprit & étoient fort inſtruits; mais le Gendre du Roi à gauche dans toutes

ſes actions n'étoit goûté de perſonne, par l'envie qu'il eut toujours de paroître ce qu'il n'étoit pas. Le ſecond avec toutes les connoiſſances & l'eſprit qu'on peut avoir, n'en montroit qu'autant qu'il convenoit à ceux à qui il parloit. Simple & naturel, profond & ſolide, frivole même quand il falloit le paroître, il plaiſoit à tout le monde, & comme il paſſoit pour être un peu vicieux, on diſoit de lui ce qu'on a dit de Céſar. (8)

Monsieur le Prince de Conti l'aîné, pour faire l'homme dégagé & montrer qu'il n'avoit pas la foibleſſe d'être jaloux, amenoit chez Made. ſa femme les jeunes gens de la Cour les plus éveillés & les mieux faits. Cette con-

(8) Qu'il étoit le mari de toutes les femmes; & la femme de tous les maris.

duite, comme on le peut croire, fournit une ample matiere à des hiſtoires dont je ne parlerai que quand l'occaſion s'en préſentera, & lorſque je les croirai propres à éclaircir les faits que j'aurai à raconter.

Je vais préſentement parler de la mort de la Reine Marie Thérèſe d'Autriche. Elle mourut eu peu de jours d'une maladie qu'on ne crut pas d'abord conſidérable, mais une ſaignée faite mal à propos fit rentrer l'humeur d'un clou dont à peine s'étoit-on apperçu. Cette Princeſſe perdit la vie dans le tems que les années & la piété du Roi la lui rendoient heureuſe. Il avoit pour elle des attentions auxquelles elle n'étoit pas accoutumée, il la voyoit plus ſouvent, & cherchoit à l'amuſer; & comme elle attribuoit cet heu-

reux changement à Made. de Maintenon, elle l'aima & lui donna toutes les marques de conſidération qu'elle pouvoit imaginer. Je me ſouviens même qu'elle me faiſoit l'honneur de me careſſer toutes les fois que j'avois celui de paroître devant elle. Mais cette pauvre Princeſſe avoit tant de crainte du Roi & une ſi grande timidité naturelle qu'elle n'oſoit lui parler, ni s'expoſer au tête-à-tête avec lui.

J'AI ouï dire à Me. de Maintenon qu'un jour le Roi ayant envoyé chercher la Reine, pour ne pas paroître ſeule en ſa préſence, elle voulut qu'elle la ſuivît. Mais elle ne fit que la conduire juſqu'à la porte de la chambre où elle prit la liberté de la pouſſer pour la faire entrer, & remarqua un ſi grand tremblement dans toute ſa per-

ſonne que ſes mains même trembloient de timidité.

C'ÉTOIT un effet de la paſſion vive qu'elle avoit toujours eue pour le Roi ſon mari, & que les Maîtreſſes avoient rendue ſi longtems malheureuſe; il falloit auſſi que le Confeſſeur de cette Princeſſe n'eût point d'eſprit & ne fût qu'un Cagot ignorant des véritables devoirs de chaque état. J'en juge par une lettre de Madame de Maintenon à l'Abbé Gobelin où elle lui dit: „ Je ſuis „ ravie que le monde loue ce que fait „ le Roi. Si la Reine avoit un Direc„ teur comme vous, il n'y auroit point „ de bien qu'on ne dût attendre de l'u„ nion de la famille Royale; mais on „ eut toutes les peines du monde ſur „ la *media-noche* à perſuader ſon Con„ feſſeur qui la conduit par un chemin

„ plus propre ſelon moi à une Carmé-
„ lite qu'à une Reine." Enfin ſoit par la faute du Confeſſeur, ſoit par la timidité de la Reine, ou par la violence, comme je l'ai dit, d'une paſſion ſi longtems malheureuſe, il faut avouer qu'elle n'avoit rien en elle de ce qui pouvoit la faire aimer, & qu'au contraire le Roi avoit en lui toutes les qualités les plus propres à plaire ſans être capable de beaucoup aimer. Preſque toutes les femmes lui avoient plû, excepté la ſienne dont il exerça la vertu par ſes galanteries; car d'ailleurs le Roi n'a jamais manqué à la conſidération qu'il devoit à la Reine, & a toujours eu pour elle des égards qui l'auroient rendue heureuſe ſi quelque choſe avoit pû la dédommager de la perte d'un cœur qu'elle croyoit lui être dû.

ENTRE toutes les Maîtreſſes du Roi Made. de Monteſpan eſt celle qui fit le plus de peine à la Reine, tant par la durée de cette paſſion & le peu de ménagement qu'elle eut pour elle, que par les anciennes bontés de cette Princeſſe. Made. de Monteſpan avoit été Dame du palais par le crédit de Monſieur, & elle fut quelque tems à la Cour ſans que le Roi fît attention ni à ſa beauté, ni aux agrémens de ſon eſprit; ſa faveur ſe bornoit à la Reine qu'elle divertiſſoit à ſon coucher pendant qu'elle attendoit le Roi, car il eſt bon de remarquer que la Reine ne ſe couchoit jamais, à quelque heure que ce fût, qu'il ne fût rentré chez elle; & malgré toutes ſes galanteries le Roi n'a jamais découché d'avec la Reine.

ELLE aimoit alors Made. de Montes-

pan parce qu'elle la regardoit comme une honnête femme attachée à ſes devoirs & à ſon mari; ainſi ſa ſurpriſe fut égale à ſa douleur, quand elle la trouva dans la ſuite ſi différente de l'idée qu'elle en avoit eue. Le chagrin de la Reine ne fut pas adouci par la conduite & les procédés de Made. de Monteſpan, d'autant plus que ceux de Mr. de Monteſpan obligerent le Roi, pour retenir ſa Maîtreſſe à la Cour & pour lui donner des diſtinctions ſans qu'elle les partageât avec lui, de la faire Surintendante de la maiſon de la Reine.

Je ſçais peu le détail de ce qui ſe paſſa alors au ſujet de Mr. de Monteſpan; tout ce que j'en puis dire, c'eſt qu'on le regardoit comme un malhonnête homme & un fou. Il n'avoit tenu

qu'à lui d'emmener ſa femme, & le Roi, quelqu'amoureux qu'il fût, auroit été incapable dans les commencemens d'employer ſon autorité contre celle d'un mari; mais Mr. de Monteſpan, bien loin d'uſer de la ſienne, ne ſongea d'abord qu'à profiter de l'occaſion pour ſon intérêt & ſa fortune; & ce qu'il fit enſuite ne fut que par dépit de ce qu'on ne lui accordoit pas ce qu'il vouloit.

Le Roi ſe piqua à ſon tour, & pour empêcher Made. de Monteſpan d'être expoſée à ſes caprices, il la fit Surintendante de la maiſon de la Reine, laiſſant faire en province à ce miſérable Gaſcon toutes ſes extravagances.

J'ai trouvé dans les lettres de Me. de Maintenon à l'Abbé Gobelin qu'il y avoit eu une ſéparation en forme au

Châtelet de Paris entre Mr. & Me. de Monteſpan. Me. de Maintenon en parle par rapport à la ſureté d'une fondation que Me. de Monteſpan vouloit faire aux Hoſpitalieres: on voit encore par-là qu'elle a dans tous les tems été occupée de bonnes œuvres.

La mort de la Reine ne donna à la Cour qu'un ſpectacle touchant. Le Roi fut plus attendri qu'affligé, mais comme l'attendriſſement produit d'abord les mêmes effets & que tout paroît conſidérable, la Cour fut en peine de ſa douleur. Celle de Made. de Maintenon que je voyois de près me parut ſincere & fondée ſur l'eſtime & la reconnoiſſance. Je ne dirai pas la même choſe des larmes de Made. de Monteſpan que je me ſouviens d'avoir vu entrer chez Made. de Maintenon ſans que

je puiſſe dire pourquoi ni comment ; tout ce que je ſçais, c'eſt qu'elle pleuroit beaucoup & qu'il paroiſſoit un trouble dans toutes ſes actions, fondé ſur celui de ſon eſprit, & peut-être ſur la crainte de retomber entre les mains de Monſieur ſon mari.

La Reine expirée, Mᵉ. de Maintenon voulut revenir chez elle, mais Mʳ. de la Rochefoucault la prit par le bras & la pouſſa chez le Roi en lui diſant : *ce n'eſt pas le tems de quitter le Roi, il a beſoin de vous.* Ce mouvement ne pouvoit être dans Mʳ. de la Rochefoucault qu'un effet de ſon zêle & de ſon attachement pour ſon Maître, où l'intérêt de Madᵉ. de Maintenon n'avoit aſſurément point de part ; elle ne fut qu'un moment avec le Roi & revint auſſitôt dans ſon appartement, condui-

te par Mr. de Louvois qui l'exhortoit d'aller chez Madame la Dauphine pour l'empêcher de ſuivre le Roi à St. Cloud, & lui perſuader de garder le lit, parce qu'elle étoit groſſe & qu'elle avoit été ſaignée. *Le Roi n'a pas beſoin*, diſoit Mr. de Louvois, *de ces démonſtrations d'amitié, & l'Etat a beſoin d'un Prince.*

Le Roi alla à St. Cloud, où il demeura depuis le Vendredi que la Reine mourut juſqu'au Lundi qu'il en partit pour Fontainebleau, & le tems où Madame la Dauphine étoit obligée de garder le lit pour ſa groſſeſſe ſe trouvant expiré, elle alla joindre le Roi, & fit le voyage avec lui. Made. de Maintenon la ſuivoit & parut aux yeux du Roi dans un ſi grand deüil avec un air ſi affligé que lui dont la douleur étoit paſſée ne put s'empêcher de lui en fai-

re quelques plaiſanteries ; à quoi je ne jurerois pas qu'elle ne répondit en elle-même comme le Maréchal de Grammont à Me. Hérault. (9)

PENDANT le voyage de Fontainebleau dont je parle, la faveur de Me. de Maintenon parvint au plus haut dégré. Elle changea le plan de ſa vie, & je crois qu'elle eut pour principale régle de faire le contraire de ce qu'elle avoit vu chez Made. de Monteſpan.

(9) Madame Hérault avoit ſoin de la Ménagerie, & dans ſon eſpece étoit bien à la Cour. Elle perdit ſon Mari, & le Maréchal de Grammont bon courtiſan prit un air triſte pour lui témoigner la part qu'il prenoit à ſa douleur. Comme elle répondit à ſon compliment : *Hélas ! le pauvre homme a bien fait de mourir*, le Maréchal répliqua : *le prenez-vous par-là, Madame Hérault ? ma foi, je ne m'en ſoucie gueres.* Cette réponſe a paſſé depuis en proverbe à la Cour.

MESDAMES de Chévreuſe & de Beauvilliers avec leſquelles elle ſe lia d'une étroite amitié, avoient le mérite auprès d'elle de n'avoir jamais fait leur cour à Madᵉ. de Monteſpan malgré l'alliance que Mʳ. Colbert leur pere avoit faite de ſa troiſieme fille avec le Duc de Mortemar, ſon neveu. Ce mariage coûta au Roi quatorze cens mille francs, huit cens mille francs pour payer les dettes de la maiſon de Mortemar, & ſix cens pour la dot de Mˡˡᵉ. de Colbert: cependant ni cette alliance ni le goût que ces Dames avoient naturellement pour la Cour ne purent les déterminer à faire la leur à Madᵉ. de Monteſpan. Elles crurent que Mᵉ. de Maintenon leur ouvroit une porte honnête pour ſe rapprocher du Roi, & elles en profiterent avec une joye d'autant plus

grande qu'elles s'en voyoient plus éloignées par la mort de la Reine dont elles étoient Dames du palais. Cette liaiſon devint intime en peu de tems, & dura juſqu'à la diſgrace de Mr. de Cambray. Mais je réſerve à parler ailleurs & de cette diſgrace & de la faveur de Mr. de Cambray auquel ces Dames furent ſi attachées.

Si Mesdames de Chévreuſe & de Beauvilliers rechercherent l'amitié de Me. de Maintenon, elle ne fut pas fâchée de ſon côté de faire voir au Roi par leur empreſſement la différence que des perſonnes de mérite mettoient entre Me. de Monteſpan & elle.

A ces Dames ſe joignirent Me. de Montchevreüil, Me. la Princeſſe d'Harcourt & Me. la Comteſſe de Grammont. Mr. de Brancas Chevalier d'hon-

neur

neur de la Reine, fameux par ſes diſtractions & ami intime de Me. de Maintenon, étoit le pere de Me. la Princeſſe d'Harcourt, que Me. de Maintenon avoit mariée, & à laquelle elle s'eſt toujours intéreſſée, par ces raiſons néceſſaires à dire pour la juſtifier d'une amitié qu'on lui a toujours reprochée; à quoi il faut ajouter que Me. de Maintenon n'a jamais ſçu les hiſtoires qu'on en a faites & qu'elle n'a vû dans Made. la Princeſſe d'Harcourt que ſes malheurs domeſtiques & ſa piété apparente.

Madame la Comteſſe de Grammont avoit pour elle le goût & l'habitude du Roi; car Me. de Maintenon la trouvoit plus agréable qu'aimable. Il faut avouer auſſi qu'elle étoit ſouvent Angloiſe inſupportable, quelquefois flatteuſe, dénigrante, hautaine & rampante. Enfin

Malgré les apparences il n'y avoit de ſtable en elle, que ſa mine que rien ne pouvoit abaiſſer, quoiqu'elle ſe piquât de fermeté dans ſes ſentimens, & de conſtance dans ſes amitiés. Il eſt vrai auſſi qu'elle faiſoit toujours paroître beaucoup d'eſprit dans les différentes formes que ſon humeur & ſes deſſeins lui faiſoient prendre. Made. de Maintenon joignit à l'envie de plaire au Roi en attirant chez elle Made. la Comteſſe de Grammont, le motif de la ſoutenir dans la piété & d'aider autant qu'il lui étoit poſſible une converſion fondée ſur celle de Ducharmel. C'étoit un Gentilhomme Lorrain connu à la Cour par le gros jeu qu'il jouoit. Il étoit riche naturellement & heureux, ainſi il faiſoit beaucoup de dépenſe & étoit à la mode à la Cour, mais il la quitta brus-

quement & ſe retira à l'Inſtitution ſur une viſion qu'il crut avoir eue; & la même grace par un contre-coup heureux toucha auſſi Made. la Comteſſe de Grammont. Peut-être que l'inégalité qu'elle a fait paroître dans ſa conduite & dont j'ai été témoin, étoit fondée ſur le combat qui ſe paſſoit continuellement en elle entre ſa raiſon & ſes inclinations : car il faut avouer qu'elle n'avoit rien qui tendît à la piété.

Je crois qu'il n'eſt pas hors de propos de parler ici de Made. d'Heudicourt quoiqu'elle ne fût pas encore revenue à la Cour dans ce tems dont je parle; elle revint peu après; & comme elle eſt une des plus ſingulieres perſonnes que j'y ai vues, & qu'une infinité de circonſtances la rappelleront ſouvent à ma mémoire, il eſt bon de

la faire connoître.

MADAME d'Heudicourt étoit cette même Demoiſelle de Pons, parente du Maréchal d'Albret & dont la chronique ſcandaleuſe prétend qu'il avoit été amoureux, amie de Made. de Maintenon & de Made. de Monteſpan juſqu'à ſa diſgrace: il eſt certain que ſa fortune ne répondoit pas à ſa naiſſance & qu'elle n'auroit pu venir en ce pays-ci ſans le Maréchal d'Albret, ni avec bienſéance ſans Made. ſa femme, à laquelle il étoit aiſé d'en faire accroire. Elle parut donc à la Cour avec elle, & elle ne put y paroître ſans que ſa beauté & ſes agrémens y fiſſent du bruit. Le Roi ne la vit pas avec indifférence & balança même quelque tems entre Me. de la Valiere & elle. Mais les amiés de Madame la Maréchale d'Al-

bret pouſſées peut-être par le Maréchal lui repréſenterent qu'il ne falloit pas laiſſer plus longtems cette jeune perſonne à la Cour où elle étoit ſur le point de ſe perdre à ſes yeux, & qu'elle en partageroit la honte, puiſque c'étoit elle qui l'y avoit amenée. Sur ces remontrances la Maréchale la ramena bruſquement à Paris ſur le prétexte d'une maladie ſuppoſée du Maréchal d'Albret.

MADAME d'Heudicourt n'étoit pas mauvaiſe à entendre ſur cette circonſtance de ſa vie, ſur-tout quand elle en parloit au Roi-même; ſcène dont j'ai quelquefois été témoin. Elle ne lui cachoit pas combien ſa douleur fut grande, quand elle trouva le Maréchal d'Albret en bonne ſanté, & qu'elle reconnut le ſujet pour lequel on avoit

ſuppoſé cette maladie. Ce fut envain qu'elle retourna après le voyage de Fontainebleau à la Cour, la place étoit priſe par Madᵉ. de la Valiere.

Madame d'Heudicourt, vieille fille ſans bien quoiqu'avec une grande naiſſance, ſe trouva heureuſe d'épouſer le Marquis d'Heudicourt, & Mᵉ. de Maintenon ſon amie y contribua de tous ſes ſoins; amie auſſi de Madᵉ. de Monteſpan elle vécut avec elle à la Cour juſques à ſa diſgrace dont je ne puis raconter les circonſtances parce que je ne les ſçais que confuſément. Je ſçais ſeulement qu'elle rouloit ſur des lettres de galanterie écrites à Monſieur de Béthune, Ambaſſadeur en Pologne, homme aimable & de bonne compagnie; car quoique je ne l'aye jamais vu, je m'imagine le connoître par ſai-

tement à force d'en avoir entendu parler à ſes amis, leſquels ſe ſont preſque tous trouvés des miens.

Sans doute qu'il y avoit plus que de la galanterie dans les lettres de Made. d'Heudicourt à Mr. de Béthune, & il n'y a pas d'apparence que le Roi & Made. de Monteſpan euſſent été ſi ſéveres ſur la découverte d'une intrigue où il n'y auroit eu que de l'amour. Selon toutes les apparences, Made. d'Heudicourt rendoit compte de ce qui ſe paſſoit de plus particulier à la Cour. Je ſçais encore que Made. de Maintenon dit au Roi que pour ceſſer de voir & abandonner ſon amie, il falloit qu'on lui fît voir ſes torts d'une maniere convaincante. On lui montra ces lettres dont je parle & elle ceſſa alors de la voir. Made. d'Heudicourt partit après

pour s'en aller à Heudicourt, où elle a demeuré pluſieurs années, & où le chagrin la rendit ſi malade qu'elle fut pluſieurs fois à l'extrémité : & une choſe bien particuliere qui lui arriva dans une de ſes maladies, c'eſt qu'elle ſe démit le pied dans ſon lit, & comme on ne s'en apperçut pas, elle demeura boiteuſe, & cette femme ſi droite & ſi délibérée ne pouvoit plus marcher quand elle revint à la Cour.

Je ne l'ai vue qu'à ſon retour, ſi changée qu'on ne pouvoit pas imaginer qu'elle eût été belle. Elle y fut quelque tems ſans voir Mad^e. de Maintenon, mais elle m'envoyoit aſſez ſouvent chez elle parce que j'avois l'honneur d'être ſa parente, elle me témoignoit mille amitiés.

Insensiblement tout s'efface :

le Roi rendit à Mad^e. de Maintenon la parole qu'elle lui avoit donnée de ne jamais voir Mad^e. d'Heudicourt, & elle la vit à la fin avec autant d'intimité que ſi elles n'avoient jamais été ſéparées. Pour moi je trouvois Mad^e. de Maintenon heureuſe d'être en commerce avec une perſonne d'auſſi bonne compagnie, naturelle, d'une imagination ſi vive & ſi ſinguliere qu'elle trouvoit toujours moyen d'amuſer & de plaire : cependant en divertiſſant Mad^e. de Maintenon, elle ne s'attiroit pas ſon eſtime, puiſque je lui ai ſouvent entendu dire : *Je ris des choſes que dit Madame d'Heudicourt, il n'eſt impoſſible de réſiſter à ſes plaiſanteries, mais je ne me ſouviens pas de lui avoir jamais rien entendu dire que je vouluſſe avoit dit.*

Je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai

déjà dit de Made. de Montchevreüil; ſi ce n'eſt qu'elle fut la confidente des choſes particulieres qui ſe paſſerent après la mort de la Reine, & qu'elle ſeule en eut le ſecret.

PENDANT le voyage de Fontainebleau qui ſuivit la mort de la Reine, je vis tant d'agitation dans l'eſprit de Mde. de Maintenon que j'ai jugé depuis en la rappellant à ma mémoire qu'elle étoit cauſée par une incertitude violente de ſon état, de ſes penſées, de ſes craintes & de ſes eſpérances; en un mot, ſon cœur n'étoit pas libre, & ſon eſprit fort agité. Pour cacher ces divers mouvemens & pour juſtifier les larmes que ſon domeſtique & moi lui voyions quelquefois répandre, elle ſe plaignoit de vapeurs, & elle alloit, diſoit-elle, chercher à reſpirer dans la

forêt de Fontainebleau avec la ſeule Made. de Montchevreüil; elle y alloit même quelquefois à des heures indues. Enfin les vapeurs paſſerent, le calme ſuccéda à l'agitation, & ce fut à la fin de ce même voyage.

Je me garderai bien de pénétrer un myſtere reſpectable pour moi par tant de raiſons, je nommerai ſeulement ceux qui vraiſemblablement ont été dans le ſecret. ce ſont Mr. d'Harlay, en ce tems-là Archevêque de Paris, Mr. & Made. de Montchevreüil, Bontems & une femme de chambre de Made. de Maintenon, fille auſſi capable que qui que ce ſoit de garder un ſecret, & dont les ſentimens étoient fort au deſſus de ſon état.

J'ai vu depuis la mort de Made. de Maintenon des lettres d'elle gardées à

St. Cyr qu'elle écrivoit à ce même Abbé Gobelin que j'ai déjà cité. Dans les premieres on voit une femme dégoûtée de la Cour & qui ne cherche qu'une occaſion honnête de la quitter: dans les autres qui ſont écrites après la mort de la Reine, cette même femme ne délibere plus; le devoir eſt pour elle marqué & indiſpenſable d'y demeurer, & dans ces tems différens la piété eſt toujours la même.

C'EST dans ce même tems que Madᵉ. de Maintenon s'amuſa à former inſenſiblement & par dégrés la maiſon Royale de Sᵗ. Louis; mais il eſt bon, je crois, d'en raconter l'hiſtoire en détail.

MADAME de Maintenon avoit un goût & un talent particulier pour l'éducation de la jeuneſſe; l'élévation de ſes ſen-

timens & la pauvreté où elle s'étoit vue réduite lui inſpiroient ſur-tout une grande pitié pour la pauvre Nobleſſe, en ſorte qu'entre tous les biens qu'elle a pu faire dans ſa faveur, elle a préféré les Gentilshommes aux autres, & je l'ai vue toujours choquée de ce qu'excepté de certains grands noms, on confondoit trop à la Cour la Nobleſſe avec la Bourgeoiſie.

Elle connut à Montchevreüil une Urſuline dont le Couvent avoit été ruiné, & qui peut-être n'en avoit pas été fâchée; car je crois que cette fille n'avoit pas une grande vocation. Quoi qu'il en ſoit, elle fit tant de pitié à Me. de Maintenon qu'elle s'en ſouvint dans ſa fortune & loua pour elle une maiſon. On lui donna des penſionnaires dont le nombre augmenta à propor-

tion de ſes revenus; trois autres Religieuſes ſe joignirent à Mᵉ. de Brinon, (car c'eſt le nom de cette fille dont je parle) & cette Communauté s'établit d'abord à Montmorency, enſuite à Ruël; mais le Roi ayant quitté St. Germain pour Verſailles & agrandi ſon parc, pluſieurs maiſons s'y trouverent renfermées, entre leſqu'elles étoit Noiſy-le-ſec. Madᵉ. de Maintenon le demanda au Roi pour y mettre Madᵉ. de Brinon avec ſa Communauté. C'eſt là qu'elle eut la penſée de l'Etabliſſement de St. Cyr. Elle la communiqua au Roi, & bien loin de trouver en lui de la contradiction, il s'y porta avec une ardeur digne de la grandeur de ſon ame. Cet édifice ſuperbe par l'étendue des bâtimens fut élevé en moins d'une année & en état de recevoir 250

Demoiſelles, 36 Dames pour les gouverner, & tout ce qu'il faut pour ſervir une Communauté auſſi nombreuſe. Si je dis des Dames & non Religieuſes en parlant de celles qui devoient être à la tête de cette maiſon, c'eſt que la premiere idée avoit été d'en faire des eſpeces de Chanoineſſes qui n'auroient pas fait des vœux ſolemnels; mais comme on y trouva des inconvéniens, il fut réſolu quelque tems après la tranſlation de Noiſy à S^t. Cyr, d'en faire de véritables Religieuſes. On leur donna des Conſtitutions & l'on fit un mêlange de l'Ordre des Urſulines avec celui des Filles de S^te. Marie.

On ſçait que pour entrer à S^t. Cyr il faut faire égalemcnt preuve de nobleſſe & de pauvreté, & s'il s'y gliſſe quel-

quefois des abus dans un de ces points, ce n'eſt ni la faute des fondateurs, ni celle des Dames Religieuſes de cette maiſon. Le Généalogiſte du Roi fait les preuves de la nobleſſe, l'Evêque & l'Intendant de la Province certifient la pauvreté. Si donc ils ſe laiſſent tromper ou qu'ils le veuillent bien être, c'eſt que tout eſt corruptible, & que la prévoyance humaine ne peut empêcher les abus qui ſe gliſſeront toujours dans les établiſſemens les plus ſolides & les plus parfaits.

Les louanges qu'on donneroit à celui-ci ſeroient foibles & inutiles; il parlera, autant qu'il durera, infiniment mieux à l'avantage de ſes fondateurs qu'on ne pourroit faire par tous les éloges, & il fera toujours deſirer que les Rois ſucceſſeurs de Louis XIV.

ſoient non ſeulement dans la volonté de maintenir un établiſſement ſi néceſſaire à la Nobleſſe, mais de le multiplier s'il eſt poſſible, quand une longue & heureuſe paix le leur permettra.

QUEL avantage n'eſt-ce point pour une famille auſſi pauvre que noble, & pour un vieil Militaire criblé de coups, après s'être ruiné dans le ſervice, de voir revenir chez lui une fille bien élevée ſans qu'il lui en ait rien coûté pendant treize années qu'elle a pu demeurer à S^t. Cyr, apportant même encore un millier d'écus qui contribuent à la marier ou à la faire vivre en province? Mais ce n'eſt-là que le moindre objet de cet établiſſement: celui de l'éducation que cette Demoiſelle a reçue & qu'elle répand enſuite dans

une famille nombreuſe, eſt vraiment digne des vues, des ſentimens & de l'eſprit de Madame de Maintenon.

MADAME de Brinon préſida dans les commencemens de cet établiſſement à tous les réglemens qui furent faits, & l'on croyoit qu'elle étoit néceſſaire pour les maintenir; mais comme elle en étoit encore plus perſuadée que les autres, elle ſe laiſſa ſi fort emporter par ſon caractere naturellement impérieux que Mad^e. de Maintenon ſe repentit de s'être donné à elle-même une Supérieure auſſi hautaine: elle renvoya donc cette fille dans le tems qu'on la croyoit au comble de la faveur; car les gens de la Cour qui la regardoient comme une ſeconde favorite la ménageoient, lui écrivoient, & la venoient quelquefois voir; choſe qui ne plut pas

encore à Made. de Maintenon. Enfin pendant un voyage de Fontainebleau elle eut ordre de ſortir de St. Cyr & d'aller dans tel autre lieu qu'il lui conviendroit avec une penſion honnête.

De tous les gens qui la connoiſſoient, qui lui faiſoient la cour auparavant, & à qui elle avoit fait plaiſir, il ne ſe trouva que Made. la Ducheſſe de Brunſwich qui la voulût bien recevoir. Elle la garda chez elle juſqu'à ce qu'elle eût écrit à Made. ſa tante Princeſſe Palatine, en ce tems-là Abbeſſe de Montbuiſſon qui voulut bien la recevoir. Made. la Ducheſſe de Brunſwich lui fit l'honneur de l'y mener elle-même, & elle fut non ſeulement bien reçue, mais bien traitée juſqu'au dernier moment de ſa vie.

Madame de Maintenon qui a tou-

jours eſtimé & reſpecté Made. la Ducheſſe de Brunſwich par tant d'autres endroits, lui ſçut le meilleur gré du monde de ſon procédé en cette occaſion.

MADAME Brinon aimoit les Vers & la Comédie & au défaut des pièces de Corneille & de Racine qu'elle n'oſoit faire jouer, elle en compoſoit de déteſtables à la vérité, mais c'eſt cependant à elle & à ſon goût pour le théâtre qu'on doit les deux belles pièces que Racine a faites pour St. Cyr. Made. de Brinon avoit de l'eſprit & une facilité incroyable d'écrire & de parler, car elle faiſoit auſſi des eſpeces de Sermons fort éloquens, & tous les Dimanches après la meſſe, elle expliquoit l'Evangile comme auroit pu faire Mr. Le Tourneur.

Mais je reviens à l'origine de la Tragédie dans St. Cyr. Mc. de Maintenon voulut voir une des pièces de Madc. de Brinon, elle la trouva telle qu'elle étoit, c'eſt-à-dire, ſi mauvaiſe qu'elle la pria de n'en plus faire jouer de ſemblables & de prendre plutôt quelques belles pièces de Corneille ou de Racine, choiſiſſant ſeulement celles où il y auroit le moins d'amour. Ces petites filles repréſenterent après Cinna aſſez paſſablement pour des enfans qui n'avoient été formées au théâtre que par une vieille Religieuſe; elles jouerent enſuite Andromaque, & ſoit que les Actrices en fuſſent mieux choiſies, ou qu'elles commençaſſent à prendre des airs de la Cour, dont elles ne laiſſoient pas de voir de tems en tems ce qu'il y avoit de meilleur, cette pièce

ne fut que trop bien repréſentée au gré de Mᵉ. de Maintenon, & elle lui fit appréhender que cet amuſement ne leur inſinuât des ſentimens oppoſés à ceux qu'elle vouloit leur inſpirer. Cependant comme elle étoit perſuadée que ces ſortes d'amuſemens ſont bons à la jeuneſſe, qu'ils donnent de la grace, apprennent à mieux prononcer, & cultivent la mémoire, (car elle n'oublioit rien de tout ce qui pouvoit contribuer à l'éducation de ces Demoiſelles dont elle ſe croyoit avec raiſon particuliérement chargée) elle écrivit à Mʳ. Racine après la repréſentation d'Andromaque : „ *nos petites filles* viennent de „ jouer Andromaque, & l'ont ſi bien „ jouée, qu'elles ne la joueront de „ leur vie ni aucune autre de vos „ pièces." Elle le pria dans cette

même lettre de lui faire dans ſes momens de loiſir quelque eſpece de Poëme moral ou hiſtorique dont l'amour fût entiérement banni, & dans lequel il ne crût pas que ſa réputation fût intéreſſée, puiſqu'il demeureroit enſéveli dans St. Cyr; ajoutant qu'il ne lui importoit que cet ouvrage fût contre les régles, pourvû qu'il contribuât aux vues qu'elle avoit de divertir les Demoiſelles de St. Cyr en les inſtruiſant.

CETTE lettre jetta Racine dans une grande agitation, il vouloit plaire à Mᵉ. de Maintenon, le refus étoit impoſſible à un Courtiſan, & la commiſſion délicate pour un homme qui comme lui avoit une grande réputation à ſoutenir, & qui s'il avoit renoncé à travailler pour les Comédiens, ne vouloit pas du moins détruire l'opinion que

ſes ouvrages avoient donnée de lui. Deſpréaux qu'il alla conſulter décida bruſquement pour la négative, ce n'étoit pas le compte de Racine. Enfin après un peu de réflexion, il trouva dans le ſujet d'Eſther tout ce qu'il falloit pour plaire à la Cour. Deſpréaux lui-même en fut enchanté & l'exhorta à travailler avec autant de zêle qu'il en avoit eu pour l'en détourner. Racine ne fut pas longtems ſans porter à Madᵉ. de Maintenon non ſeulement le plan de ſa pièce (car il avoit accoutumé de les faire en proſe, ſcene par ſcene, avant d'en faire les vers;) mais il porta même le premier Acte tout fait. Madᵉ. de Maintenon en fut charmée & ſa modeſtie ne put l'empêcher de trouver dans le caractere d'Eſther, & dans quelques circonſtances de ce ſujet, des

choſes flatteuſes pour elle. La Vaſthy avoit ſes applications, Aman des traits de reſſemblance ; & independamment de ces idées, l'hiſtoire d'Eſther convenoit parfaitement à S^t. Cyr. Les Chœurs que Racine, à l'imitation des Grecs avoit toujours eu en vue de remettre ſur la ſcene (10) ſe trouvoient placés naturellement dans Eſther, & il étoit ravi d'avoir eu cette occaſion de les faire connoître & d'en donner le goût. Enfin je crois que ſi l'on fait attention aux lieux, aux tems, & aux circonſtances, on trouvera que Racine n'a pas moins marqué d'eſprit dans cette occaſion que dans d'autres ouvra-

(10) Il avoit même dit à Madame de Maintenon dans le tems d'un démêlé qu'il eut avec Le Roi, les mêmes paroles d'Aman lorſqu'il parle d'Aſſuerus, *Il ſçait qu'il me doit tout.*

ges plus beaux en eux-mêmes.

Esther fut repréſentée un an après la réſolution que Mᵉ. de Maintenon avoit priſe de ne plus laiſſer jouer de pièces profanes à Sᵗ. Cyr. Elle eut un ſi grand ſuccès que le ſouvenir n'en eſt pas encore effacé. Juſques-là il n'avoit point été queſtion de moi, & on n'imaginoit pas que je duſſe y repréſenter un rôle, mais me trouvant préſente au récits que Mʳ. Racine venoit faire à Mᵉ. de Maintenon de chaque ſcene à meſure qu'il les compoſoit, j'en retenois des vers, & comme j'en récitai un jour à Mʳ. Racine, il en fut ſi content qu'il demanda en grace à Madᵉ. de Maintenon de m'ordonner de faire un perſonnage: ce qu'elle fit; mais je n'en voulus point de ceux qu'on avoit déja deſtinés, ce qui l'obligea de faire

pour moi le Prologue de la pièce. Cependant ayant appris à force de les entendre tous les autres Rôles, je les jouai ſucceſſivement, à meſure qu'une des Actrices ſe trouvoit incommodée, car on repréſenta Eſther tout l'hiver; & cette pièce qui devoit être renfermée dans St. Cyr, fut vue pluſieurs fois du Roi & de toute ſa Cour, toujours avec le même applaudiſſement.

Ce grand ſuccès mit Racine en goût, il voulut compoſer une autre pièce, & le ſujet d'Athalie (c'eſt-à-dire, la mort de cette Reine & la reconnoiſſance de Joas) lui parut le plus beau de tous ceux qu'il pouvoit tirer de l'Ecriture Sainte. Il y travailla ſans perdre de tems; & l'hiver d'après, cette nouvelle pièce ſe trouva en état

d'être repréſentée. Mais Madᵉ. de Maintenon reçut de tous côtés tant d'avis & tant de repréſentations de Dévots qui agiſſoient en cela de bonne foi, & de la part des Poëtes jaloux de la gloire de Racine, qui non contens de faire parler les gens de bien écrivirent pluſieurs lettres anonymes, qu'ils empêcherent enfin Athalie d'être repréſentée ſur le théâtre. On diſoit à Madᵉ. de Maintenon qu'il étoit honteux à elle d'expoſer ſur le théâtre des Demoiſelles raſſemblées de toutes les parties du Royaume pour recevoir une éducation chrétienne, & que c'étoit mal répondre à l'idée que l'établiſſement de Sᵗ. Cyr avoit fait concevoir. J'avois part auſſi à ces diſcours, & on trouvoit encore qu'il étoit fort indécent à elle de me faire voir ſur un

théâtre à toute la Cour. Le lieu, le ſujet des pièces, & la maniere dont les ſpectateurs s'étoient introduits dans S^t. Cyr devoient juſtifier M^e. de Maintenon, & elle auroit pu ne ſe pas embarraſſer de diſcours qui n'étoient fondés que ſur l'envie & la malignité; mais elle penſa différemment & arrêta ces ſpectacles dans le tems que tout étoit prêt pour jouer Athalie. Elle fit ſeulement venir à Verſailles une fois ou deux les Actrices pour jouer dans ſa chambre devant le Roi avec leurs habits ordinaires. Cette pièce eſt ſi belle que l'action n'en parut pas refroidie; il me ſemble même qu'elle produiſit alors plus d'effet qu'elle n'en a produit ſur le théâtre de Paris, où je crois que M^r. Racine auroit été fâché de la voir auſſi défigurée qu'elle m'a paru l'être par

une Joſabeth fardée (11), par une Athalie outrée & par un Grand-Prêtre plus reſſemblant aux capucinades du petit Pere Honoré qu'à la majeſté d'un Prophête divin. Il faut ajouter encore que les Chœurs qui manquoient aux repréſentations faites à Paris ajoutoient une grande beauté à la pièce, & que les ſpectateurs mêlés & confondus avec les Acteurs refroidiſſent infiniment l'action; mais malgré ces défauts & ces inconvéniens elle a été admirée & le ſera toujours.

On fit à Paris à l'envi de Mr. Racine pluſieurs pièces pour St. Cyr, mais elles y ſont enſévelies; il n'y a que la ſeule Judith, pièce que Mr. l'Abbé Teſtu fit faire par Boyer & à laquelle

(11) C'étoient la Duclos, la Deſmarre & Beaubour. Que diroit-elle aujourd'hui?

il travailla lui-même, qui fut jouée ſur le théâtre de Paris avec le ſuccès marqué dans l'Epigramme de Mr. Racine.

A ſa Judith Boyer par avanture &c.

Mais je laiſſe St. Cyr & le théâtre pour revenir à Made. de Monteſpan, qui demeura encore à la Cour quelques années, dévorée d'ambition & de ſcrupules, & qui força enfin le Roi à lui faire dire par Mr. l'Evêque de Meaux qu'elle feroit bien pour elle & pour lui de ſe retirer. Elle demeura quelque tems à Clagny où je la voyois aſſez ſouvent avec Made. la Ducheſſe; & comme elle venoit auſſi la voir à Verſailles pendant le ſiége de Mons, où les Princeſſes ne ſuivirent pas le Roi, on diſoit que Made. de Monteſpan étoit comme ces ames malheureuſes qui reviennent dans les lieux qu'elles ont ha-

bités expier leurs fautes. Effectivement on ne reconnut pas à cette conduite ni ſon eſprit, ni la grandeur d'ame dont j'ai parlé ailleurs; & même pendant les dernieres années qu'elle demeura à la Cour, elle n'y étoit que comme la Gouvernante de Mlle. de Blois. Il eſt vrai qu'elle ſe dépiquoit de ſes dégoûts par des traits pleins de ſel & des plaiſanteries ameres.

Je me ſouviens de l'avoir vue venir chez Me. de Maintenon un jour de l'aſſemblée des Pauvres; car Made. de Maintenon avoit introduit chez elle ces aſſemblées au commencement de chaque mois, où les Dames apportoient leurs aumônes & Made. de Monteſpan comme les autres. Elle arriva un jour avant que cette aſſemblée commençât, & comme elle remarqua dans l'anti-

chambre

chambre; le Curé, les Sœurs-Griſes & tout l'appareil de la dévotion que Me. de Maintenon profeſſoit, elle lui dit en l'abordant : *ſçavez-vous, Madame, combien votre antichambre eſt merveilleuſement parée pour votre oraiſon funebre?* Made. de Maintenon ſenſible à l'eſprit & fort indifférente au ſentiment qui faiſoit parler Made. de Monteſpan, ſe divertiſſoit de ſes bons mots & étoit la premiere à raconter ceux qui tomboient ſur elle.

Les Enfans légitimés du Roi ne perdirent rien à l'abſence de Me. de Monteſpan. Je ſuis même convaincue que Me. de Maintenon les a mieux ſervis qu'elle n'auroit fait elle-même, & je paroîtrai d'autant plus croyable en ce point que j'avouerai franchement qu'il me ſemble que Me. de Maintenon a

pouſſé trop loin ſon amitié pour eux, non qu'elle n'ait penſé comme toute la France que le Roi dans les derniers tems les a voulu trop élever, mais il n'étoit plus poſſible alors d'arrêter ſes bienfaits d'autant plus que la vieilleſſe & les malheurs domeſtiques du Roi l'avoient rendu plus foible & Mad^e. la Ducheſſe du Maine plus entreprenante. J'expliquerai plus au long ce que je penſe ſur cette matiere quand je raconterai ce qui s'eſt paſſé dans les dernieres années de la vie de Louis XIV.

Monsieur de Clermont-Chat, en ce tems-là Officier des Gardes, ne déplut pas à Mad^e. la Princeſſe de Conti dont il parut amoureux, mais il la trompa pour cette même Mlle. Chouin dont j'ai parlé. Son infidélité & ſa fauſſeté furent découvertes par un paquet de let-

tres que Mr. de Clermont avoit confié à un Courier de Mr. de Luxembourg pendant une campagne. Ce Courier portant à Mr. de Barbézieux les lettres du Général, il lui demanda s'il n'avoit pas d'autres lettres pour la Cour ; à quoi il répondit qu'il n'avoit qu'un paquet pour Mlle. Chouin qu'il avoit promis de lui remettre à elle-même. Mr. de Barbézieux prit le paquet, l'ouvrit & le porta au Roi. On vit dans ces lettres le ſacrifice dont je viens de parler, & le Roi en les rendant à Made. la Princeſſe de Conti augmenta ſa douleur & ſa honte. Mlle. Chouin fut chaſſée de la Cour & ſe retira à Paris, où elle entretint toujours les bontés que Monſeigneur avoit pour elle ; il la voyoit ſecrettement d'abord à Choiſy, maiſon de campagne qu'il avoit achetée de Mlle.

& enſuite à Meudon. Ces entrevues ont été longtems ſecrettes, mais à la fin en y admettant tantôt une perſonne, tantôt une autre, elles devinrent publiques, quoique Mlle. Chouin fût preſque toujours enfermée dans une chambre quand elle étoit à Meudon. On ſe fit une grande affaire à la Cour d'être admis dans le particulier de Monſeigneur & de Mlle. Chouin. Made. la Dauphine même belle-fille de Monſeigneur la regarda comme une faveur, & enfin le Roi lui-même & Made. de Maintenon la virent quelque tems avant la mort de Monſeigneur. Ils allerent dîner à Meudon, & après le dîner où elle n'étoit pas, ils allerent ſeuls avec Made. la Dauphine dans l'entre ſole de Mgr. où elle étoit.

La liberté de mes Souvenirs me fait

revenir à Mr. le Comte de Vermandois, fils du Roi & de Made. la Valiere, Prince bien fait & de grandes eſpérances; il mourut de maladie à l'armée à ſa premiere campagne; & le Roi donna ſon bien, dont il héritoit, à Made. la Princeſſe de Conti ſa ſœur, & ſa charge d'Amiral à Mr. le Comte de Toulouſe, le dernier des enfans du Roi & de Madame de Monteſpan.

Mademoiselle de Nantes ſa ſœur épouſa Mr. le Duc de Bourbon; & comme elle n'avoit que douze ans accomplis on ne les mit enſemble que quelques années après. Ce mariage ſe fit à Verſailles dans le grand appartement du Roi, où il y eut une illumination & toute la magnificence dont on ſçait que le Roi étoit capable. Le grand Condé & ſon fils n'oublierent

rien pour témoigner leur joye, comme ils n'avoient rien oublié pour faire réuſſir ce mariage.

MADAME la Ducheſſe eut la petite-vérole à Fontainebleau dans le tems de ſa plus grande beauté. Jamais on n'a rien vu de ſi aimable ni de ſi brillant qu'elle parut la veille que cette maladie lui prit. Il eſt vrai que ceux qui l'ont vue depuis ont eu peine à croire qu'elle lui eût rien fait perdre de ſes agrémens. Quoi qu'il en ſoit, elle courut risque de perdre encore plus que la beauté; & ſa vie fut dans un grand péril. Le grand Condé allarmé partit de Chantilly avec la goutte pour ſe renfermer avec elle & venir lui rendre tous les ſoins non ſeulement d'un pere tendre mais d'une garde zêlée. Le Roi au bruit de l'extrémité de Made. la

Ducheſſe voulut l'aller voir, mais Mr. le Prince ſe mit au travers de la porte pour l'empêcher d'entrer, & il ſe fit là un combat entre l'amour paternel & le zêle d'un Courtiſan, bien glorieux pour Me. la Ducheſſe. Le Roi fut le plus fort & paſſa outre malgré la réſiſtance de Mr. le Prince.

Madame la Ducheſſe revint à la vie, le Roi à Verſailles, & Mr. le Prince demeura conſtamment auprès de ſa belle petite-fille. Le changement de vie, les veilles & la fatigue dans un corps auſſi exténué que le ſien, lui cauſerent la mort peu de tems après.

Monsieur le Prince de Conti profita des dernieres années de la vie de ce héros, heureux dans ſa diſgrace d'employer d'une maniere auſſi avantageuſe un tems qu'il auroit perdu à la Cour;

mais je ne crois pas déplaire à ceux qui par hazard liront un jour mes Souvenirs, de leur raconter ce que je ſçais de Meſſieurs les Princes de Conti & ſur-tout de ce dernier dont l'eſprit, la valeur, les agrémens & les mœurs ont fait dire de lui ce que l'on avoit dit de Jules Céſar.

La paix dont jouiſſoit la France ennuya ces Princes; ils demanderent au Roi la permiſſion d'aller en Hongrie. Le Roi, bien loin d'être choqué de cette propoſition, leur en ſçut gré & conſentit d'abord à leur départ; mais à leur exemple toute la jeuneſſe vint demander la même grace, & inſenſiblement tout ce qu'il y avoit de meilleur en France & par la naiſſance & par le courage auroit abandonné le Royaume pour aller ſervir un Prince ſon ennemi

naturel, ſi Mr. de Louvois n'en avoit fait voir les conſéquences & ſi le Roi n'avoit pas révoqué la permiſſion qu'il avoit donnée trop légérement: cependant Mrs. les Princes de Conti ne céderent qu'en apparence à ces derniers ordres; ils partirent ſecrettement avec Mr. le Prince de Turenne & Mr. le Prince Eugene de Savoye. Pluſieurs autres devoient les ſuivre à meſure qu'ils trouveroient les moyens de s'échapper; mais leur deſſein fut découvert par un Page de ces Princes qu'ils avoient envoyé à Paris, & qui s'en retournoit chargé de lettres de leurs amis. Mr. de Louvois en fut averti, & on arrêta le Page comme il étoit ſur le point de ſortir du Royaume: on prit ces lettres & Mr. de Louvois les apporta au Roi, parmi leſquelles il eut la dou-

leur d'en trouver de Mᵉ. la Princeſſe de Conti ſa fille remplies des traits les plus ſatyriques contre lui & contre Madᵉ. de Maintenon ; celles de Mᵉˢ. de la Rochefoucault & de quelques autres étoient dans le même goût ; mais il y en avoit qui ſe contentoient de quelques traits d'impiété & de libertinage : telle étoit la lettre du Marquis d'Alincourt, depuis Duc de Villeroy. Sur quoi le vieil Maréchal de Villeroy ſon grand-pere qui vivoit encore dit ; *au moins mon petit-fils n'a parlé que de Dieu, il pardonne, mais les hommes ne pardonnent point.* Le Roi exila toute cette Jeuneſſe.

MADAME la Princeſſe de Conti en fut quitte pour la peine & la honte de paroître tous les jours devant ſon pere & ſon Roi, juſtement irrité, & d'a-

voir recours à une femme qu'elle avoit outragée pour obtenir ſon pardon. Mᵉ. de Maintenon lui parla avec beaucoup de force, non pas ſur ce qui la regardoit, car elle ne croyoit pas avec raiſon que ce fût à elle à qui l'on eût manqué; mais en diſant des vérités dures à Madᵉ. la Princeſſe de Conti, elle n'oublioit rien pour adoucir le Roi, & comme il étoit naturellement bon & qu'il aimoit tendrement ſa fille, il lui pardonna; cependant ſon cœur étant véritablement bleſſé, il faut avouer que ſa tendreſſe pour elle n'a jamais été la même depuis, d'autant plus qu'il trouvoit journellement bien des choſes à redire dans ſa conduite.

Messieurs les Princes de Conti revinrent après la défaite des Turcs. L'aîné mourut peu de tems après,

comme je l'ai dit, de la petite-vérole; & l'autre fut exilé à Chantilly. Pour Made. la Princeſſe de Conti, elle ne perdit à ſa petite-vérole qu'un mari qu'elle ne regretta pas; d'ailleurs veuve à dix-huit ans, Princeſſe du ſang & auſſi riche que belle, elle eut de quoi ſe conſoler. On a dit qu'elle avoit beaucoup plû à Monſieur ſon beau-frere, & comme il étoit lui-même fort aimable, il eſt vraiſemblable qu'il lui plut auſſi.

Le grand Condé demanda en mourant au Roi le retour à la Cour de Mr. le Prince de Conti, qu'il obtint; & ce Prince épouſa peu de tems après Madlle. de Bourbon, mariage que ce Prince avoit infiniment deſiré. Mr. le Prince de Conti qui, comme je l'ai déja dit, avoit été élevé avec Mon-

ſeigneur fut toujours parfaitement bien avec lui, & il y a beaucoup d'apparence que s'il avoit été le maître, ce Prince auroit eu part au gouvernement.

Je me mariai en 86. On fit Mr. de Caylus Menin de Monſeigneur; & comme j'étois extrémement jeune, puiſque je n'avois pas encore tout-à-fait treize ans, Made. de Maintenon ne voulut pas que je fuſſe encore établie à la Cour. Je vins donc demeurer à Paris chez ma belle-mere, mais on me donna en 87. un appartement à Verſailles, & Made. de Maintenon pria Made. de Montchevreüil ſon amie de veiller ſur ma conduite.

Je m'attachai malgré les remontrances de Made. de Maintenon à Me. la Ducheſſe. Elle eut beau me dire qu'il

ne falloit rendre à ces gens-là que des reſpects & ne s'y jamais attacher : que les fautes que Madᵉ. la Dauphine feroit, retomberoient ſur moi, & que les choſes raiſonnables qu'on trouveroit dans ſa conduite ne ſeroient attribuées qu'à elle. Je ne crus pas Madame de Maintenon. Mon goût l'emporta, je me livrai toute entiere à Madame la Ducheſſe & je m'en trouvai mal.

La guerre recommença en 88. par le ſiége de Philisbourg, & le Roi d'Angleterre fut chaſſé de ſon trône l'hyver d'après : la Reine d'Angleterre ſe ſauva la premiere avec le Prince de Galles ſon fils ; & la fortune ſinguliere de Mʳ. de Lauzun fit qu'il ſe trouva préciſément en Angleterre dans ce tems-là. On lui ſçut gré ici d'avoir

contribué à une fuite à laquelle le Prince d'Orange n'auroit eu garde de s'oppoſer. Le Roi cependant l'en récompenſa comme d'un grand ſervice rendu aux deux couronnes. A la priere du Roi & de la Reine d'Angleterre, il le fit Duc, & lui permit de revenir à la Cour où il n'avoit paru qu'une fois après ſa priſon. Monſieur le Prince en le voyant revenir dit que c'étoit une bombe qui tomboit ſur tous les Courtiſans.

Si le Prince d'Orange n'avoit pas été fâché de voir partir d'Angleterre la Reine & le Prince de Galles, il fut encore plus ſoulagé d'être défait de ſon beau-frere.

Le Roi les vint recevoir avec toute la politeſſe d'un Seigneur particulier qui ſçait bien vivre, & il a eu la même

conduite avec eux juſqu'au dernier moment de ſa vie.

MONSIEUR de Montchevreüil étoit Gouverneur de S^t. Germain; & comme je quittois peu Mad^e. de Montchevreüil, je voyois avec elle cette Cour de près. Il ne faut donc pas s'étonner, ſi ayant vu croître le Prince de Galles, naître la Princeſſe ſa ſœur, & reçu beaucoup d'honnêtetés du Roi & de la Reine d'Angleterre, je ſuis demeurée Jacobite malgré les changemens qui ſont arrivés en ce pays-ci par rapport à cette cauſe.

LA Reine d'Angleterre s'étoit fait haïr, diſoit-on, par ſa hauteur, autant que par la Religion qu'elle profeſſoit en Italienne, c'eſt-à-dire qu'elle y ajoutoit une infinité de petites pratiques, inutiles par-tout, & beaucoup

plus

plus mal placées en Angleterre. Cette Princeſſe avoit pourtant de l'eſprit & de bonnes qualités qui lui attirerent une eſtime & un attachement de la part de Made. de Maintenon, qui n'a fini qu'avec leurs vies.

Il eſt vrai que Made. de Maintenon ſouffroit impatiemment le peu de ſecret qu'ils gardoient dans leurs affaires, car on n'a jamais fait de projet pour leur rétabliſſement, qui n'ait été auſſitôt ſçû en Angleterre qu'imaginé à Verſailles; mais ce n'étoit pas la faute de ces malheureuſes Majeſtés : ils étoient environnés à St. Germain de gens qui les trahiſſoient, juſqu'à une femme de la Reine, pour laquelle elle avoit une bonté particuliere, & qui prenoit dans ſa poche les lettres que le Roi ou Made. de Maintenon lui écri-

voient, les copioit pendant que la Reîne dormoit, & les envoyoit en Angleterre. Cette femme s'appelloit Madame Striklam, mere d'un petit Abbé Striklam, qui dans ces derniers tems, digne héritier de Made. ſa mere, a prétendu au Cardinalat par ſon manége.

Je ne parlerai point de la guerre ni des différens ſuccès qu'elle eut plus ou moins heureux pour la France & toujours glorieux pour les armes du Roi. Ces choſes ſe trouvent écrites par-tout; une femme & ſur-tout de l'âge dont j'étois, tourne ſes plus grandes attentions ſur des bagatelles.

Le Roi alla lui-même faire le ſiége de Mons en 91. Les Princeſſes demeurerent à Verſailles & Made. de Maintenon à St. Cyr dans une ſi grande ſolitude qu'elle ne vouloit pas même que

j'y allaſſe. Je demeurai à Verſailles avec les Princeſſes, & comme il n'y avoit point d'hommes, nous y étions dans une grande liberté. Made. la Princeſſe de Conti & Made. la Ducheſſe avoient chacune leurs Amies différentes, & comme elles ne s'aimoient pas, leurs Cours étoient fort ſéparées. C'eſt là que Made. la Ducheſſe fit voir cette humeur heureuſe & aimable par laquelle elle contribuoit elle-même à ſon amuſement & à celui des autres. Elle imagina de faire un Roman & de transporter les caracteres & les mœurs du tems préſent ſous les noms de la Cour d'Auguſte. Celui de Julie avoit par lui-même aſſez de rapport avec Made. la Princeſſe de Conti, à ne le prendre que ſuivant les idées qu'Ovide en donne, & non pas dans la débauche

rapportée par les hiſtoriens; mais il eſt aiſé de comprendre que ce cannevas n'étoit pas mal choiſi & avec aſſez de malignité; nous ne laiſſions pas d'y avoir toutes nos Epiſodes, mais en beau, au moins pour celles qui étoient de la Cour de Madᵉ. la Ducheſſe. Cet ouvrage ne fut qu'ébauché & nous amuſa, & c'étoit tout ce que nous en voulions.

PENDANT une autre campagne les Dames ſuivirent en partie, c'eſt-à-dire, Madᵉ. la Ducheſſe d'Orléans, Madᵉ. la Princeſſe de Conti & Madᵉ. de Maintenon. Madᵉ. la Ducheſſe ne ſuivit pas parce qu'elle étoit groſſe, elle demeura à Verſailles, & quoique je le fuſſe auſſi, ce qui m'empêcha de ſuivre Mᵉ. de Maintenon, on ne me permit pas de demeurer avec elle. Madᵉ. de Main-

tenon m'envoya avec Madame de Montchevreuil à S^t. Germain, où je m'ennuyai comme on peut croire. Il arriva qu'un jour étant allée rendre une viſite à Madame la Ducheſſe, je lui parlai de mon ennui & lui fis ſans doute des portraits vifs de Mad^e. de Montchevreuil & de ſa dévotion qui lui firent aſſez d'impreſſion pour en écrire à Mad^e. de Bouſolles d'une maniere qui me rendit auprès du Roi beaucoup de mauvais offices. Le Roi fut curieux de voir ſur quoi leur commerce pouvoit rouler, & malheureuſement cet article qui me regardoit tomba ainſi entre ſes mains. On regarda ces plaiſanteries qui m'avoient paru innocentes comme très-criminelles; on y trouva de l'impiété, & elles diſpoſerent les eſprits à recevoir les impreſſions déſavantageuſes qui me firent

enfin quitter la Cour pour quelque tems. Ainſi Madᵉ. de Maintenon avoit eu raiſon de m'avertir qu'il n'y avoit rien de bon à gagner avec ces gens-là.

Ces choſes ſe paſſerent pendant le ſiége de Namur, & les Dames qui ſuivirent le Roi s'arrêterent à Dinan. Ce fut auſſi dans cette même année que ſe donna le combat de Steinkerque où je perdis un de mes freres à la tête du Régiment de la Reine Dragons. Le Roi revint à Verſailles après la priſe de Namur.

Les hyvers ne ſe reſſentoient point de la guerre; la Cour étoit auſſi nombreuſe, magnifique & occupée de ſes plaiſirs, tandis que Madᵉ. de Maintenon bornoit les ſiens à Sᵗ. Cyr & à perfectionner cet ouvrage.

Le Roi fit le mariage de Mʳ. le Duc

d'Orléans avec Mademoiſelle de Blois; feu Monſieur y donna les mains non ſeulement ſans peine, mais avec joye. Madame tint quelques diſcours mal à propos, puiſqu'elle ſçavoit bien qu'ils étoient inutiles. Il eſt vrai qu'il ſeroit à deſirer pour la gloire du Roi, comme je l'ai déja dit, qu'il n'eût pas fait prendre une telle alliance à ſon propre neveu & à un Prince auſſi près de la Couronne; mais les autres mariages avoient ſervi de dégrés à celui-ci.

Je me ſouviens qu'on diſoit déja que Mr. le Duc d'Orléans étoit amoureux de Made. la Ducheſſe. J'en dis un mot en badinant à Mademoiſelle de Blois, & elle me répondit d'une façon qui me ſurprit avec ſon ton de Lendore: *je ne me ſoucie pas qu'il m'aime, je me ſoucie qu'il m'épouſe.* Elle a eu ce conten-

tement.

Feu Monſieur avoit eu envie de préférer Made. la Princeſſe de Conti fille du Roi, veuve depuis pluſieurs années, à Mademoiſelle de Blois; & je crois que le Roi y auroit conſenti, ſi elle l'avoit voulu; mais elle dit à Monſieur qu'elle préféroit la liberté à tout. Cependant elle fut très-fâchée de voir ſa cadette de tant d'années, paſſer ſi loin devant elle. Mais je dois dire à la louange de Made. la Ducheſſe, qu'elle ne fut pas ſenſible à ce petit déſagrément qui la touchoit pourtant de plus près, & je lui ai entendu dire que puiſqu'il falloit que quelqu'un eût un rang au deſſus d'elle, elle aimoit mieux que ce fût ſa ſœur qu'une autre. Elle étoit d'autant plus louable d'avoir ces ſentimens qu'elle n'avoit qu'une médio-

cre tendreſſe pour ſa ſœur; il eſt vrai qu'elles ſe réchaufferent quelques années après, & que leur union parut intime ; mais les communes favorites, par la ſuite des tems, les brouillerent d'une maniere irréconciliable, & j'aurai occaſion plus d'une fois de parler de cette brouillerie à laquelle il faut attribuer beaucoup de nos malheurs.

Il faudroit pour faire le portrait de Monſieur le Duc d'Orléans un ſingulier & terrible pinceau: de tout ce que nous avons vu en lui, & de tout ce qu'il a voulu paroître, il n'y avoit en lui de réel que l'eſprit dont en effet il avoit beaucoup, c'eſt-à-dire, une conception aiſée, une grande pénétration, beaucoup de diſcernement, de la mémoire & de l'éloquence ; mais malheureuſement ſon caractere tourné

au mal, lui avoit fait croire que la vertu n'eſt qu'un nom vain & que le monde étant partagé entre des ſots & des gens d'eſprit, la vertu & la morale étoient le partage des ſots, & que les gens d'eſprit affectoient ſeulement par rapport à leurs vues d'en paroître avoir ſelon qu'il leur convenoit. Ce Prince avoit été parfaitement bien élevé; & comme dans ſa jeuneſſe les qualités de ſon eſprit couvroient les défauts de ſon cœur, on avoit conçu de grandes eſpérances de lui. Je me ſouviens que Mad^e. de Maintenon inſtruite par ceux qui prenoient ſoin de ſon éducation, ſe réjouiſſoit de ce qu'on verroit paroître dans la perſonne du Duc de Chartres (car c'eſt ainſi qu'il s'eſt appellé juſqu'à la mort de Monſieur,) un Prince plein de mérite & capable par ſon exem-

ple de faire goûter à la Cour la vertu & l'eſprit; mais à peine Monſieur le Duc de Chartres fut-il marié & maître de lui, qu'on le vit adopter des goûts qu'il n'avoit pas, s'enyvrer ſans aimer le vin, galant ſans amour & même ſans galanterie; mais comme ces mauvaiſes qualités n'avoient pas encore paru au point où nous les avons vues depuis, on dit qu'il reſſembloit au feu Prince de Conti; nous verrons par la ſuite qu'il a bien paſſé ce modele.

Monsieur le Duc du Maine ſe maria dans le même tems & épouſa (comme je l'ai dit) une fille de Mr. le Prince. L'aînée avoit épouſé Mr. le Prince de Conti, cadet de celui qui mourut de la petite-vérole, & Madame la Ducheſſe du Maine n'étoit pas l'aînée de celle qui reſtoit à marier; cependant on la

préféra à ſa ſœur, ſur ce qu'elle avoit peut-être une ligne de plus. Peut-on marquer plus ſenſiblement, ni même plus baſſement qu'on ſe ſente honoré d'une alliance? Mademoiſelle de Condé, aînée de Madame du Maine, reſſentit vivement cet affront & en a conſervé le ſouvenir juſqu'à la fin de ſes jours. J'avoue qu'on lui avoit fait tort, & que ſi elle étoit un tant ſoit peu plus petite, elle étoit beaucoup mieux faite, d'un eſprit plus doux & plus raiſonnable. Quoi qu'il en ſoit de l'une & de l'autre, Madame la Ducheſſe portée à ſe mocquer, appelloit ſes belles-ſœurs les Poupées du Sang; & quand le mariage fut déclaré, elle redoubla ſes plaiſanteries avec Monſieur ſon frere d'une façon qui les a par la ſuite brouillées très-ſérieuſement. C'eſt

encore une des cauſes d'une diſcuſſion dans la famille Royale, dont les effets ont été funeſtes.

A peine Madame du Maine fut-elle mariée, qu'elle ſe mocqua de tout ce que Monſieur le Prince lui put dire, dédaigna de ſuivre les exemples de Made. la Princeſſe, & les conſeils de Made. de Maintenon. Ainſi s'étant rendue bientôt incorrigible, on la laiſſa en liberté faire tout ce qu'elle voulut: la contrainte qu'il falloit avoir à la Cour l'ennuya; elle alla à Sceaux jouer la Comédie & faire tout ce qu'on a entendu dire des nuits blanches & tout le reſte. Monſieur le Duc ſon frere pendant un tems prit un très-grand goût pour elle; les vers & les pièces d'éloquence volerent entre eux, chanſons contre eux volerent auſſi; l'Abbé de

Chaulieu & Mr. de la Farre ſecondoient le goût que Monſieur le Duc avoit pour la poéſie, Maleſieu & l'Abbé Geneſt : enfin le frere & la ſœur ſe brouillerent au grand contentement, je crois, de Madame la Ducheſſe.

Monsieur le Duc avoit de grandes qualités, de l'eſprit, de la valeur au ſuprême dégré : il aimoit le Roi & l'Etat ; bien loin d'avoir cet intérêt ſordide qu'on a toujours reproché aux Condés, il étoit juſte & déſintéreſſé, & en donna des marques après la mort de Monſieur le Prince ſon pere quand il fut en poſſeſſion du Gouvernement de Bourgogne. Mr. le Prince exigeoit de cette Province une ſomme d'argent conſidérable indépendante des droits de ſon Gouvernement, & Mr. le Duc ſon fils en prenant ſa place la remit géné-

reuſement à la Province. Ce Prince ne laiſſoit pas d'avoir des défauts, il étoit brutal; & quant à ſon eſprit, les meilleures choſes qu'il avoit penſées devenoient ennuyeuſes à force de les lui entendre redire: il aimoit la bonne compagnie, mais il n'y arrivoit pas toujours à propos. On ne peut pas en apparence être moins fait pour l'amour qu'il l'étoit, cependant il ſe donnoit continuellement comme un homme à bonne fortune; il aimoit Madame ſa femme plus qu'aucune de celles dont il vouloit qu'on le crût bien traité, cependant il affectoit beaucoup d'indifférence pour elle, il en étoit exceſſivement jaloux & ne vouloit pas le paroître. Quoi qu'il en ſoit, l'Etat & Madame la Ducheſſe ont fait une perte irréparable à ſa mort. Ses défauts n'é-

toient apperçus que de ceux qui avoient l'honneur de le voir familiérement, & ſes bonnes qualités auroient été d'une grande reſſource à la France, à la mort de Louis XIV. dont il étoit plus eſtimé qu'aimé parce qu'en effet il étoit plus eſtimable qu'aimable.

MONSIEUR le Prince de Conti étoit le contraire; quoiqu'il eût de grandes qualités, bien de la valeur & beaucoup d'eſprit, cependant on peut dire qu'il étoit plus aimable qu'eſtimable. Il n'avoit jamais que l'eſprit qui convenoit avec ceux avec qui il étoit, tout le monde ſe croyoit à ſa portée: jamais (je ne dis pas un Prince) mais aucun homme n'a eu au même dégré que lui le talent de plaire. D'ailleurs il étoit foible pour la Cour autant qu'avec Madame ſa femme. On dit qu'il étoit in-

téreſſé, je n'en ſçais rien, je ſçais ſeulement que l'état de ſa fortune ne lui permettoit pas de paroître fort généreux. Sa figure n'avoit rien de régulier, il étoit grand ſans être bien fait, maladroit avec de la grace, un viſage agréable, ce qui formoit un tout plein d'agrémens & de charmes; à quoi l'eſprit & le caractere contribuoient. Monſieur le Duc ne l'aimoit pas naturellement, ni ſurnaturellement, par l'amour qu'il eut pour Madame la Ducheſſe, cependant il le copioit & vouloit ſouvent qu'on crût qu'il avoit imaginé les mêmes choſes que lui.

Monsieur le Prince de Conti juſqu'à la paſſion qu'il eut pour Madame la Ducheſſe, n'avoit pas paru capable d'en avoir de bien ſérieuſe; il avoit eu pluſieurs affaires galantes & avoit fait

voir plus de coquetterie que d'amour, mais il en eut un violent pour Madame la Ducheſſe; peut-être que le raport d'agrémens qu'on trouvoit en eux & la crainte des perſonnes intéreſſées ont contribué à faire naître cette paſſion; il eſt certain du moins que les ſoupçons de Mr. le Prince, les précautions de Madame la Princeſſe, & l'inquiétude de Monſieur le Duc l'ont prévenue. Il y avoit longtems que Madame la Ducheſſe étoit mariée & que ſa beauté faiſoit du bruit dans le monde ſans que Mr. le Prince de Conti parût y faire attention; quelques perſonnes même s'y étoient attachées particuliérement, mais aucuns ne lui ont plû, ſi on en excepte le Comte de Mailly, dont je ne répondrois pas quoique je n'aye rien vu en paſſant ma vie avec el-

le, qui pût autoriſer les bruits qui ont couru. Je l'ai bien vû amoureux, j'en ai parlé quelquefois en badinant, & Made. la Ducheſſe me répondoit ſur le même ton. Made. de Maintenon lui en a ſouvent parlé & en ma préſence, mais il ſe tiroit des réprimandes qu'elle lui faiſoit, par des plaiſanteries, qui réuſſiſſoient preſque toujours avec Madame de Maintenon, quand elles étoient faites avec eſprit. Laſſé pourtant des diſcours qu'on tenoit & craignant enfin qu'ils ne revinſſent au Roi, il fit ſemblant d'être amoureux d'une autre femme; ce prétexte réuſſit aſſez pour allarmer la famille de cette femme; & comme c'étoit des gens de bien à la Cour, ils vinrent prier Made. de Maintenon d'empêcher le Comte de Mailly de continuer les airs qu'il ſe

donnoit à l'égard de leur fille; c'étoit tout ce que vouloit le Comte de Mailly, & il ne manqua pas de dire à Made. de Maintenon que ſi elle le grondoit ſur cette femme, il falloit au moins qu'elle fût en repos ſur l'autre. Quoi qu'il en ſoit, & le prétexte & la réalité prirent fin. Monſieur le Prince de Conti ouvrit les yeux ſur les charmes de Madame la Ducheſſe à force de s'entendre dire de ne la pas regarder; il l'aima paſſionément, & ſi de ſon côté elle a aimé quelque choſe, c'eſt aſſurément lui, quoi qu'il ſoit arrivé depuis.

On prétend, & ce n'eſt pas, je crois, ſans raiſon, que ce Prince qui n'avoit été juſques-là ſenſible qu'à la gloire ou à ſon plaiſir, le fut aſſez aux charmes de Madame la Ducheſſe pour

lui ſacrifier une couronne.

On ſçait qu'il fut appellé par un parti en Pologne & on prétend qu'il auroit été unanimement déclaré Roi, s'il l'avoit bien voulu, & ſi ſon amour pour Made. la Ducheſſe n'avoit pas ralenti ſon ambition. Je crois pourtant que beaucoup d'autres choſes ont contribué au mauvais ſuccès de ſon voyage en Pologne; mais comme on croyoit ici dans le tems qu'il partit l'affaire certaine, & qu'il étoit perſuadé de ne jamais revenir en France, les adieux furent auſſi tendres & auſſi triſtes entre Made. la Ducheſſe & lui qu'on peut ſe l'imaginer.

Ils avoient un Confident contre lequel la jalouſie & la véhémence de Monſieur le Duc ne pouvoit rien; ce Confident étoit Monſieur le Dauphin,

& je crois qu'ils n'en ont jamais eu d'autres. Cette affaire a été menée avec une ſageſſe & une conduite ſi admirable qu'ils n'ont jamais pu donner aucune priſe ſur eux, ſi bien que Madame la Princeſſe fut réduite à convenir avec Madame ſa belle-fille qu'elle n'avoit d'autres raiſons de ſoupçonner cette galanterie que parce que Monſieur le Prince de Conti & elle paroiſſoient faits l'un pour l'autre.

MONSIEUR le Prince de Conti ne goûta pas longtems le dédommagement qu'il trouvoit dans ſa paſſion au défaut d'une couronne; ſon tempérament foible le fit preſque auſſitôt après ſon retour tomber dans une langueur qui termina enfin ſa vie trois ou quatre ans après, infiniment regretté de toute la France, de Monſeig. & de ſa Maitreſſe.

Elle eut beſoin de la force qu'elle a naturellement ſur elle-même, pour cacher à Monſieur le Duc ſa douleur: elle y réuſſit d'autant plus, je crois, qu'il étoit ſi ſoulagé de n'avoir plus ni un tel rival ni un tel concurrent qu'il ne ſe ſoucia pas d'examiner ni le paſſé ni le fond du cœur.

Madame la Ducheſſe vécut comme un ange avec lui, elle fit même que l'éloignement de Monſeigneur pour la perſonne de Monſieur le Duc diminua: il paroiſſoit s'accoutumer à lui & il y auroit été fort bien par la ſuite, ſi une mort prompte ne l'avoit enlevé dans le tems qu'il étoit, comme je l'ai déja dit, le plus néceſſaire à la France & à ſa maiſon & à Madame ſa femme. Elle en parut infiniment affligée & je crois que c'étoit de bonne foi: elle

n'avoit que de l'ambition dans la tête & dans le cœur depuis la mort de Mr. le Prince de Conti, & Monſieur le Duc avoit toutes les qualités propres à lui faire concevoir de grandes eſpérances de ce côté-là, & il étoit impoſſible, de quelque façon que la famille Royale ſe pût tourner, que Monſieur le Duc n'eût pas joué un grand rôle, Madame la Ducheſſe gouvernant alors Monſeigneur, & Monſieur le Duc ayant de ſon côté tout le courage & toute la capacité néceſſaire pour commander les armées & même pour gouverner l'Etat.

La faveur de Madame la Ducheſſe auprès de Monſeigneur redoubla après cette mort : il étoit continuellement chez elle, & l'envie que Monſieur le Duc de Berry avoit de lui plaire faiſoit

auſſi qu'il s'y trouvoit ſouvent avec lui ; & comme Madame la Ducheſſe mit dans le monde dans ce même tems les Princeſſes ſes filles & qu'elles étoient par conſéquent ſouvent avec Monſeigneur, & Monſieur le Duc de Berry, on jugea que Madame la Ducheſſe avoit deſſein de faire le mariage de Mademoiſelle de Bourbon avec Monſieur le Duc de Berry, ou du moins on ſe ſervit de cette raiſon pour preſſer celui de Mademoiſelle d'Orléans avec ce Prince.

Il faut avouer ici que Madame de Maintenon entra dans cette crainte, & que ſon amitié pour Mad^e. la Ducheſſe de Bourgogne lui fit appréhender le grand crédit de Mad^e. la Ducheſſe. Elle ne put imaginer ſans une peine extrême que Madame la Ducheſſe de

Bourgogne ſe verroit un jour abandonnée & que toute la Cour ſeroit aux pieds de Madame la Ducheſſe, pour plaire à Monſeigneur. Elle voyoit dans Madame la Ducheſſe une conformité de caractere, de vues & d'humeur entre elle & Madame de Monteſpan qui la déterminerent entiérement pour le côté d'Orléans ; mais je me ſouviens que je n'ai pas encore dit un mot de Made. la Ducheſſe de Bourgogne. On ſçait que cette Princeſſe n'avoit que dix à onze ans quand elle vint en France ; ſa grande jeuneſſe & les prieres de Made. la Ducheſſe de Savoye ſa mere firent que Madame de Maintenon en prit un ſoin particulier, ou, pour mieux dire, l'intérêt du Roi & celui de toute la France l'engagerent encore plus à donner tous ſes ſoins pour achever l'é-

ducation que Madame la Ducheſſe de Savoye avoit ſi bien commencée; car il faut dire la vérité, & je l'ai ſouvent entendu dire à Made. de Maintenon, qu'on ne peut avoir été mieux élevée que l'avoit été cette Princeſſe. *Nous n'aurions fait*, diſoit-elle, *que la gâter ici, ſi les bonnes qualités qui ſont en elle y avoient été moins fortement imprimées.* Made. de Maintenon ſe mit donc en poſſeſſion de la Princeſſe de Savoye, dès qu'elle arriva ici; & elle, ſoit par eſprit ou par ſentiment, défera entiérement à ſes avis. Elle fut juſqu'à ſon mariage & quelque tems encore après, fort ſéparée des Princeſſes & du reſte de la Cour. Madame de Maintenon la formoit ſous les yeux du Roi, elle l'environna autant qu'il lui fut poſſible de perſonnes de mérite,

elle lui donna pour Dame d'honneur Madame la Ducheſſe du Lude, pour Dame d'atour Madame la Comteſſe de Mailly, & les Dames du palais étoient choſies entre ce qu'il y avoit de meilleur ou du moins regardé comme tel par Madame de Maintenon.

La Ducheſſe du Lude avoit de la dignité dans l'extérieur & une déférence à l'égard de Made. de Maintenon qui lui tenoit lieu d'eſprit. On n'avoit voulu dans cette place qu'une repréſentation; c'eſt auſſi tout ce qu'elle avoit, & elle ne faiſoit rien ſans en rendre compte. Les Princeſſes qui virent qu'on éloignoit Madame la Ducheſſe de Bourgogne de leur commerce, n'en ſçurent pas bon gré à Madame de Maintenon, & ſur-tout Madame la Ducheſſe qui dans le fond ne l'aimoit pas, moins

par rapport à Madame de Monteſpan que parce qu'elle avoit voulu autrefois lui donner des avis, & qu'elle l'avoit ſouvent blâmée dans ſa conduite; mais dans le fond c'étoit plus pour la rendre telle qu'il convenoit au Roi que par tout autre motif; mais comme on ne ſe rend pas juſtice, elle l'accuſoit d'une choſe dont pourtant elle l'avoit bien avertie, & qu'il n'avoit tenu qu'à elle de prévenir; il eſt vrai que Mad^e. de Maintenon ayant penſé peut-être aſſez à propos, que ſon exemple & ſes diſcours pouvoient être dangereux & gâter en un inſtant tout ce qu'elle auroit fait avec beaucoup de peines & de tems auprès de Mad^e. la Ducheſſe de Bourgogne, elle fit enſorte qu'elle ne vît gueres Mad^e. la Ducheſſe, & qu'elle ne lui parlât jamais en particu-

lier; elle ne craignoit pas de même Madame la Ducheſſe d'Orléans dont l'eſprit étoit moins porté à la raillerie & qui s'étoit plus ménagée avec Made. de Maintenon : d'ailleurs Madame la Dauphine & Madame de Maintenon étoient entourées de femmes attachées à Madame la Ducheſſe d'Orléans qui la faiſoient valoir, & qui relevoient avec malignité tout ce que faiſoit & diſoit Madame la Ducheſſe, & lui attribuoient même ſouvent des choſes à quoi elle n'avoit pas penſé.

J'Ai ouï dire à Madame la Ducheſſe, dans le tems de la déclaration du mariage de Mr. le Duc de Berry, qu'elle n'avoit jamais parlé à Monſeigneur de lui faire épouſer Madlle. de Bourbon, & véritablement Monſeigneur étoit peu propre à recevoir de pareilles pro-

poſitions & d'entrer dans un projet qu'il n'auroit pas confié au Roi. Madame la Ducheſſe qui le connoiſſoit ſe ſeroit bien gardée de lui laiſſer ſeulement croire qu'elle en eût la penſée: peut-être imaginoit-elle que le Roi étant vieux, il pourroit arriver que Monſieur le Duc de Berry n'étant pas marié, il lui ſeroit alors facile de déterminer le choix de Monſeigneur en faveur d'une de ſes filles; mais à coup ſûr elle ne lui auroit jamais, en attendant, confié cette penſée. A dire la vérité, quoique la fille de Monſieur le Duc d'Orléans dût paſſer devant une fille d'une branche cadette, il n'étoit pas naturel & convenable après ce qui s'étoit paſſé en Eſpagne d'allier la maiſon d'Orléans à un Prince auſſi près de la Couronne & frere du Roi d'Eſpa-

gne, & il eût été à deſirer ou que le Roi n'eût point marié Monſieur le Duc de Berry, ce qui ne preſſoit pas, ou qu'il eût fait un autre choix; il ne lui falloit ni une fille de Madame la Ducheſſe, ni une fille de Madame la Ducheſſe d'Orléans par la bâtardiſe des meres, mais il falloit encore moins prendre la fille d'un homme qui au moins avoit eu des intelligences avec les ennemis de la Couronne d'Eſpagne dans le tems qu'il y commandoit les armées pour conſerver cette Couronne à Philippe V. Je laiſſe même à part tout ce qui s'eſt dit & du poiſon & de la conduite qu'il tenoit en ce pays-là: ſes traités avec l'Angletterre étoient ſuffiſans pour qu'on fît avec juſtice le procès à ce Prince. Et c'étoit une aſſez grande clémence au Roi de lui avoir

pardonné

pardonné ſans avoir voulu l'approcher de plus près de ſa perſonne par cette alliance; mais enfin la deſtinée de la France fit qu'il penſât autrement. Ce Roi ſi ſage conſentit à un mariage dont il eut lieu de ſe repentir. Monſeigneur y donna les mains par cette déférence qu'il eut toujours aux volontés du Roi, & de ſi bonne grace qu'il ne parut pas même en être fâché. Madame la Dauphine en fut ravie, elle regardoit ce mariage comme ſon ouvrage & elle croyoit qu'il aſſuroit le repos & l'agrément de ſa vie après la mort du Roi; mais à peine fut-il conclu qu'elle eut lieu de s'en repentir. Madame la Ducheſſe de Berry ne ſe contraignit plus, & il eſt bien plus étonnant qu'avec ſon caractere & ſon tempérament elle eût pu prendre autant ſur elle qu'elle y prit

dans les deux années qui précéderent ſon mariage, qu'il ne l'eſt, qu'étant parvenue à ce qu'elle deſiroit, elle dédaignât de ſe contraindre après. Elle ſe montra donc, dès le lendemain de ſes nôces, telle qu'elle étoit, c'eſt-à-dire, une autre Reine de Navarre pour les mœurs; à quoi elle ajoutoit le goût du vin, & une ambition que les perſonnes fort diſſolues n'ont ordinairement pas; mais il faut avouer qu'elle avoit été élevée d'une maniere bien propre à porter ſes mauvaiſes qualités auſſi loin qu'elles pouvoient aller. Monſieur ſon pere avoit eu pour elle dès ſa naiſſance une amitié ſinguliere, & à meſure qu'elle avançoit en âge, il lui confioit ſes goûts & la rendoit témoin de ſes actions. Elle le voyoit avec ſes maîtreſſes, il la faiſoit ſouvent

venir en tiers entre Madame d'Argenton & lui ; & comme il avoit le goût de la peinture, il peignit lui-même ſa fille toute nue. Malgré cette éducation elle ſçut ſi bien ſe contraindre deux ans avant ſon mariage, qu'on ne parloit à Madᵉ. la Dauphine & à Madᵉ. de Maintenon que de ſa retenue ; & Madᵉ. la Ducheſſe d'Orléans qui deſiroit ardemment ce mariage & qui vit bien qu'il ne réuſſiroit pas tant que cette Princeſſe demeureroit à Paris ou à Sᵗ. Cloud entre les mains de ſon pere, la fit venir à Verſailles ſous ſes yeux. Là cette jeune Princeſſe qui comprit que ſa fortune dépendoit de ſa conduite, en eut une ſi bonne qu'on ne s'appercevoit pas de ſes mauvaiſes inclinations ; & même quelque tems avant de venir à Verſailles, dès l'âge d'onze ans,

elle penſa qu'elle avoit trop de diſpoſition à engraiſſer & que ſi elle continuoit, ſa maniere de vivre pourroit être un obſtacle aux vues qu'on avoit pour elle; ce qui lui fit prendre la réſolution de ne gueres manger, de peu dormir & de faire beaucoup d'exercices, quoiqu'elle fût naturellement gourmande & pareſſeuſe. On ne peut diſconvenir qu'une fille à cet âge capable d'une pareille réſolution, par le ſeul motif d'ambition & ſans qu'elle y fût portée par l'autorité des gens qui en avoient ſur elle, devoit être un jour bien dangereuſe, mais quand elle fut une fois mariée, elle crut que rien ne valoit la peine de ſe contraindre, auſſi s'enyvra-t-elle avec Monſieur ſon pere deux jours après ſon mariage dans un ſouper qu'il donna à Madame la

Dauphine à St. Cloud, aux yeux de cette Princeſſe, de Madame ſa mere & de Monſieur le Duc de Berry : non contens d'avoir beaucoup bû à table, ils allerent s'achever avec des liqueurs dans un petit cabinet, & Madame la Dauphine fut bien honteuſe d'avoir à la ramener dans cet état à Verſailles. Je ne parlerai point comment elle manifeſta ſes autres inclinations, il ſuffit de dire qu'elle ne tarda pas à les faire connoître. Je paſſerai de là à l'hiſtoire des pendans d'oreille qui firent tant de bruit, & qui, ſi on en croit la commune opinion, eurent des ſuites ſi funeſtes.

MADAME la Ducheſſe d'Orléans avoit des pendans d'oreille très-beaux que feu Monſieur avoit eus de la Reine-mere. Monſieur le Duc d'Orléans les

lui prit pour les donner à Madame la Ducheſſe de Berry: la maniere & la choſe devoient lui être désagréables, mais elle eut tort, les connoiſſant tous deux, d'en faire tant de bruit: elle s'en plaignit, elle pleura & elle en parla au Roi, qui gronda Madame la Ducheſſe de Berry. Madame la Dauphine entra pour ſon malheur dans cette querelle, & prit parti pour Madame la Ducheſſe d'Orléans.

Depuis ce moment Madame la Ducheſſe de Bourgogne & Mad^e. la Ducheſſe de Berry ne furent plus enſemble de la même maniere; car il faut avouer que dans les commencemens du mariage, la premiere ne regardoit pas l'autre comme ſa belle-ſœur, mais comme ſa propre fille: elle lui donnoit des conſeils, & elle l'avoit voulu for-

mer, comme elle-même l'avoit été, d'une maniere propre à plaire au Roi : ſentimens & diſpoſitions bien rares non ſeulement dans une Princeſſe, mais dans une femme ordinaire.

MADAME la Dauphine ne l'étoit pas, & ſi cette Princeſſe avoit des défauts & des foibleſſes, elle avoit auſſi de grandes qualités, & il faut avouer que ſon commerce étoit charmant. Le public a de la peine à concevoir que les Princes agiſſent ſimplement & naturellement, parce qu'ils ne les voyent pas d'aſſez près pour en bien juger, & parce que le merveilleux qu'il cherche toujours, ne ſe trouve pas dans une conduite ſimple, & dans des ſentimens réglés : on a donc mieux aimé croire que Madame la Dauphine reſſembloit à Monſieur ſon pere, & qu'elle étoit

dès l'âge d'onze ans qu'elle vint en France, auſſi fine & auſſi politique que lui, affectant pour le Roi & Mad^e. de Maintenon une tendreſſe qu'elle n'avoit pas. Pour moi qui ai eu l'honneur de la voir de près, j'en juge autrement, & je l'ai vu pleurer de ſi bonne foi ſur le grand âge des ces deux perſonnes qu'elle croyoit avec raiſon devoir mourir devant elle, que je ne puis douter de ſa tendreſſe pour le Roi; mais Madame la Dauphine étoit jeune, elle étoit femme & naturellement coquette, ce qui ſuffit pour faire comprendre qu'il y avoit journellement dans ſa conduite beaucoup de petites choſes, qu'elle auroit voulu cacher; ce n'eſt pas-là être fauſſe. Je ne dois pas même celer pour ſa juſtification qu'il y a bien de ces petites fautes où elle s'eſt laiſſée

entraîner par les autres & que le plus grand défaut que je lui ai connu, étoit d'être trop facile, & de laiſſer prendre trop d'empire aux jeunes perſonnes qui l'approchoient; ce qui l'a jettée dans quelques inconvéniens qui ont pu faire quelque tort à ſa réputation.

On a parlé de deux hommes pour leſquels on a prétendu qu'elle avoit eu du goût: le premier étoit un fou, (12) & elle étoit un Enfant quand il alla en Eſpagne où il fit auſſi l'amoureux de la Reine d'Eſpagne, ſœur de Madame la Ducheſſe de Bourgogne. Je ne l'ai pas connu parce que je n'étois pas à la Cour dans ce tems-là, mais j'en ſçais

(12) On voit bien que c'eſt de Mr. de Maulevrier que je veux parler; & la maniere dont il s'eſt tué juſtifie aſſez ce que j'en ai dit. Il ſe jetta par une fenêtre.

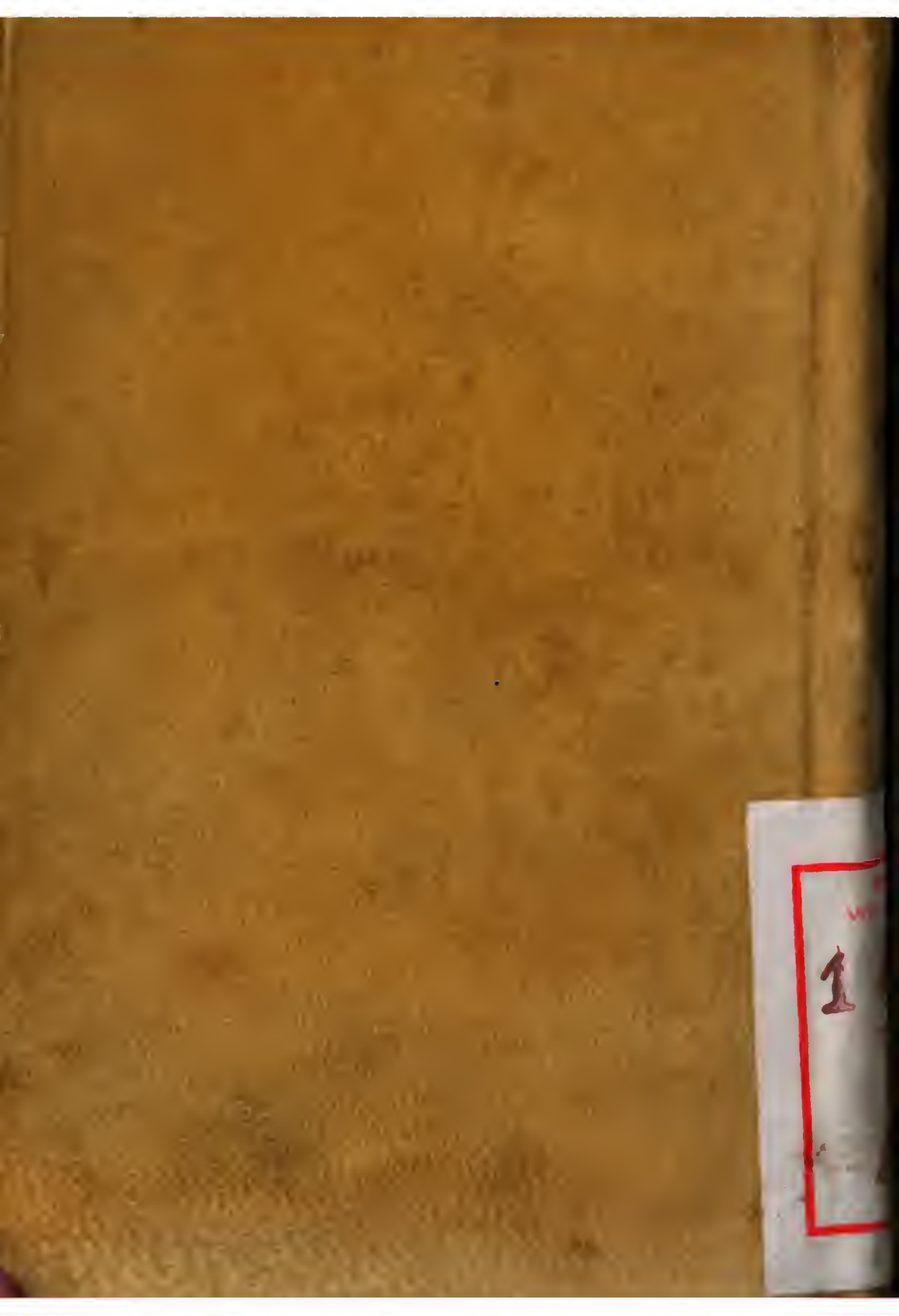
aſſez pour dire que les paſſions étoient en lui des folies & par les excès où elles le portoient & par les moyens qu'il employoit. Cependant comme il avoit de l'eſprit, il a ébloui pendant un tems les gens les plus ſages. Madame de Maintenon n'a pas même été exemte d'avoir quelque bonne opinion de lui, ce qui a paru par des audiences particulieres qu'elle a bien voulu lui donner quelquefois. Madame de Maulevrier fille du Maréchal de Teſſé, qui fut bien avec Madame la Dauphine juſqu'à la mort de ſon mari, s'eſt brouillée avec cette Princeſſe pour n'avoir pas voulu, à ce qu'on dit, lui rendre ſes Lettres, mais dans la vérité pour avoir, je crois, répandu ce bruit-là ſans fondement. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain qu'elle a toujours été mal

avec elle depuis, quoiqu'elle fût fille du premier Ecuyer de cette Princeſſe & d'un homme dont le Roi s'étoit ſervi pour travailler à ſon mariage.

NANGIS eſt le ſecond pour lequel Madame la Dauphine a eu du goût. Je ne parlerai pas de celui-là, comme j'ai parlé de l'autre, & j'avouerai que je le crois comme le public. La ſeule choſe dont je doute, c'eſt que cette affaire ſoit allée auſſi loin qu'on le croit, & je ſuis convaincue que cette intrigue s'eſt paſſée en regards & en quelques lettres tout au plus. Je me le perſuade par deux raiſons, l'une que Madame la Dauphine étoit trop gardée, & l'autre que Nangis étoit trop amoureux d'une autre femme qui l'obſervoit de près & qui m'a dit à moi-même que dans le tems qu'on ſoupçon-

noit qu'il pouvoit être avec Madame la Dauphine, elle étoit bien assurée du contraire puisqu'il étoit avec elle.

FIN.

JA 1 15346 75

142 E 44